N° 446 — Tome CXIX 16 Janvier 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÈLEMY, ROLAND BRÉAUTÉ,
R. DE BURY, COLONNA DE CESARI ROCCA,
DOSTOIEVSKI (J.-W. BIENSTOCK *trad.*), LOUIS DUMUR,
VERNER DE HEIDENSTAM (S. GARLING *trad.*), EMILE LALOY,
PHILÉAS LEBESGUE, ALEXANDRE MAVROUDIS, HENRI MAZEL, PAUL MORISSE,
GEORGES PALANTE, LOUIS PIÉRARD, ERNEST RAYNAUD, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

No 446. — 16 JANVIER 1917

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.................. 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve................ 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale.............. 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin................ 3.50

Aurel
Jean Dolent.............. 1 »
La Semaine d'Amour...... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly................. 3.50
Lettres à Léon Bloy....... 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy.......... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre........... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse................ 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud...... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.................. 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo................. 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert......... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol................ 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon....... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure........... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise.................. 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume................. 3.50
Le Fils de Louis XVI...... 3.50
L'Invendable............ 3.50
Le Mendiant ingrat....... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies........... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne...... 3.50
Le Sang du Pauvre....... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain............ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs...... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis.............. 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren......... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie............ 3.50

Gaston Capon
Les Vestris.............. 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme............... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère................ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol............. 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume................. 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation.................. 3.50

Fernand Caussy
Laclos.................. 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine.............. 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort.............. 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique.............. 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine.................. 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume......... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat............. 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte................. 3.50
La Maison de Madame Gourdan.................. 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre................. 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot............... 3.50

Dostoievski
Correspondance et Voyage à l'étranger............. 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel............. 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.................

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

DON JUAN

(MIGUEL MANARA)

SA FAMILLE, SA LÉGENDE, SA VIE

D'APRÈS DES TÉMOIGNAGES CONTEMPORAINS

—

LA LÉGENDE CORSE. — LES DEUX DON JUAN

La Corse possède sa légende de Don Juan.

On y raconte qu'après avoir épuisé toutes les joies et toutes les fantaisies de 'amour, qu'après avoir, du nom de Dieu même, complété son catalogue d'êtres trompés où figuraient jadis un pape et un empereur, Don Juan vint en Corse afin d'y rechercher, dans une incestueuse étreinte, la volupté nouvelle. A Montemaggiore, village près de Calvi, son père avait jadis séduit une de ses parentes au degré prohibé par l'Eglise, et, de cette union, que l'évêque de Sagone avait refusé de sanctionner, était née une fille dont la fatale beauté avait déjà causé maints désespoirs. Dès que Don Juan connut l'existence de sa sœur, il ne rêva plus que de posséder en elle son propre sang. Il s'embarqua pour Calvi, et, sous un nom supposé, se présenta dans la maison de Sció (1) Anfrino, son parent, où habitait la jeune fille.

Hospitalièrement accueilli, Don Juan n'eut besoin de recourir à aucun de ses artifices de séduction pour la convaincre : elle était prête pour l'amour et semblait l'avoir toujours attendu. Son odieux triomphe eût été complet, si, dans l'excès

(1) Pour *signore,* en dialecte génois. Anfrino n'est ici qu'un prénom.

de sa perversité, il n'avait voulu que sa sœur participât de l'âme autant que du corps au crime qu'il avait conçu. Mais le résultat de sa révélation fut autre qu'il l'avait espéré : la jeune fille fut saisie alors d'une horreur et d'une crainte telles que les gens d'Anfrino accoururent à ses cris. Don Juan, à demi-vêtu, dut se faire jour à la pointe de l'épée et frappa mortellement son hôte. S'il parvint sain et sauf à la citadelle de Calvi, il le dut à la vitesse d'un cheval pris dans les écuries d'Anfrino.

§

Ce chapitre nouveau ajouté aux merveilleuses aventures de Don Juan méritait que l'on recherchât ses origines. S'agissait-il d'une personnalité locale, d'une espèce de Don Juan Tenorio corse, issu de l'imagination d'un poète du maquis (1), ou bien retrouvions-nous ici une page de l'histoire de Don Miguel Mañara (2), le seul Don Juan historique, celui dont Mérimée nous a narré la vie comme on la raconte à Séville (3) et dont Barrès a évoqué l'amoureux et religieux souvenir dans son beau livre : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort.*

Né, si l'on s'en rapporte à une opinion généralement répandue en Espagne, du cerveau de Tirso da Molina, poète espagnol du xvie siècle, Don Juan Tenorio n'appartient pas à l'histoire, et si l'authenticité de sa biograhie est encore défendue par quelques-uns, c'est par ceux de Séville qui portent aujourd'hui ce nom sonore et illustré de gloires authentiques. En tant que conception philosophique ou littéraire, Don Juan Tenorio n'est espagnol que par le cadre où il se meut. Il est cosmopolite comme les Don Juan de Molière et de Byron. Le hasard, en a-t-on dit, l'a fait naître à Séville, mais « l'art s'en est emparé pour le donner au monde (4) ».En Miguel Mañara,

(1) Le fait, d'après la tradition corse, se serait passé au xve siècle et aurait provoqué la révolte des habitants de Calvi contre les Aragonais qui occupaient la ville (1421). Le capitaine espagnol qui y commandait, *Don Juan* de Linan, fut en effet contraint de s'enfuir avec sa garnison à Bonifacio; mais le chroniqueur contemporain, Giovanni della Grossa, qui nous fournit des détails circonstanciés de l'insurrection, ne fait aucune allusion à l'attentat qui en aurait marqué le point de départ.

(2) Je me suis conformé pour les noms propres à l'orthographe fixée par les sources : les noms italiens de Magnara, Vincentello, Guaschi ou Vaschi deviennent en Espagne Mañara, Vincentelo ou Vicentelo, Vazquez, etc. Les romantiques ont substitué au nom de Mañara celui de Marana qu'ils ont jugé plus euphonique. Edmond Haraucourt, dans un drame de haute portée littéraire, a restitué au héros son vrai nom.

(3) *Les Ames du Purgatoire.*

(4) Antoine de Latour, *Miguel de Mañara*, Paris, 1860.

au contraire, ses concitoyens incarnèrent l'idéal du Don Juan espagnol dont ils lui imposèrent le nom. Miguel s'en drapa magnifiquement et le justifia au point de faire oublier à Séville même la création poétique de l'auteur andalou. Allez à Séville, si vous entrez à l'hospice de la *Caritad*, on vous montrera le portrait de Don Juan (1), et si vous demandez son histoire, ce ne sera pas celle du sceptique blasphémateur et impénitent qui vous sera racontée, mais la vie sanctifiée du repenti dont la sépulture fait des miracles.

LA FAMILLE DE MIGUEL MANARA

Le héros de la légende corse est bien Miguel Mañara Vincentelo de Leca, né à Séville en 1626. Son père, Don Tomaso Mañara, et sa mère, Geronima Anfriano (2) étaient tous deux corses d'origine, peut-être même nés en Corse, car les deux familles avaient émigré depuis peu. Le propre frère de Tomaso, l'oncle de *Don Juan*, habitait encore Calvi en 1634 (3).

Miguel avait alors huit ans, et déjà son père ambitionnait pour lui l'habit de l'ordre de Calatrava. Pour l'obtenir il fallait produire des preuves de noblesse des côtés paternel et maternel. A cet effet, Tomaso Mañara et Antonio Anfriani, son beau-frère, par l'intermédiaire d'un de leurs parents, Antonio Guidi, demandèrent au Sénat de Gênes l'autorisation de faire vérifier leurs généalogies devant les autorités locales (4).

En réponse le Sénat chargea le commissaire génois de Calvi de procéder à une enquête, et cinquante-quatre témoins, parmi lesquels douze ecclésiastiques et un grand nombre des notables de Calvi et des localités voisines, déposèrent que « le Noble Tomaso Magnara (*sic*) était le fils légitime et naturel du N. Tiberio, petit-fils du N. Guiduccio et arrière-petit-fils du N. Francesco Leca, des comtes de Cinarca » ; que « le N. D. Antonio Anfriani Vincentelli était fils légitime et naturel du N. Guido, petit-fils du N. Anton' Pietro et arrière-petit-fils du N. Tomaso, fils du N. Anfriano Leca des comtes de Cinarca ». Ils ajoutaient que « tous les membres de cette famille,

(1) Miguel a, depuis 1902, à Séville sa statue, œuvre du sculpteur espagnol Susillo.

(2) *Bibliothèque Nationale. Procès de Béatification et de Canonisation*, 5977 à 5988.

(3) *Minutes du not. Ettore Coggia*. Reg. de 1631 à 1636, f. 139, aux *Archives* de D. Fabien Colonna de Leca.

(4) Gênes, *Arch. di Stato, Corsica, Supplicationum*, année 1635.

ainsi que leurs femmes, mères et aïeules, avaient toujours bénéficié des prééminences, exemptions, honneurs, dignités et offices réservés aux seuls nobles dans le royaume de Corse ; qu'ils n'avaient jamais exercé d'arts mécaniques et avaient toujours vécu noblement de leurs revenus ; qu'ils étaient tous nés de légitime mariage, et avaient toujours joui du titre de noble ; qu'ils n'avaient jamais été accusés ou enquêtés (par l'inquisition) et qu'ils étaient vieux chrétiens de sang pur et sans mélange » (1).

Ces dépositions recueillies, on fit appel aux descendants des seigneurs de Leca, qui vivaient modestement à l'ombre de leurs forteresses ruinées, mais dont l'origine était incontestée ; et, le 23 février 1635, les Nobles Mercurio, Arrio, Gio-Battista, Francesco-Maria, tous Leca (d'Aprecciani), et Antonio et Gio-Antonio Leca (de Murzo) reconnurent, devant le notaire Ettore Coggia, qu'ils avaient appris de leurs pères et aïeuls et qu'ils savaient par tradition que Guiduccio Leca, fils de Francesco, des seigneurs de Cinarca, qui vivait à Ajaccio, s'était marié à Calvi dans la famille Magnara, et qu'Anfriano Leca, descendant de Nicolo, s'était fixé à Montemaggiore où il avait fait souche ; ils déclarèrent en outre être informés de la descendance des deux rameaux issus de leur sang et reconnaissaient lesdits Magnara et Anfriani pour leurs parents (2).

L'enquête de Calvi et le certificat délivré par les seigneurs de Leca étaient concordants : les deux pièces rattachaient les Magnara et les Anfriani à cette race turbulente des Cinarchesi qui avait dominé la Corse tout au moins pendant deux cent cinquante ans. Impuissants à la maîtriser, les Génois avaient fait traîtreusement assassiner quarante-deux membres de la famille de Leca en une double hécatombe. Ils ne les avaient cependant pas encore abattus. Dans les dernières années du xve siècle, Rinuccio et surtout Gian Paolo de Leca (3) donnèrent

(1) Extraits de cet acte publiés dans la *Giustificazione delle Rivoluzione di Corsica* (Corte 1764). Le mémoire dont il fait partie est intitule : *Dissertazione intornó alla conquistâ di Corsica fatta dal conte Ugo Colonna*. Il a été reproduit par Cambiaggi, *Storia di Corsica*, 1770, t. I, pp. 41 et suiv.

(2) *Arch.* de D. Fabien Colonna de Leca, doc. cit.

(3) C'était un petit-fils de Gian-Paolo de Leca, ce César Fregoso qui avait mis au service de la France son épée et son habileté diplomatique. Envoyé par François Ier à Constantinople, il fut assassiné par le marquis del Guasto qui avait espéré trouver sur lui les dépêches royales. En un siècle où le meutre était d'usage courant, ce crime excita l'indignation de toute l'Europe et ralluma la guerre entre François Ier et Charles-Quint.

à leur maison un nouveau lustre. Celui-ci, qui fut le dernier comte de Corse, avait marié deux de ses enfants à ceux du doge de Gênes la Superbe. Mais après sa chute, les Leca, comme les autres Cinarchesi, s'étaient, pour la plupart, exilés. Pendant le XVIe siècle, on les retrouve partout où il y a des coups d'épée à donner et à recevoir : en France, en Italie, en Espagne et jusqu'en Valachie où l'un d'eux, d'abord condottiere au service de Venise, devient Leca-Aga, puis châtelain de Kovas et baron du Saint-Empire (1). Ce fut une carrière bien remplie !

A Séville, tout un groupe de Corses, originaires de la région calvaise et de la Cinarca, se disent issus de la maison de Leca, et la prolificité de la race est telle qu'on ne peut, sans indices certains, contester leurs prétentions. Tout au moins s'y rattachent-ils par les femmes. On peut regretter que, pour étayer leurs prétentions, les Leca espagnols n'aient recouru qu'à des actes de notoriété, souvents suspects parce que faciles à obtenir de la complaisance. Mais les guerres dont la Corse avait été le théâtre n'avaient laissé subsister que peu de traces du passé, et il était difficile aux intéressés de produire d'autres titres. Que le désordre social ait profité à certains d'entre eux et leur ait permis de se parer d'un blason contestable, on ne s'en étonnera pas ; mais il faut observer que les filiations des Magnara et des Anfriani ne choquent ni l'histoire ni les usages du pays, et que les traditions dont j'ai fait état *remontent aux premières années du XVIIe siècle*. Si les actes qui les consignent n'ont pas toute l'autorité requise pour fixer définitivement une généalogie, ils établissent néanmoins une prévention favorable. On conviendra — et c'est là le point important — qu'ils ne laissent subsister aucune incertitude sur les origines corses de Miguel Mañara (2).

LA FORTUNE DES VINCENTELLI

Le premier Corse qui parut en Espagne avec le nom de Leca est Matheo Vazquez. Sa fortune fut singulière. Enlevé dès l'en-

(1) Titres communiqués par M. le baron G. O. Leca, de Bucarest.

(2) J'ai signalé ces origines dans un article publié en janvier 1896, dans le *Journal*. Mon assertion provoqua dans la presse espagnole de violentes protestations. On ne voulut pas admettre, au delà des Pyrénées, que Don Juan qui, selon l'expression de Mérimée, a rendu suspectes les généalogies des plus illustres familles ne fut pas hidalgo de sang pur espagnol. D'autre part, il me fut reproché — notamment par M. Maurice Barrès (*op. cit., in fine*) — de n'avoir pas indiqué de ma-

fance par des corsaires barbaresques, il fut racheté par une mission espagnole et conduit à Séville où on le prépara à la carrière ecclésiastique. Son intelligence et son esprit d'ordre le désignèrent au cardinal Diego de Espinosa, président du Conseil royal et inquisiteur général d'Espagne, qui en fit son secrétaire. Successivement archidiacre de Carmone, chanoine de Séville, membre du Conseil supérieur de l'Inquisition, il fut choisi par Philippe II comme secrétaire général (1). « On peut dire, écrit Filippini, son contemporain, que par ses mains passent aujourd'hui les affaires les plus importantes du monde(2). » Puissant et honoré, Vazquez de Leca n'oublia pas sa petite patrie : on lui doit la conservation de précieux manuscrits et un travail considérable, qui, malgré ses imperfections, reste la compilation la plus importante qui ait été entreprise sur l'histoire de la Corse (3). En 1626, un autre Matheo Vazquez de Leca recueillit et publia des lettres de son illustre parent sur la *Vanité des honneurs de ce monde* (4). C'était l'année où naissait Miguel Mañara, dont le cri suprême devait exprimer le même désenchantement (5).

Giovann'Antonio Vincentello ne fut pas moins heureux. « Que dirais-je, écrit Filippini, de mon richissime parent, Giovann'Antonio, qui, il y a moins de trente ans, n'était encore qu'un pauvre marchand, et qui est aujourd'hui un des hommes les plus riches de la chrétienté (6) ! » D'après Lopez de Haro (7), Giovann'Antonio Vincentello Corso, dont les descendants prirent le nom de Vincentelo de Leca, avait pour

nière plus précise les documents qui établissent les origines corses de Miguel. Les références qui accompagnent cette étude donneront aux curieux toutes satisfactions.

(1) Le « secrétaire favori » l'appelle Cabrera (*Felippo II rey de España*, Madrid 1877, t. I, p. 77. Vazquez n'avait que vingt-sept ans quand Cervantès lui adressa une épître en vers pour le prier d'attirer les yeux du roi sur les chrétiens que l'esclavage retenait en Barbarie. « C'est de vous, Seigneur, écrit le célèbre captif, qu'on pourrait dire — et je le dis, et je le dirai, et je le crois — que la vertu seule vous a conduit. » cf. Eugène Chasles, *Miguel de Cervantès*, Paris 1866.

(2) Filippini, *Historia della Corsica*. Tournon, 1596, p. 425.

(3) Une étude sur Matheo Vazquez de Leca et son œuvre paraîtra prochainement dans la *Revue Historique*.

(4) *Copias de cartas de mucha edificacion para desengano de los honores de el mundo*. Séville, 1626.

(5) « Comme on demandait à Pierretto de Leca, mort dans la première moitié du XVIe siècle à l'âge de cent quinze ans, s'il lui plairait de redevenir jeune, il répondit qu'il préférait sentir prochaine l'heure de la mort que de revivre le passé qu'il avait vécu. » (*Croniche di Giovanni della Grossa e di Monteggiani*. Bastia, 1910, p. 504.

(6) Filippini, *op. cit.*, p. 425.

(7) *Nobiliario genealogico de los Reyes Titulos de España*. Madrid, 1622.

auteur un Vincentello Corso, dont les origines s'établissent faiblement. Sa mère, Bernardina, appartenait à la famille calvaise des Frati, laquelle était effectivement apparentée aux seigneurs de Leca (1). Corse également la femme de Giovann' Antonio, dont le père semble s'identifier avec un autre Giovann'Antonio Corso, neveu de Filippini, qui s'était fait en Espagne une fortune de 25000 écus (2). Maigre avoir au regard de celui de son gendre ; cependant la belle-sœur de Vincentello avait épousé Antonio Gomez de Erazo, secrétaire de Philippe II. La race transplantée s'élevait rapidement.

Tels sont les seuls renseignements non suspects que nous fournit Lopez de Haro sur la famille de Giovann'Antonio, qu'il fait descendre artificieusement de Giovanni d'Istria (3) et de Gian-Paolo de Leca. Mais l'œuvre de Lopez venait à peine de paraître qu'elle suscitait des critiques violentes. Un Juan Picon de Leca écrivait deux lettres pour protester contre les audacieuses allégations du généalogiste, et, l'année suivante, 1623) un arrêt du Conseil Royal déclarait que le *Nobiliario* « ne pourrait faire foi devant les tribunaux » (4). Bornons-nous donc à constater que Giovann' Antonio appartenait à une bonne famille calvaise alliée aux seigneurs de Leca, aux Filippini, aux Frati, aux Guidi, aux Mattei, aux Anfriani, aux Magnara (5), toutes maisons anciennes et honorables.

§

Les commencements de Giovann'Antonio Vincentello sont incertains. La tradition veut que, soldat d'aventure, il ait suivi Charles-Quint en Afrique et qu'il s'y soit distingué par sa valeur militaire. Plus tard, il fit aux Indes une fortune si considérable que, prêtant au roi cinq millions de livres, il lui demanda, dit-on, s'il voulait qu'ils lui fussent comptés en or ou en écus d'argent (6). Longtemps il séjourna à Lima où il

(1) A la fin du xve siècle, Giovanni, fils de Vincentello de Leca, avait épousé Catalineta de Frati (*Gênes, Arch. de San Giorgio mazzo Leca*). Plusieurs documents nous montrent les Leca réclamant divers biens leur appartenant et occupés par les Frati dans la région de Calvi. Gênes *ut suprà*.

(2) Filippini, *op. cit.*, p. 324.

(3) Frère de Vincentello d'Istria, vice-roi de Corse pour l'Aragon, mort en 1426.

(4) Franckenau, *Bibliotheca hispanica historico-genealogica*, Leipzig, 1724.

(5) Filippini, *op. cit.*, p. 73. « Alessandrino (Filippini) épousa une parente de Frà Giovanni et de Giovann' Antonio de Calvi, dont l'un fut général des Frères Mineurs, et dont l'autre, simple particulier, était regardé comme le plus riche marchand de la chrétienté. » Filippini reviendra sur ce point, p. 425.

(6) *Colonna sagra degli Homini illustri di Santità e Dignità del Regno di Corsica compilata e descritta dal* S. D. Ang. Fr. Colonna Corso, *di Giovellina ;*

reçut D. Garcia de Mendoza, fils du vice-roi du Pérou, avec une magnificence sans précédente.

Pas plus que Vazquez, les grandeurs ne détournèrent Vincentello de la Corse. Il fonda à Calvi un mont-de-piété (1) auquel son nom resta attaché (*Monte Vincentelli*), et transforma l'habitation de ses pères en un couvent qui hospitalisa l'ordre de Saint-François. Dans la suite, l'édifice fut affecté au logement du commissaire génois ; on en a fait depuis une caserne.

Mais à Séville, Giovann'Antonio bâtissait pour ses descendants une magnifique demeure près de la porte de Xérès que l'on venait de reconstruire pour la quatrième fois. Il faisait souche de grands seigneurs ; son fils recevait l'habit de Saint-Jacques et devenait alcade-mayor de Séville ; son petit-fils, Juan, également chevalier de Saint-Jacques et alcade-mayor, recevait du roi la terre voisine de Cantillana érigée à cet effet en comté. Ce titre, qui passa dans la descendance féminine de Giovann'Antonio, s'est éteint il y a quelques années seulement dans la famille Ponce de Léon.

On est tenté d'accuser la tradition d'avoir attribué aux richesses des Vincentelli une ampleur disproportionnée à la vérité. Il ne faut pas oublier que Giovann'Antonio, présenté par ses contemporains tantôt comme un soldat, tantôt comme un négociant, professa très sûrement ces deux états ; qu'il alla en conquistador au pays *où l'on buvait et mangeait dans l'or*, et que le butin des envahisseurs y fut immense. Fait prisonnier par Pizarre, le roi Atahualpa avait offert pour sa rançon ce que l'appartement où on l'avait enfermé pouvait contenir d'or jusqu'à la hauteur que l'extrémité de son bras levé pouvait atteindre. Tel soudard, qui, en s'embarquant, cachait mal, sous son manteau troué, le dos de toile blanche de son pourpoint, était revenu doré comme une châsse et paré

ms. de la bibliothèque de M. Théodoro Alfonsi ; copie du XVIII[e] siècle. Cet ouvrage est inédit. MM. Malaspina, député de la Corse, Orticoni, de Monticello, Louis Campi, d'Ajaccio, en possédaient il y a une vingtaine d'années des exemplaires que je n'ai pu rapprocher pour les comparer. Celui de M. Campi est aujourd'hui à la *Bibliothèque municipale* d'Ajaccio.

(1) Son cousin, Giovanni Mattei de Calvi, avait fondé à Rome le premier Mont-de-Piété. Peut-être l'influence de ce religieux puissant, pour qui François I[er] se proposait de demander le chapeau de cardinal, prépara-t-elle la fortune des Vincentelli. Giovanni de Calvi, général des Franciscains, avait été nonce apostolique en France et en Portugal. Ce fut le premier Corse qui conçut le projet de réunir la Corse à la France (1535). Sa mort prématurée, — il avait quarante-sept ans, — coupa court à l'entreprise.

comme un grand d'Espagne. Un goujat avait eu pour sa part le soleil d'or massif du temple de Cuzco ; il trouva d'autres pillards assez riches pour le lui disputer au jeu; il le perdit en une seule nuit. Quand Giovann'Antonio aborda au Pérou, les heures de ces splendides récoltes étaient passées, mais il restait encore à glaner. On imagine les bénéfices que devait réaliser un *perulero* (1) habile dans un pays où l'on n'avait, au sens précis du mot, qu'à se baisser pour ramasser de l'or, et dans un milieu où le moindre scrupule n'eût provoqué que rires et mépris.

Les archives de Séville nous révéleront peut-être un jour la fortune des Vincentelli. Malgré les ravages causés par les guerres et les révolutions, les secrets des XVIe et XVIIe siècles ne sont insondables en nul endroit de l'Europe occidentale. L'histoire est une bonne fille qui se livre aisément, pourvu qu'on la caresse avec patience. A défaut de chiffres, un fait irréfutable nous éclairera : on peut constater sur la généalogie de Portugal-Bragance (2) que la fille du « pauvre marchand » épousa (septembre 1581) un prince de cette maison, héritier éventuel du trône de Portugal, comme tous les Bragance, suivant la loi du pays. Il s'appelait Jorge-Albert, comte de Gelves ; il était le petit-fils de Jacques Colomb, duc de Veragua, et l'arrière petit-fils de l'*inventeur* du Nouveau-Monde (3).

Chez les grands, l'amour ne suffit pas pour expliquer les alliances, et la fiction même a besoin des gasconnades du Chat botté pour faire accepter le mariage du marquis de Carabas. Doña Bernardina Vincentelo, que je veux croire ornée de toutes les séductions, en possédait une devant laquelle s'effacent tous les préjugés : elle était riche, car seule une dot sans égale put permettre à la fille de l'heureux aventurier d'épouser un cousin du roi. Le Chat botté n'eut ici à fournir que

(1) On appelait ainsi les aventuriers qui allaient tenter la fortune aux Indes nouvelles.

(2) Cf. entre autres le *Dictionnaire* de Moreri à l'article Portugal.

(3) Le duc de Veragua actuel descend de Giovann' Antonio comme de Christophe Colomb ; mais de cette alliance tardive il ne faudrait pas tirer argument en faveur de l'origine corse de l'Amiral, que les lecteurs du *Mercure* ont vu soutenir avec passion, par M. Schœn, en 1913. On sait qu'il y eut à Calvi, comme dans toutes les cités méditerranéennes, des familles du nom de Colomb. Rien ne s'opposerait à ce qu'un de leurs membres ait été prénommé Christophe. Ce qui reste impossible, c'est d'identifier ce personnage, — au cas où l'ingéniosité des chercheurs nous le présenterait quelque jour, — avec le glorieux marin génois.

les ancêtres. Il s'y prit assez ingénument mais les généalogistes de l'Escurial n'étaient pas sévères ; peut-être aussi prisaient-ils la caresse des piastres et doublons plus haut que les plus antiques parchemins.

Au reste nous savons que Giovann'Antonio prit des mesures pour sauvegarder la fortune de sa fille (1). La situation de Jorge-Albert, alors âgé seulement de quinze ans, était embarrassée. Il avait perdu en 1579 le procès qu'il soutenait devant le Grand Conseil des Indes pour la succession de Christophe Colomb, contre son cousin D. Christoval de Cardona. Au décès de ce dernier survenu en 1583, la famille de Gelves s'agita de nouveau ; mais le procès, commencé en 1578, ne devait être définitivement jugé qu'en 1608. Jorge était mort en 1589, ne laissant qu'une fille dont la descendance rentra plus tard par mariage en possession des biens de l'Amiral (2).

Après avoir consolidé sa fortune, Giovann'Antonio avait fait celle de ses parents. L'aïeule de Miguel était une Vincentelo, peut-être sa sœur, peut-être même une autre de ses filles non mentionnée par Lopez de Haro en raison de son séjour en Corse où elle avait épousé Guido Anfriani. Veuve encore jeune après avoir donné le jour à deux enfants, elle revint se fixer à Séville où elle épousa D. Vincente Rodriguez de Medina, et les deux familles (Anfriani et Rodriguez) non seulement accolèrent à leur nom celui de Vincentelo de Leca, mais l'y incorporèrent et le transmirent à leur postérité (3). Miguel en fit un usage constant dans toutes les circonstances officielles.

Déjà, on assurait, dans l'acte de 1634, que Guiduccio Leca, à la suite de son union avec une Magnara, avait substitué au sien le nom de sa femme (4). Cette modification, d'usage fréquent alors, est d'autant plus vraisemblable que la famille de Leca ne jouissait pas des bonnes grâces de la Banque de Saint-Georges, en ce temps souveraine de la Corse : « Si nous vou-

(1) *Arch. municip. de Séville.* Carp. 145.

(2) De ses deux mariages ultérieurs avec le marquis de Villamizar et D. Fernando de Toledo Bernardina n'eut pas d'enfants. Pour sa descendance, cf. Harrisse, *Christophe Colomb*, t. II, p. 290.

(3) *Procès-verbaux cit.*, Dép. du P. Isidore de Séville.

(4) « Fille de Cristino de Valentino Magnara, grand amiral des flottes aragonaises », dit un document du XVIII[e] siècle (*Giustificazione*, op. cit). Je n'ai pu vérifier l'identité de ce personnage.

lons la paix, écrivait le Génois Ambrogio di Negro, il faut ruiner la piève de Vico (résidence des Leca), fortifier Ajaccio et détruire la race des Leca jusqu'au dernier (1). » Francesco, père de Guiduccio, désigné dans le document comme l'ancêtre de Miguel, était le fils d'un terrible ennemi de Gênes, Rinuccio de Leca, que la déloyauté d'un grand seigneur génois de la maison des Fieschi avait livré au couperet de la *manaja* (2).

Filippino del Fiesco, qui commandait en chef les troupes de la Banque, avait abusé de l'amitié ancienne qui le liait à Rinuccio pour l'attirer dans un guet-apens. Francesco était alors détenu dans la forteresse de Corte par ordre des protectecteurs de San-Giorgio : « Surtout, avaient-ils dit, que l'on ne puisse même pas redouter son évasion, car c'est un garçon très rusé et très intelligent, plus encore que son père. » Après l'exécution de celui-ci, Francesco fut conduit sous bonne escorte au château de Cinarca : « C'est trop d'humanité pour ces sauvages (3) », reprocha la Banque. Peut-être pris d'un tardif remords, Filippino del Fiesco voulut-il sauver le fils de l'ami qu'il avait sacrifié. Rien dans les archives si riches et si précises de Saint-Georges ne nous apprend que Francesco ait fini tragiquement. Quoi qu'il en soit, on comprend qu'il ait renoncé pour ses enfants à un nom persécuté et susceptible de leur faire courir les plus âpres dangers. Calvi, où il s'était fixé, était une ville purement génoise; les Corses n'y provoquaient que haine et défiance; mais les mœurs de cette cité active et ordonnée influencèrent favorablement les ancêtres montagnards de Miguel et les préparèrent à l'existence magnifique que le sort destinait à leurs enfants. L'évolution, d'ailleurs, fut rapide.

LE MILIEU ET L'ESPÈCE

Miguel, jeune, beau et puissamment riche, représente l'éveil de toute une race à la lumière, à la joie, à l'idéal, à la vie. Il n'existe pas de contraste plus violent que celui de la Corse et de Séville, à l'aurore du XVIIe siècle. Séville, avec ses fêtes

(1) Colonna de Cesari Rocca et Louis Villat, *Hist. de Corse.* Paris 1916, Boivin éd.
(2) Machine fort en usage alors aux pays italiens et qui fit depuis son apparition en France sous le patronage du docteur Guillotin.
(3) Gênes, *Arch. di San Giorgio*, *Istruzioni ai governatori... ai Commissarii.* Cf. Belgrano, *Un Assassinio politico*, Gênes, 1888.

son luxe, son insouciance, offre à chacun les plaisirs, les amours et les amitiés faciles. Que ce soit au son des vingt-quatre cloches de la cathédrale, aux tintements des grelots des mules, aux accords nocturnes des chants et des mandolines, on courtise, on abandonne, on hait, mais on vit de cette existence troublante et voluptueuse qu'ignore le Corse. Si l'on se bat, le sang se fond sur le cramoisi des pourpoints et des jupes; on ne remarque pas une tache de plus sur cette foule bariolée où tant d'œillets rouges sont piqués au noir des chevelures. Tout invite à l'amour, aussi la piété qui se recueille dans la griserie des encens ou balbutie des litanies passionnées au bourdonnement des orgues; même le grand fleuve qui s'agite en roulant vers la mer et gonfle ses flots comme les seins d'une femme qui appelle un amant.

La Corse, elle, est restée ce qu'elle était au moyen âge, sombre et triste sous le poids de ses deuils, de son oppression, de sa pauvreté, de ses ambitions déçues; avec ses *voceri*, qui sont des chants de mort, et ses cloches qui ne se redressent que faiblement pour tinter le glas. Les femmes sont vêtues de noir, car elles ont toutes un être chéri à pleurer, et les hommes portent une barbe longue pour faire savoir qu'ils ont un des leurs à venger. Dans la montagne aride et grise, c'est le silence, et si le *colombo* (1) jette aux échos des cavernes son mugissement sinistre, c'est pour annoncer la descente de l'ennemi, Génois ou Sarrasin, soldat ou corsaire, si semblables que la mémoire des hommes les a confondus (2).

Les Cinarchesi (3), si haut placés qu'ils paraissent dans les annales de l'île, ne diffèrent pas sensiblement de leurs compatriotes. Je n'entreprendrai pas ici de raconter leur histoire que l'on trouvera dans n'importe quel ouvrage sur la Corse. Aussi loin que remontaient les traditions, c'étaient les seuls maîtres dont le pays avait conservé le souvenir. Ils croyaient appartenir à la maison romaine des Colonna et produisaient des arbres généalogiques dont les racines se prolongeaient

(1) Trompe marine.

(2) Non seulement en Corse, mais en Savoie, en Dauphiné, en Provence, etc., comme l'attestent les chroniques de Guichenon et de Nostradamus.

(3) Les Cinarchesi ou seigneurs de Cinarca sont individuellement désignés dans l'histoire par les noms de leurs seigneuries auxquels ils ajoutèrent plus tard celui de Colonna. Ces seigneuries servent à distinguer les branches de Leca, della Rocca, d'Istria, d'Ornano et de Bozzi.

jusqu'aux héros de l'antiquité. Les plus modestes se contentaient de remonter à César ou à Constantin. Au reste, c'était leur seule élégance (1).

De 1250 à 1500, dix-sept d'entre eux surent faire reconnaître leur autorité sur l'île presque entière. Ces hauts seigneurs, qui se qualifiaient parfois comtes de Corse et étaient reconnus comme tels par les princes voisins, prolongeaient dans leurs nids d'aigles une vie dure, brutalement passionnée, sans douceur et sans repos. Jamais ils n'égayaient leur triste demeure d'aucun divertissement. Ni jeux, ni tournois, ni cours d'amour, ni doux propos n'éclairèrent l'existence monotone de leurs compagnes asservies.

Celles-ci jouèrent-elles un rôle dans les drames où s'agitaient leurs maîtres, — maris ou amants? Bien qu'au XVIe siècle un avocat de Bastia déclarât qu'à l'origine de toute *inimitié* on trouvait toujours une femme (2), leur action, purement passive, n'est attestée que par la nombreuse progéniture légitime et bâtarde des seigneurs Cinarchesi. En général, les *feudataires,* comme on les appelle, se marient dans leur propre race, car ils n'ont que rarement l'occasion de prendre femme sur le continent ; et si l'un d'eux, plus déshérité que les autres, choisit la fille d'un de ses vassaux, c'est moins pour les charmes de celle-ci qu'en raison des trente frères ou cousins qui constituent sa dot : ceux-ci seront pour le seigneur qui les a élevés jusqu'à lui de précieux et arouches gardes du corps ; ils formeront le noyau d'un parti. Quant à la fiancée, noble ou non, habituée à compter pour peu dans la maison paternelle, elle acceptera, sans en souffrir, le dédain protecteur du nouveau maître. Heureuse si elle enfante des mâles ; cela lui sera compté plus que les caresses et les plus exquises séductions. Napoléon, qui, par une aïeule, touchait à la race « cinarchese » (3), ne déclarait-il pas que la femme qu'il prisait le plus était celle ui avait le plus d'enfants !

A côté de l'épouse on voit fréquemment au logis conjugal, partageant la couche des seigneurs, trois ou quatre femmes dont les enfants seront élevés comme les fils légitimes et por-

(1) Cf. Argote de Molina *Nobiliario d'And lusia* 1582 ; Filadelfo Mugnos, *Storia di Casa Colonna,* ome 1667.
(2) Ajaccio, *Arch. dép. ue la Corse, Civile governatore.*
(3) Cf. Colonna de Cesari Rocca. *Le Nid de l'Aigle, Napoléon, sa patrie, son foyer, sa race.* Paris 1905.

teront le nom de leur père. Nul n'en est choqué, l'épouse moins que personne. Parfois le gouverneur génois, redoutant les velléités de révolte du Cinarchese, lui demande en otage un fils ou une *amie*. Presque toujours le seigneur se décide à garder son enfant ; la maîtresse est plu facile à remplacer. Si son cheval eût été en cause, il n'eût pas davantage hésité.

Aussi l'histoire considérera-t-elle comme une exception ce Giovanni della Rocca qui, après la mort de sa femme, voulut qu'en mémoire d'elle on ajoutât aux litanies des saints le nom de *Domina Francisca*, *uxor D. Johannis*. Les curés d'une petite paroisse de sa seigneurie perpétuèrent cet usage pendant plus d'un siècle. Le projet de Giovanni de faire consacrer à sa femme regrettée un autel dans l'église du même village se heurta à plus d'obstacles (1). Cet empiétement sur les droits pontificaux ne fut pas goûté de l'autorité ecclésiastique, et la symétrie de l'église est encore aujourd'hui altérée par la muraille blanche et sans ornements où devait s'élever l'autel commémoratif d'un amour conjugal : ce féodal mystique et rêveur ne jouit d'ailleurs pas de l'estime du chroniqueur qui le traite d' « homme sans valeur » et d' « homme de peu » (2).

La piété du bon seigneur tournait au sacrilège ; mais pas plus que l'oraison jaculatoire usitée dans son pays : « Mon Dieu, faites que je puisse rencontrer mon ennemi et le tuer aujourd'hui ! » prière qui ne profitait qu'au démon, ainsi que tentait de le démontrer un pieux ecclésiastique ; mais il y avait en Corse trop de superstitions pour que la foi trouvât beaucoup d'âmes où se loger. Il se peut qu'à l'heure de la mort, quelques Cinarchesi aient entrevu le diable, mais leur croyance en Dieu est incertaine : « Le cadavre d'un ennemi vaut mieux que sa bénédiction », conclut Raffè de Leca en égorgeant un moine qui, pour rançon de sa vie, lui propose des indulgences. — « *A faire un coup*, disait Guglielmo d'Ornano, je n'hésiterais ni par peur, ni par honte, ni par crainte de péché (3). »

§

Nul ne porta plus haut le mépris du sang d'autrui — et

(1) Esame di alcuni diritti apretesi dalla comunità di Quenza sui beni dei Nob. Camillo e Ferrando del detto luogo, ed allegazioni alla diffesa di essi (Ms. de l'*Archivio archiepiscopale* de Pise, *Corsica*).
(2) *Croniche di Giov. della Grossa*... op. cit., p. 496.
(3) *Chron. cit.*, p. 171.

chacun d'eux du sien propre — que ces fiers Cinarchesi. Insoucieux de leur existence, la jouant par un caprice d'amour ou de vanité, inlassablement rués les uns contre les autres, fils contre pères, frères contre frères : tels les chroniqueurs s'accordent à nous les montrer. D'eux, Miguel hérita les instincts violents et passionnés, qu'il para d'une coquetterie toute andalouse. Jamais — si l'on en croit la légende — lèvres de femmes ne lui parurent achetées de trop de sang, et les cadavres dont il entoura ses lits d'amour ne troublèrent pas ses élans de volupté. Hélas ! la tradition seule nous a conservé le souvenir de ses crimes, et l'unique histoire de Miguel Mañara commence le récit de sa vie par sa conversion (1). Cette biographie était un mémoire tendant à obtenir de la curie romaine la canonisation de Miguel, la *canonisation de Don Juan.*

Et depuis plus de deux siècles se poursuit au Vatican le procès à la suite duquel Miguel Mañara, — Don Juan, — doit être déclaré digne des prières et des invocations des fidèles. On peut lire à la Bibliothèque nationale les procès-verbaux relatifs à sa canonisation qui ne forment pas moins de deux gros volumes in-folio. Ces documents, que l'on sera surpris de rencontrer à Paris, font partie d'une importante collection enlevée du Vatican par Napoléon et qui échappa à la restitution (2). Mais là pas de renseignements sur la jeunesse de Miguel : elle fut, nous est-il dit, très orageuse : c'est tout. — Miguel, dans son testament, restera également dans l'imprécision : « Moi, Don Miguel Mañara, écrit-il, cendre et poussière, pécheur misérable, j'ai servi Babylone et le démon, son prince, avec toutes sortes d'abominations, orgueil, adultères, blasphèmes, scandales et brigandages. Mes péchés, mes infamies sont sans nombre ; la seule intelligence de Dieu peut les souffrir, et son infinie miséricorde les pardonner. »

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Pour nous renseigner sur « les adultères, scandales et brigandages », que confesse ici sommairement D. Miguel

(1) Juan de Cardenas, *Breve relazion de la muerte, de la vida, y virtudes de Miguel Mañara*. Séville, 1680.

(2) A signaler, parmi ces dossiers, celui du *Bon Larron*, qui obtint les honneurs de la béatification. Comme ceux de Don Juan, ses gestes ne furent pas toujours exemplaires ; mais à ses scélératesses il dut de rencontrer le Christ qui agréa son repentir et lui pardonna. Vertueux il eût toujours ignoré le Sauveur ; son inconduite le guida vers le salut.

Mañara, il faut recourir aux récits des guides audalous et aux relations des visiteurs de Séville. Le fragment testamentaire qui termine le précédent chapitre, l'épitaphe où Migue se proclame « le pire homme qui fut au monde » et les dépositions touchant les prodiges qui le ramenèrent à Dieu sont les seuls témoignages des débordements de sa vie. Si peu que ce fût, il y avait là un admirable canevas pour les poètes de la ville qui avait donné le jour au premier Don Juan. Mais ceux-ci ne tardèrent pas à confondre les souvenirs et les époques; la main de marbre du Commandeur menaçait de broyer le second Don Juan, — car Molière avait décuplé la puissance du colosse, — quand Mérimée, avec son souci de réalisme archéologique, vint arracher à Miguel le manteau de son aîné sous lequel il étouffait déjà. Pétrissant le héros espagnol dans un moule nouveau, il fraya à Miguel Mañara les chemins de l'immortalité. Il lui restitua ses dévotions et ses débauches, ses amours et sa pénitence. Il faut donc pour connaître Mañara recourir aux *Ames du Purgatoire*, véritable source des Don Juan de l'école romantique, en s'imposant toutefois une réserve prudente à l'endroit des agréments dont l'auteur de *Clara Gazul* se plaisait à farder la vérité (1).

Bien que ces bigarrures, joyaux scintillants sertis dans la légende, s'identifient aujourd'hui et fassent corps avec elle, on ne trouvera ici que ce qui procède, — autant qu'on en peut connaître, — de la tradition sévillane. Là encore, l'histoire et la légende combinées ensemble ont ouvert le champ à de multiples interprétations : celle qui fait à l'amour la place la plus grande distingue Miguel Mañara de tant de célèbres repentis qui ne retournèrent à Dieu qu'après épuisement des facultés

(1) L'intervention prolongée de l'étudiant Don Garcia dans la vie de Don Juan dont il est le mauvais génie, la rencontre de *Marana* avec la sœur de Teresita, la mort du capitaine Gomare ne semblent pas faire partie des traditions relatives à Miguel. Quant à la légende des âmes du purgatoire rappelant le pécheur qui leur a consacré ses aumônes et ses prières au soin de son propre salut, on la trouve dans les *Soledades de la Vida y desengano del Mundo* de Gaspar Lazano, imprimées à Madrid en 1663. Doit-on considérer comme impossible que Miguel, visiblement hanté par des hallucinations bizarres, en ait, par ses discours ou confessions, inspiré la trame et les détails ? La scène où Miguel croit assister à ses propres funérailles existe, comme l'a fait judicieusement remarquer M. Gustave Reynier, dans la littérature de tous les temps et de tous les pays. Elle était répandue en Espagne dès le XVIe siècle. S'appuyant sur un texte de 1572 et sur celui de 1663, M. Gendarme de Bévotte, dans sa remarquable étude sur la *légende de Don Juan* (Paris 1906), p. 19, dit que cette légende a été gratuitement attribuée à Miguel Mañara. Il est, en tous cas, curieux de constater que bien avant Mérimée (en 1777), l'opinion locale en faisait, par la bouche d'un prêtre, un des éléments de la prédestination de Miguel.

génératrices de leurs plaisirs. Les conversions des êtres qui ont beaucoup aimé ne revêtent que trop souvent les caractères d'une apostasie commandée par leur évolution physiologique. Il plaît de trouver Don Juan fidèle à l'objet de son culte. Et puis n'était-il pas équitable que Miguel, qui avait appris l'amour dans les livres de piété, trouvât dans la folie même de l'amour le chemin du salut ?

§

Miguel, nous dit-on, fut élevé par une mère vertueuse qui l'arma contre le démon de scapulaires et de chapelets. Elle lui enseigna les éléments de la foi conformément aux catéchismes des diocèses corses qui commencent par ces mots : « Etes-vous Turc ou Chrétien ? » Elle lui recommanda surtout le signe de la croix sur la bouche qui garantit de l'Esprit malin. Elle lui apprit des oraisons pour tous les jours de l'année en lui marquant les circonstances exceptionnelles où il devait en user, chaque saint ayant été, comme on sait, préposé par le Créateur à une mission spéciale auprès des fidèles. Miguel écouta docilement les leçons de sa mère; mais les *ensalmos* (1) et les pieuses invocations trahirent la confiance de la sainte femme : l'enfant était de ceux dont l'initiation religieuse ouvre le cœur à l'idéal, mais qui, au lieu d'y laisser pénétrer les divines vérités, y enferment l'amour. Miguel fit peu de cas de ces saints protecteurs ou guérisseurs dont les images ressemblaient trop aux capucins indolents et malpropres qui mendiaient par la ville ou colportaient des indulgences. Sa dévotion allait aux saintes dont les noms, très doux à prononcer, l'initiaient à l'art des caresses. Il les appareillait aux jolies nonnes qui tenaient en haleine, tant par la ferveur de leurs passions que par leur inconstance légendaire, l'ardeur de tous les jeunes sacripants : « Amour de nonne, feu d'étoupes, baiser de catin : tout un », disait un proverbe irrévérencieux par quoi se consolaient, en y introduisant des variantes dénuées de bon goût, les amants congédiés.

C'est un sort pénible que celui de ces pâles amoureux dont la vie s'écoule dans les attentes des parloirs, guettant « les regards de feu derrière les grillages, les soupirs qui s'arrêtent aux embrasures des lucarnes et les tendres mots d'amour qu'on *voit*, mais qui ne parviennent pas à l'oreille ». Miguel ne fera

(1) Oraisons spéciales.

parmi eux qu'un court noviciat : à sa vue, les cœurs s'enflamment, les murailles s'effacent, les sœurs tourières même ne lui sont pas cruelles. Son pouvoir de séduction est sans pareil. Il attire les femmes « plus que l'aimant attire le fer » (1). « Le diable le guide ! » crient les maris trompés et les amants qui craignent de l'être. En effet, Miguel choisira toujours les plus belles âmes pour s'en rassasier. Riche besogne pour son maître Satan, car au repentir de cent Madeleines la chute d'une vierge pure fait compensation équitable. Filles sages, épouses vertueuses ont pour lui de singuliers attraits, et si la prudence des mères, la vigilance des maris, la dignité des femmes maintiennent à distance celui à qui ses compagnons de débauche ont décerné le nom glorieux du *Burlador de Sevilla,* il se recommandera sans vergogne aux *algébristes d'amour* ou pourvoyeuses dont la cité regorge, et que les risques d'*emplumage* (2) ne détournent pas de leur carrière lucrative.

Cette activité amoureuse n'allait cependant pas sans danger. Un père surprit Miguel dans la chambre de sa fille ; le séducteur tira son épée pour se défendre et le sang coula. On assure même qu'il tua l'importun (3). Miguel venait d'enfermer une âme dans le bloc de pierre redoutable à Don Juan : « Tu as voulu être Don Juan, lui disait une voix, tu le seras jusqu'au bout. » Il frémit, croyant un instant qu'il allait, comme son modèle, disparaître dans les entrailles de la terre ; mais déjà le spectre de sa victime s'évanouissait devant l'image de *l'assistente* (4) dont la vindicte, ne disposant pas comme l'autre de l'éternité, le menaçait sur le champ. Il fallait fuir. « Miguel jeta ses vêtements, prit une veste de cuir brodé et se mit en route à pied. Il marcha toute la nuit et toute la matinée suivante jusqu'à ce que la chaleur du soleil l'obligeât à s'arrêter. » La colonie corse de Séville dut accueillir le récit de la catastrophe d'un mot souvent répété au foyer des an-

(1) Gaspardo de Verona, à propos du cardinal Roderic Borgia, plus tard Alexandre VI.

(2) Les *algébristes d'amour* étaient ainsi appelées parce qu'elles s'entendaient à résoudre les problèmes les plus ardus touchant les rapprochements des sexes. Le châtiment dont elles avaient le privilège était l'*emplumage*. Enduites de miel depuis la nuque jusqu'à la ceinture, elles étaient plongées dans une tonne de plumes d'où on les retirait décemment vêtues. Ainsi parées, elles étaient promenées sur un âne par la ville, cible vivante de tous les légumes et autres projectiles que leur prodiguait l'ingratitude leurs concitoyens.

(3) Episode commun aux deux Don Juan et, par cela même, suspect.

(4) Premier magistrat de l'ordre judiciaire à Séville.

cêtres : « Miguel était *dans le malheur* ». (Ainsi est-il coutume d'exprimer en Corse la condoléante sympathie qu'inspire l'homme conduit au meurtre par sa destinée.) Il s'embarqua pour l'Italie, traversa l'Allemagne et alla se battre dans les Flandres où il trouva pour le mal d'héroïques exemples. Viols, duels, pilleries et blasphèmes étaient le pain quotidien des soudards espagnols qui consacraient au vin, au jeu et à la crapule leurs heures de vertu. Miguel dut s'accoutumer à ces mœurs nouvelles dont l'inélégance le choquait. Le blasphème surtout irritait sa conscience et, bien qu'il y recourût quand la fortune le contrariait, il proposa à ses compagnons de racheter tout péché de jurement par un acte charitable ou l'acquisition d'indulgences pour les âmes du purgatoire. Qu trouva sur un cadavre une escarcelle bien fournie put se per mettre, dès lors, de blasphémer toute la semaine.

Ainsi continua l'existence de Miguel jusqu'au jour où sa famille l'ayant réconcilié avec la justice (car les magistrats d'alors n'étaient pas, comme ceux d'aujourd'hui, inaccessibles à toutes séductions), il revint à Séville. Il y reprit sa vie licencieuse et se livra de nouveau à de monstrueuses débauches auxquelles la légende locale a mêlé le diable, — ce trouble-fête des libertins dévots, — qu'il rencontre toujours au fond de sa bouteille. C'est d'ailleurs un assez bon diable, altruiste et sans méchanceté, qui s'efforce d'inculquer à Miguel la crainte des peines éternelles. Mérimée nous a raconté comment « se promenant, chaud de vin, sur la rive gauche du Guadalquivir, il demanda du feu à un homme qui passait sur la rive droite en fumant un cigare, et comment le bras du fumeur (qui n'était autre que le diable en personne) s'allongea tant et tant qu'il traversa le fleuve et vint présenter son cigare à Don Juan, lequel alluma le sien sans sourciller et *sans profiter de l'avertissement, tant il était endurci* ».

De nombreux témoignages contemporains nous apprennent que Miguel exposait journellement sa vie dans les *corridas*, où, à l'exemple de l'empereur Charles, il « tuait le taureau », dans les chasses en montagne et dans les alcôves des belles Sévillanes, non moins fertiles en retours du destin. Mais la protection divine, qui le couvrait visiblement, le releva sain et sauf du fond d'un précipice où son cheval l'avait entraîné. Elle l'arracha, une autre fois, aux fureurs d'un torrent gross

par les avalanches, car « alors qu'on le croyait à jamais perdu, on l'aperçut debout sur l'autre rive ». Le même jour, Dieu le fit miraculeusement sortir d'une maison qui s'écroula derrière lui. Tous ces faits sont relatés, avec quelques légères variantes dans l'enquête qui suivit sa mort (1).

Mais Miguel restait insensible aux appels et aux bienfaits de la Providence. Sauvé par sa grâce évidente d'une maladie qui avait mis son existence en danger, il employa les loisirs que lui imposait sa convalescence à dresser le catalogue des maîtresses dont il se souvenait, et à joindre en regard les noms des maris ou des amants qu'il avait trompés. Toutes les classes de la société y concouraient : un pape, un empereur ouvraient la liste ; des évêques, des princes, des chevaliers, des artisans s'y côtoyaient ; même de jeunes fiancés sur l'hymen de qui Don Juan avait prélevé impertinemment les droits du seigneur. On lui fit remarquer que Dieu, manquant à la nomenclature, faisait lacune en une tâche poussée avec tant de zèle : objection balourde en soi, tant l'inconduite des nonnes était notoire en ces temps, et combien peu damnables se considéraient les complices de leur incontinence. Miguel n'eut qu'à combler d'un D les espaces restés blancs en regard des noms de quelques-unes de ses maîtresses éphémères.

Cet entretien porta néanmoins ses fruits et lui rappela que Teresita, dont jadis il avait tué le père, s'était retirée dans un cloître de Séville, et il en éprouva un regain de désir qu'aiguisa l'incertitude du succès. Miguel étant parvenu à la joindre, l'émotion de la malheureuse trahit les feux mal éteints de sa passion, et le libertin, désormais sans impatience à l'endroit d'un plaisir assuré, se tourna vers d'autres divertissements.

Cependant un catalogue aussi avantageux n'était pas fait pour moisir au fond d'un chartrier. Miguel ne s'en séparait pas, diligent à y ajouter d'anciens noms oubliés et de nouveaux auxquels ses ardeurs avaient créé des droits. Au cours d'un repas copieusement arrosé, il déroula sa liste et l'étendit sur la table : « Voyez donc, dit-il, si votre nom n'est pas omis ; et si l'un de vous y manque, qu'il s'en prenne aux difformités de sa dame ! » Malgré les fumées du vin qui n'en étaient qu'au point où elle rendent indulgent, la malséance du propos interloqua les convives ; des éclairs s'allumèrent dans les

(1) *Procès verbaux cit.*

regards, et si l'un des soupeurs, peut-être par bienveillance, ou plus vraisemblablement par souci de tenir secrètes ses détresses conjugales, ne s'était jeté sur le provoquant écrit, les épées se fussent inévitablement choquées. Il n'y eut à s'extasier sur le geste qu'un pauvre gentilhomme, de ces poètes-comédiens écornifleurs dont l'esprit et les menus services faisaient supporter le parasitisme. Aussi, interprétant plus tard le rôle de Don Juan dans le *Burlador*, il apostropha les spectateurs dans les termes conçus par Miguel en lançant sur le parterre une feuille longue de plusieurs aunes : ce que d'aucuns trouvèrent du dernier galant ; mais ce qui, d'autre part, lui mérita d'être distingué par un grand seigneur qui le fit bâtonner.

Miguel quitta le festin des derniers : les portes de la maison où il avait affaire, avait-il dit, non sans d'indiscrètes précisions, ne devaient s'ouvrir pour lui qu'à une heure avant laquelle il lui serait imprudent de se montrer. Après s'être assuré que son épée jouait dans le fourreau et que sa rondelle était bien assujettie au poignet, il partit, accompagné de son écuyer, Don Alfonso Perez de Valasca, détail qui a son importance, car c'est à ce dernier que nous devons de connaître les incidents que voici :

Il était près de minuit. L'esprit encore échauffé des libations récentes, les deux cavaliers cheminaient en devisant, quand, tout à coup, un bourdonnement étrange parvenant à leurs oreilles interrompit leur gaîté. Des sons lugubres, psaumes mortuaires douloureusement modulés, semblaient s'échapper de l'église de la Santa Cruz dont les portes ouvertes découvraient une faible lueur, — lumière pâle, crurent-ils, de cierges agonisants. Une telle cérémonie à pareille heure pouvait impressionner les cœurs les mieux trempés. Cependant Miguel entra résolument dans le temple : tout n'y était que silence et ténèbres ; les chants s'étaient éteints, et seuls quelques rayons lunaires, utilisant la baie d'un vitrail brisé, projetaient leur éclat jusque sur les dalles du porche. Miguel rejoignit son compagnon, et tous deux reprirent leur route, non toutefois sans malaise.

Un avertissement plus formel leur était réservé. En un petit carrefour, aujourd'hui disparu, du quartier des Juifs se croisaient la rue de la Mort et la rue du Cercueil. Pour ajouter au

caractère macabre de ces désignations, un crâne humain avait été cloué à la muraille qui formait l'angle des deux voies : c'était celui d'une belle courtisane juive qui, tardivement repentie, avait prescrit, avant de mourir, que son crâne demeurât fixé au-dessus du porche de sa maison comme un monument expiatoire de ses débauches.

Les jeunes gens traversaient le sinistre carrefour quand, soudain, Miguel tomba sans connaissance. Un coup fortement appliqué sur la nuque, expliqua-t-il plus tard, l'avait renversé. Comme il reprenait ses sens, il entendit une voix qui disait : « Apportez le cercueil ; il est mort. » Les deux compagnons frissonnèrent, car la rue était déserte, et la voix impérieuse n'avait rien d'humain. Plus impressionné par cette mystérieuse intervention que par les précédentes, Miguel rebroussa chemin et rentra chez lui. Le lendemain, il apprit à quel péril il avait échappé, car trois de ses commensaux de la veille, après avoir prévenu la famille qu'il se proposait d'offenser, l'avaient attendu toute la nuit pour le tuer. Des esprits sceptiques ont tenté de révoquer en doute la véracité des prodiges de cette nuit mémorable ; mais les vrais fidèles s'inclineront devant un témoignage authentique affirmé à la barre des tribunaux ecclésiastiques sous la foi du serment (1).

§

De ce jour Miguel s'assagit ; et son entourage put s'en émerveiller à propos d'une circonstance insignifiante. Il apprit un matin qu'un envoi de jambons, destiné à lui, Don Miguel Mañara, avait été retenu par la douane. Offensé dans sa dignité qu'exaspéraient les moindres piqûres, il prit ses armes et sortit avec ses gens dans l'intention de châtier sévèrement ce qu'il considérait comme un outrage. Mais à la surprise de tous, au milieu du chemin, il s'arrêta et, faisant faire demi-tour à son escorte, il rentra chez lui sans donner suite à ses projets et ayant maîtrisé son irascibilité.

Vers les mêmes temps, Miguel devait remporter sur lui-même une autre victoire dont la légende a altéré les conséquences. Je la rapporterai comme la tradition la raconte, telle, à peu près, que Mérimée l'a recueillie : on verra plus loin ce qu'il convient d'en modifier. Miguel, poursuivant Tere-

(1) *Procès-verbaux cités*. N° 5978. Déposition de l'alferez Alfonso Perez de Velasca.

sita, en avait obtenu sans peine de tendres promesses; pour elle, la maison de Dieu n'avait été qu'un refuge et il suffisait que son amant reparût pour qu'elle se donnât de nouveau tout entière. Mais quand, ayant immolé son honneur, ses devoirs, son salut, elle croit atteindre à l'amour, prix mérité de ses sacrifices, Don Juan, terrorisé par des miracles qui projettent incessamment entre lui et ses plaisirs des visions de mort et d'enfer, lui fait savoir qu'il renonce à elle et s'enferme dans un couvent. « Tandis qu'elle lisait sa lettre, on voyait son front se couvrir de sueur ; tantôt elle devenait rouge comme le feu, tantôt pâle comme la mort. » La pauvre fille enfin jette un cri de douleur où s'anéantissent à la fois son passé et ses espérances : « Il ne m'a jamais aimé ! » (1)

L'abandon d'une femme, quel qu'en soit le mobile, n'a pas même la valeur d'un épisode dans la vie de Don Juan. Chacune de ses aventures est commencée avant que celle qui la précède touche à sa conclusion. Les romans qu'il ébauche n'ont pas d'épilogue. Miguel est le voyageur qui, à la recherche de sa route, abandonne constamment le chemin dans lequel il est engagé pour se jeter dans un autre. Il se défend néanmoins d'être inconstant, car son imagination puise dans des souvenirs d'ivresses passées les éléments de ses nouveaux désirs. Il se sait fidèle à une seule image où se confondent tant de femmes qui, dans la joie ou la douleur causées par l'amour, lui ont donné la mesure de leur beauté. Mais, quand il ne retrouve pas dans les yeux de sa maîtresse, aux heures d'abandon, le rayonnement dont il la connut illuminée sous sa première étreinte, il estime que sa foi est trahie; il voudrait lui crier : « Pourquoi n'es-tu pas semblable à toi-même? » Mais à quoi bon? Don Juan déçu poursuit auprès d'une autre la recherche de la sublime lumière sans laquelle il ne peut vivre, et dont il est sevré.

§

Ici nous romprons avec la légende qui se poursuit dès lors.

(1). « C'est qu'elle est espagnole, écrit M. Larroumet, encore plus amoureuse que croyante ; si la piété l'emporte sur l'amour, c'est que son amant l'a quittée et lorsqu'il lui revient, elle le préfère à Dieu. Une fois de plus, avec Don Juan et Teresita, l'auteur de *Carmen* a vu au fond des âmes. » (*Le Temps*, 23 juin 1897.) La sublime Héloïse était bien Française; elle qui, devenue abbesse du Paraclet, écrivait après de longues années de séparation à celui qu'elle avait aimé : « Mon âme n'était pas avec moi, mais avec toi. Et maintenant encore, si elle n'est pas avec toi, elle n'est nulle part au monde. »

manifestement à l'écart de la vérité. Miguel ne se fit pas moine : l'amour lui traça une voie nouvelle qui le conduisit au mariage. Et l'on en doit conclure que, si la peur du diable modéra ses penchants désordonnés, elle ne put ravir la gloire d'une conversion que l'amour s'était réservée.

MARIAGE ET CONVERSION DE MIGUEL MANARA

Miguel avait trente ans lorsqu'il épousa Girolima Carillo de Mendoza. Dans cette union, il trouva la réalisation du rêve qu'il avait toujours poursuivi. Belle, douce, dévouée, amoureuse, Girolima semblait avoir été créée pour lui, uniquement. Son charme d'enfant naïve, son regard où Miguel a retrouvé un reflet de toutes celles par qui ses chairs ont vibré, comme pour lui prédésigner l'Unique, ont enchaîné Don Juan, l'ont ensommeillé dans une existence nouvelle dont l'éveil sera terrible. Quelques années de bonheur idéal, juste assez pour lui faire apprécier l'immensité de sa perte... et elle meurt.

La douleur de Miguel est folle. Emportant le cercueil de sa femme, il s'enfuit au fond des montagnes de Ronsa, dans une solitude appelée le *Désert des Neiges ;* c'est le site le plus sauvage de l'Andalousie. Seules les murailles d'un monastère de Carmes déchaussés y signalaient alors la présence de l'homme. Là, Miguel trouva une cellule du cloître pour s'abriter, des collines abruptes, des vallons désolés pour y errer tout le jour, des cavernes profondes, cratères éventrés de volcans éteints pour y hurler son désespoir. De quels sanglots surhumains ne dut tressaillir cet être d'énergie heureuse, qui, pour la première fois, se heurtait à l'inexorabilité du destin ! De quelles puissances du ciel ou de l'enfer n'attendit-il pas le miracle qui ressuscite ? Car Don Juan a la foi : il sait que, fléchis par d'ardentes prières, des saints ont obtenu de Dieu le retour ici-bas d'âmes passionnément regrettées : et si les bienheureux sont sourds à sa voix, peut-il douter du pouvoir diabolique, alors que les bûchers de l'inquisition le proclament chaque jour en suppliciant ceux qui y ont recouru ? De quelles tentations sacrilèges son âme mystique ne fut-elle pas tourmentée ! Mais la pieuse morte le couvrait de sa protection. « Son trépas, dit un des témoins appelé à l'enquête, fut un coup dont la bonté de

Dieu frappa Miguel au cœur pour le ramener dans son troupeau. » Une confession générale, qu'un religieux du cloître entendit, lui rendit un peu de calme, et il retourna à Séville.

Mais son cerveau égaré reste la proie d'hallucinations dont l'isolement volontaire où il se renferme (1) augmente la fréquence. Un jour, une procession passe devant lui : « Quel saint fêtez-vous là? demande-t-il à un pénitent. — Nous portons en terre le seigneur Miguel Mañara, répond celui-ci. » Miguel se met à rire et en interroge un second ; même réponse. Il suit le cortège et, à l'église, demande encore : « De qui fait-on les funérailles ? — De Don Miguel Mañara », lui est-il encore répondu. Tel est le récit de Miguel, que l'on a transporté de l'église à son hôtel, évanoui (2).

Un autre jour, il s'élance sur les pas d'une femme dont la taille et la démarche lui rappellent sa bien-aimée Girolima, — car c'était la destinée de Don Juan de rester fidèle au delà de la mort. Mais c'est en vain qu'il veut la rejoindre ; il se presse, elle va plus vite ; il court, elle le devance encore et se réfugie dans une église. Miguel l'y poursuit : « Insensible créature, s'écrie-t-il, ne me regarderas-tu pas? » Elle se retourne. Horreur! le corps souple de la femme était sommé d'un visage de squelette.

Avec le temps, la raison lui revient, mais plus l'espoir. Evolution étrange et imprévue de Don Juan pleurant une femme et « qui ne veut pas être consolé, parce qu'elle n'est plus ». Où se réfugiera ce chercheur d'amour qui a perdu la seule qui ne fût pas décevante? Où retrouvera-t-il l'unique baiser dont il ait connu la soif éternelle? Pour Don Juan Tenorio, la mort serait là, maîtresse aux lèvres toujours tendues, mais rien de Miguel Mañara ne nous évoque plus l'infernal Don Juan dont la bouche glacée grimace encore le dernier blasphème. Miguel croit en un Dieu vengeur ; il sait que son suicide le séparerait à jamais de celle qui vient de le quitter, car Elle fut pure et vertueuse, et sa demeure est le ciel. C'est alors seulement qu'il entrevoit un enfer plus redoutable

(1) « Le voyant si seul et si retiré de tous, les uns disaient qu'il était fou, les autres que c'était mélancolie. » *Procès verbaux cités* ; Déposition du chanoine Juan Grande Santos de S. Pedro. Le P. Juan de Cardenas à emprunté tous ces détails aux premiers témoignages recueillis en 1679. M. Antoine de Latour a suivi le livre du P. de Cardenas.

(2) *Procès verbal cit.* n° 5982. Déposition du prêtre Hippolyte Casafonda.

que celui conçu par l'imagination des peintres religieux, et Don Juan frémit devant la torture possible de l'inassouvibilité de l'amour.

Et Miguel a peur, sentant s'appesantir sur lui tout le poids d'une vie criminelle : ses yeux se tournent vers le cloître. Comme il s'y plongerait pour conserver plus profondément en soi l'image de l'absente! Mais une existence inutile peut-elle racheter tout le sang, toutes les larmes qu'il a fait couler! Don Juan devient le serviteur des misérables, le valet des cadavres, en organisant la confrérie de la Sainte-Charité. Il fait rebâtir avec luxe l'église délabrée de la *Caridad*, et construit auprès un vaste hôpital pour les pauvres. Ses largesses sont royales: après sa mort, l'archevêque Ambrosio Spinola s'agenouillera devant son cercueil et dira en baisant sa main glacée : « Heureuse main, qui a pu donner aux pauvres cinquante mille ducats! » (600.000 livres d'alors.) Bientôt il abandonne le palais de ses pères dont « les marbres l'importunent », dit-il, pour rejoindre les misérables qu'il hospitalise et reçoit à sa table. L'exemple partait de si haut que toute l'orgueilleuse noblesse de Séville voulut faire partie de la milice de la *Caridad*. Loin d'en tirer vanité, il se fit plus humble encore. Pas de vil labeur, de soin répugnant qui le rebute; sa pensée s'isole vers le ciel, où Elle est, et qu'il veut mériter; sa vie s'écoule entre les pendus et les décapités qu'il ensevelit de ses propres mains et les chairs tarées de malades repoussants (1).

Peu à peu, l'idée de la fin dernière le domine tout entier : c'est lui qui fait exécuter par Valdez Real *le Triomphe de la Mort*, dont Murillo disait qu'on ne saurait le regarder sans se boucher le nez, et Don Juan finit comme un saint; son corps expiré fait des miracles. Mais quand il a prévu l'agonie prochaine, incertain d'avoir apaisé l'éternelle justice, il a voulu que son expiation sur la terre lui survécût : « J'ordonne, dit-il dans son testament, que mon corps soit étendu sur une croix de cendre, les pieds nus, et enveloppé de mon manteau pour suaire, un crucifix à mon chevet, avec deux cierges et la

(1) Son austérité devint même combattive. En une époque de calamités publiques — la famine et la peste désolaient Séville, — Miguel protesta contre la reprise des représentations théâtrales autorisées par le Conseil de Castille, bien que les recettes dussent être affectées au soulagement des misères. Ironie de la destinée! Miguel, dont les écrits dénotent une répulsion violente pour les spectacles, a été condamné par le sort à s'incarner périodiquement sur toutes les scènes du monde. Le théâtre est le purgatoire de Don Juan.

tête découverte. C'est ainsi que mon corps devra être porté sur le brancard des pauvres avec douze prêtres, et pas un de plus, sans pompe ni musique,à l'église de la Sainte-Charité et mis en terre dans le cimetière de ladite église, à savoir sous le portail, en dehors de la porte,afin que chacun marche sur moi et me foule aux pieds, et qu'ainsi soit enseveli mon corps immonde, indigne de reposer dans le temple de Dieu. Et c'est ma volonté qu'on mette sur ma sépulture une pierre carrée d'un pied et demi avec cette inscription : « Ici gisent les os et la cendre *du pire homme qui fut au monde*. Priez pour lui ! »

« Du pire homme qui fut au monde !... » N'était-ce pas encore péché d'orgueil? — péché véniel, puisque l'intention en était bannie. Miguel avait voulu s'imposer une humiliation suprême, vouer sa mémoire à une éternelle mortification et la superbe de sa race révoltée avait traduit par une formule altière l'acte d'humilité du rejeton repenti.

§

Miguel mourut le 19 mai 1679. La cérémonie de ses funérailles s'accomplit, suivant ses instructions, par les soins de ses exécuteurs testamentaires, le marquis de Paradas, fils de sa sœur Ysabel, et D. Juan Vincentelo de Leca y Toledo, marquis de Brêmes, « gouverneur du Pérou, amiral général de la flotte royale (1) », ses plus proches parents,assistés du P. D. Juan Santos de San Pedro. Mais la place d'honneur fut réservée à douze pauvres que l'on para de vêtements neufs et qui précédèrent dans le cortège les chevaliers de Calatrava et les plus illustres seigneurs d'Andalousie, accourus pour rendre à Don Miguel le suprême hommage.

Avec lui s'éteignit à Séville dans les mâles le nom de Mañara. Don Juan n'a pas de postérité avouée. Mais la Vierge, dont la couleur bleue décore les murs de l'édifice et revêt les frères de la Charité, a permis que se perpétuât un doux symbole : les rosiers que Miguel a plantés de sa main, en 1674, se reproduisent encore et donnent des roses.

Séville attend toujours la canonisation de Miguel Mañara.

(1) Arrière-petit-fils de Giovann'Antonio Vincentello. Un de ses descendants a donné à la confrérie de la Caridad vers, le milieu du XIXe siècle, le masque de Don Miguel moulé sur son lit de mort.

Quelque prochain jour, nous y verrons les belles Andalouses, toutes un peu filles de Don Juan, brûler aux pieds du nouveau saint le cierge qui doit protéger leurs amours. Puisse *saint Don Juan*, en souvenir de leurs mères, leur être favorable : mais le vénèreront-elles jamais autant que celles-ci l'adorèrent ?

COLONNA DE CESARI ROCCA

URA-KAIPA

—

LA DÊTRESSE DE LA TRIBU

Inlassablement, la neige tombait, s'accrochait à toutes les branches, couvrant tous les sentiers. Il était devenu impossible de s'orienter sous la bourrasque. Depuis plusieurs jours déjà, un silence de mort régnait dans la forêt.

Seule, à la tombée de la nuit, montait parfois une clameur lointaine, qui semblait exhalée d'innombrables poitrines. Un soir, les voix lointaines s'élevèrent plus sauvages et plus sinistres que jamais.

La clameur partait d'une sorte de clairière au milieu de la forêt. C'était une place arrondie, entourée de roches gigantesques que l'on nommait le « Bois sacré d'Ura-Kaïpa ». Entre les roches disposées en cercle, la foule des serfs se tenait debout, torches en main. De temps à autre, lorsqu'un coup de vent plus violent ramassait les flocons de neige et les renvoyait vers les couronnes des pins, la lueur des flambeaux éclairait, pour un instant, la hutte d'Ura-Kaïpa dressée au milieu de la clairière. De tous côtés la hutte était tapissée de crânes humains et de haches de silex. Au rythme du vent, les têtes, qui étaient suspendues par les cheveux encore attenants, sonnaient les unes contre les autres ou s'entrechoquaient avec les haches de silex.

A la porte de la hutte, un homme se tenait assis sur un siège. Les serfs brandissaient leurs torches et poussaient des cris chaque fois qu'ils apercevaient son bonnet rouge et le collier de dents d'ours dont les tours multiples lui descendaient jusque sur les épaules. Nul autre n'était aussi richement paré. C'était Ura-Kaïpa, le chef, en personne. Les che-

veux épars auréolaient de leur broussaille un visage sans barbe, et se mêlaient aux poils hérissés de sa fourrure fabriquée de nombreuses peaux différentes.

Ura-Kaïpa et les anciens de la tribu étaient à la fin du festin de sacrifice. D'un coup sûr d'une petite massue, ils brisèrent les os à moelle disposés devant eux sur l'autel; puis ils sucèrent la moelle et lancèrent aux serfs les os vides. Finalement ils se mirent à jouer; leurs armes et leurs ornements leur servirent d'enjeu.

De tous temps, le chef de la tribu s'était appelé Ura-Kaïpa. Autrefois puissante et grande, la tribu, le Peuple d'Ura-Kaïpa, se vit de proche en proche refouler vers la montagne par cet autre peuple qui avait envahi la contrée et auquel l'éclat de ses armes magnifiques avait valu le surnom « les Fulgurants ».

Debout derrière le siège du chef se tenait un jeune homme aux cheveux blonds. Visiblement il n'était pas du sang d'Ura-Kaïpa; c'était un fils des Fulgurants de l'autre côté du lac.

Son nom était Karilas. Un jour, il y avait de cela déjà longtemps, il avait rencontré Ura-Kaïpa dans la forêt, et ils étaient devenus une paire d'amis. Tous deux étaient encore enfants ce jour-là, mais ils étaient incapables, l'un et l'autre, de dire leur âge. Car ils ne savaient pas de nombre au delà de neuf. Les hommes de la forêt, comptant sur les doigts, oubliaient invariablement le pouce qui leur servait à dénombrer ceux-ci. Or, le peuple d'Ura-Kaïpa vieillissait plus vite que les autres peuples. Voilà pourquoi, tandis que son ami n'était encore qu'un jouvenceau frêle et gracieux, le chef portait déjà les traits hâlés et quelque peu ridés de l'homme mûr.

— Karilas, Karilas! appelèrent les anciens, d'une voix qui était pleine de mépris et de dédain, parce qu'ils le jalousaient à cause de l'amitié que lui montrait le chef. — Pourquoi penches-tu la tête? Viens plutôt avec nous tenter la fortune du jeu!

Sans bouger, le jouvenceau demeura derrière le siège du chef. Les anciens éclatèrent de rire.

— Tiens, c'est vrai, continuèrent-ils; que pourrais-tu bien nous offrir comme enjeu, toi, un étranger sans père! Peut-être tes hardes pour ensuite marcher tout nu dans la neige?

Les joues enflammées par une rougeur de dépit, Karilas s'a-

vança. Il savait qu'il ne possédait rien au monde hormis lui-même et l'amitié d'Ura-Kaïpa.

— Mon enjeu, dit-il, fou de colère, — c'est moi-même ; je serai le serf de celui qui gagnera. Mais si c'est moi qui gagne, vous me donnerez un vêtement de peaux tout neuf, avec une ceinture et des poignards.

Ura-Kaïpa lui adressa un regard plein de reproche.

— Alors, c'est moi qui jouerai contre toi, dit-il vivement : car il craignait que son meilleur ami ne devînt le serf de quelqu'un des autres.

Vite, il plongea sa main dans un petit sac et en retira un éclat de pierre, qu'il lança devant lui. Et tous virent que la pierre était de couleur rouge : il avait gagné.

Immédiatement les anciens saisirent Karilas et le firent prosterner devant le siège, forçant Ura-Kaïpa à lui poser le pied sur la nuque.

— Nous en sommes les témoins, chef, firent-ils avec une joie visible. Maintenant tu as fait de l'étranger fulgurant ton serf.

Karilas eut la sensation que quelque chose, comme un coup de hache, le séparait de son propre corps. Qu'était-il dorénavant, puisqu'il ne se possédait même pas ! Sa colère tombée, il comprit combien son défi avait été sot. Sa seule consolation était la pensée que c'était Ura-Kaïpa et non pas un autre qui allait disposer de lui. Ura-Kaïpa de son côté soupira avec douleur, tout en ayant peur de montrer sa faiblesse.

— Voyons, lève-toi, dit-il, et va rejoindre les serfs !

Ce soir-là, le chef ne parla plus guère ; mais la neige continuant à tomber sans cesse, les anciens se réunirent de nouveau tard dans la nuit, devant la pierre qui servait d'autel.

— Nous avons récité les formules magiques, et fait les sacrifices d'usage, murmurèrent-ils ; et pourtant la neige ne cesse pas de tomber. Le printemps a beau être proche et les nuits devenir courtes, la neige ne cesse de nous entourer de tous côtés telle une haute muraille. Instable et floconneuse, elle s'ouvre sous les skis, et nous ne pouvons pas aller à la chasse. Les serfs se meurent de famine ; et bientôt nous n'aurons plus une brindille pour alimenter le feu dans nos huttes. Le pays n'est plus habitable pour les hommes ! Soleil, soleil, nous as-tu abandonnés ? Ne nous reviendras-tu jamais ?

— Certes, le pays n'est plus habitable pour les hommes, confirma Ura-Kaïpa en levant les yeux au ciel. — Soleil, t'es-tu caché sous la plaine de la terre dans la vallée des ombres pour ne nous envoyer à la place du jour que de la brume grise ? Au-dessus de nous, il n'y a plus d'étoiles, il n'y a plus rien que la neige tourbillonnante. Et toi, Mort, par le froid et par la famine maintenant tu nous frappes !

Lorsque les serfs entendirent la plainte du chef, ils se mirent à piétiner leurs torches en criant, eux aussi :

— Soleil, soleil, nous as-tu donc abandonnés ?

— Tu tenteras encore un sacrifice, Ura-Kaïpa, conseillèrent les anciens. — Mais alors il faudra que tu choisisses le premier, le plus beaux de tes serfs. Et c'est Karilas. Et pendant le sacrifice, nous enverrons des éclaireurs sur la montagne pour voir si le soleil arrive.

Ura-Kaïpa resta silencieux, mais il se détourna lorsque les sacrificatrices arrivèrent avec Karilas. Ces prêtresses étaient de très vieilles femmes toutes ratatinées. Comme tout le monde, elles portaient des vêtements de peaux, mais ces peaux étaient débarrassées de leurs poils et ornées de lignes et de cercles noirs et blancs. Elles étendirent Karilas sur l'autel, puis prirent deux troncs d'arbre dont elles disposèrent un de chaque côté de lui. Solidement et avec soin, elles attachèrent ses mains et ses pieds de telle manière qu'une main et un pied se trouvèrent fixés à chaque tronc d'arbre. Ensuite la première des prêtresses le piqua d'un couteau dans l'épaule, légèrement, juste assez pour recueillir quelques gouttes de sang sur la lame de silex

Ayant reçu le couteau de ses mains, Ura-Kaïpa, suivi des anciens, rentra dans sa hutte. Le sol y était pavé de grandes dalles qui étaient soigneusement balayées, car chez le peuple d'Ura-Kaïpa rien n'était l'objet d'un mépris aussi profond que la terre ; un chef qui l'eût touchée de ses mains eût été déshonoré pour toujours, et personne ne voulait la travailler. Les hommes de la forêt avaient coutume de dire : Nous qui allons à la chasse et à la pêche, nous qui sommes les adorateurs du soleil, comment pourrions-nous tenir le sol en estime ! Fait de plantes et d'animaux pourris, il est impur.

Au milieu de la hutte, une peau se trouvait étendue au-dessus de la source sacrée. Religieusement Ura-Kaïpa la tira de

côté et éclaira la nappe d'eau à la lueur d'une brindille de bois enduite de résine. Un froid humide et glacial s'exhala, et les anciens reculèrent avec un certain frisson.

— Le vois-tu, se disaient-ils l'un à l'autre; le vois-tu, le marteau d'éclair que le feu du ciel lança contre les géants pour venir en aide au Peuple d'Ura-Kaïpa ?

— Je le vois, répondit le chef en se penchant encore plus profondément.

Au fond de l'eau il avait perçu une roche, grande comme un loup accroupi et qui avait vaguement la forme d'un marteau.

— Ouvre-t-il son œil, exige-t-il du sang? insistèrent-ils à voix basse.

Ura-Kaïpa fit tournoyer la brindille de bois fumante pour voir s'il se produisait des reflets dans le grand trou creusé au milieu du rocher. Aucun reflet n'apparut, tout resta noir.

Le chef poussa un soupir de soulagement, car il pensait à son ami sur l'autel.

— Le marteau d'éclair dort, fit-il. Et vous autres, à demain, à l'aube.

— A demain, à l'aube, répétèrent les anciens ; et ils s'en retournèrent vers les autres huttes qui étaient situées hors du cercle tracé par les roches.

Les chiens continuèrent encore quelque temps à hurler, mais enfin eux aussi s'introduisirent dans les huttes et allèrent se blottir près des hommes.

KARILAS SUR L'AUTEL

Incapable de faire le moindre mouvement, Karilas resta étendu sur la pierre gigantesque qui formait l'autel. La neige s'amoncelait de plus en plus haute sur sa poitrine, au-dessus de tout son corps ; elle se tassa autour de sa tête, lui couvrant le front, les yeux et la bouche.

Une des sacrificatrices revint. Elle écarta la neige de son visage afin de le regarder à la lueur d'une torche. Karilas pensa que c'était là un acte charitable et que sa main était douce et bonne comme celle d'une mère affectueuse. Mais lorsqu'après une longue attente elle revint de nouveau et qu'il tourna légèrement la tête pour pouvoir rencontrer son regard, il vit les yeux de la sacrificatrice briller cruellement comme ceux

d'un oiseau de nuit avide de proie. Vivement, il ferma les paupières.

Alors il essaya de penser, mais sans cesse son effort se heurta à quelque chose de blanc et d'impénétrable comme de la neige. En effet, il ne savait rien du monde. Sa pensée ne pouvait couvrir que neuf années en avant et neuf années en arrière. Passé ces limites, le temps n'existait plus pour lui. Et dans l'espace, il ne pouvait se figurer des distances éloignées de plus de neuf journées de marche du camp. Là son monde était fini. Après cela il n'existait plus rien. Et voilà qu'au milieu de ce petit monde rétréci qu'encombraient les montagnes, de neige, il se trouvait maintenant seul, étendu sur l'autel, abandonné de tous, même de son meilleur ami. « Non, ce pays n'est plus habitable pour les hommes », sanglota-t-il.

Peu à peu le sommeil le gagna, car il sentit une douce chaleur envahir tous ses membres à mesure que l'amoncellement de neige augmentait. Et il pensa : « Il y a encore longtemps très longtemps, d'ici l'aube, d'ici que mon pauvre corps soit mis en pièces par les couteaux de silex. »

Ayant longtemps somnolé ainsi, il commença à se demander, tout en dormant, pourquoi la sacrificatrice n'était pas revenue encore une fois écarter la neige de son visage. Elle avait pourtant un cœur d'être humain ! Il essaya d'ouvrir les yeux, mais ses paupières scellées par la glace ne s'entr'ouvrirent qu'après beaucoup d'efforts, et non sans lui causer une cuisante douleur.

Il ne reconnaissait plus les objets familiers. La bourrasque avait cessé de verser son tourbillon blanc-gris de neige et, innombrables, les étoiles brillaient, claires et nettes, sous la tente noire qui couvre le monde. Plus bas, celles qui touchaient presque à la forêt scintillaient plus pâles, et comme enveloppées d'une brume rose.

« Ce sont les yeux des ancêtres qui me regardent charitablement, se dit-il. Et ceci, c'est la mort, puisque tout est si beau. Pauvre Karilas, te voilà mort ! Cela vaut peut-être mieux pour toi. Et pourtant, j'ai envie de pleurer sur toi qui as été chassé de parmi les vivants dans la fleur même de ta jeunesse. Mais de cette façon, les sacrificatrices, ces horribles femmes, brandiront en vain leurs couteaux demain matin », conclut-il en faisant la moue.

Une chose pourtant l'intriguait, comment se faisait-il qu'il pouvait entendre si nettement les serfs sortir des huttes en courant et en s'interpellant ? Ura-Kaïpa lui-même apparut. Et une musique étrange et solennelle se fit entendre. Avec une vitesse vertigineuse, les serfs faisaient tambouriner leurs doigts sur de petites caisses, et il en sortait une sorte de sifflement aigu, qui s'enflait peu à peu pour finalement imiter le grondement de la tempête. Tous demeuraient debout, tournés du même côté, fixant des yeux un seul et même endroit lointain, où l'on vit lentement jaillir un bouquet de lumière rouge duquel fusèrent deux puissants rayons qui s'engouffraient sous les pins neigeux. C'était le soleil tant attendu qui enfin se levait dans un ciel radieux. Du sud arriva uue bande de canards sauvages, les ventres rutilants dans la lueur montante.

Karilas était trop engourdi par le froid pour sentir qu'à ce moment même les sacrificatrices lui déliaient les mains et les pieds. Il fallut qu'elles crièrent à ses oreilles, pour qu'il comprît enfin qu'il était encore en vie.

— Tes souffrances de cette nuit ont touché le soleil, dirent-elles. Nous n'avons plus besoin de sacrifier ton sang. Va rejoindre les serfs, et apprends à travailler.

LES HACHES DE SILEX D'URA-KAIPA

Après tant de journées d'angoisse, les serfs étaient contents de reprendre leur travail. Le brouhaha était intense, mais néanmoins on ne se pressait point. Car l'adage disait : « Le temps ne nous fera jamais défaut. »

D'aucuns étaient en train de faire cuire des pots de terre qu'ils avaient joliment ornés de lignes et de points creux. Comme le fonds des pots était arrondi, ils ne pouvaient pas être posés à terre, ce qui d'ailleurs eût été inutile, leur destination étant d'être accrochés à l'aide de lanières dans les huttes. D'autres serfs se mirent à enduire de résine de petites boîtes de bois, qui devinrent ainsi impénétrables à l'eau. D'autres encore, à l'aide de leurs petits couteaux, grattaient des peaux, qu'ils rendaient ainsi plus souples et plus agréables pour la confection des vêtements. Les femmes divisaient finement les tendons d animaux, destinés à fournir le fil qu'elles passaient dans leurs aiguilles en os. Dans les vêtements qu'elles cousaient, les points se faisaient réguliers.

Mais, la plus grande partie des hommes, rangés en cercle, était occupée à frapper avec des morceaux de granit de petites pierres en silex, faisant ainsi tomber des éclats innombrables jusqu'au moment où apparaissait dans leurs mains un couteau, une hache ou la pointe d'une lance. Ensuite, ils ramassaient les éclats pour les utiliser plus tard comme pointes de flèches. Tous leurs outils et toutes leurs armes étaient en silex ou en os, et les haches de silex étaient leur orgueil.

Karilas alla s'asseoir très loin avec les serfs chargés du travail le plus lourd. C'était à eux de tailler les haches de combat d'Ura-Kaïpa. Lorsque, de temps à autre, un serf faisait montre d'une habileté telle que le chef daignait accrocher au mur de sa hutte une hache fabriquée par lui, il pouvait également arriver que le chef le récompensât en lui rendant sa liberté. Et Karilas savait cela.

C'étaient surtout les vieux serfs qui étaient occupés à cette besogne. L'un d'eux venait précisément de mourir durant les jours de détresse, et la hache à laquelle il avait travaillé restait encore là, bien taillée et bien aiguisée. Seul manquait le trou du milieu destiné à recevoir le manche. Karilas posa la hache à terre, entre ses genoux, et Sikoega, le vieillard qui se trouvait à ses côtés, lui montra comment il fallait s'y prendre.

— Ce n'est pas long à apprendre, dit-il, et le temps ne nous fera jamais défaut. Tu n'as qu'à poser un os long contre la hache, et à le faire tourner vite, vite entre tes mains.

Au bout de l'os qu'il tenait vers en haut, Karilas attacha une pierre pour arriver ainsi à creuser avec plus de force et de fermeté. Il se dit : « Le jour où je saurai faire une hache digne du chef, je serai libre et de nouveau je pourrai me tenir à côté d'Ura-Kaïpa. » Et sa vrille tournait d'une vitesse accrue.

Mais Karilas eut beau travailler longtemps, au lieu du trou espéré, il ne put découvrir qu'un petit anneau blanc qui se dessinait faiblement dans le silex.

— Verse donc abondamment de l'eau et du sable sur la hache, lui conseilla Sikoega. — C'est le sable dur et coupant qui creuse.

Karilas obéit, mais une douleur vive et cuisante commença à envahir ses paumes. Et de proche en proche, la douleur gagna ses bras.

— Maintenant, j'ai travaillé la moitié de la journée, haleta-t-il finalement, las, — et pourtant je n'ai pas réussi à traverser la hache. J'ai creusé des deux côtés, vois-tu. Et pourtant les deux trous ne se sont pas rejoints.

— La moitié de la journée ! s'écria Sikoega, qui lui-même avait les mains recouvertes de durillons noirs qui les faisaient ressembler à des pattes de chien. — Le temps ne nous fera jamais défaut. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis ici à travailler aux ornements qui parent le manche de la hache de combat d'Ura-Kaïpa.

Karilas se tut, mais à la tombée du jour, il demanda :

— Sikoega, quand ta hache sera-t-elle prête, crois-tu ?

— Pas avant deux ans au moins, répondit le vieillard. Et par malheur, mon bras est en train de s'engourdir. Voilà pourquoi je ne sais même pas si jamais j'arriverai à la finir. Et si je n'y réussis point, j'aurai travaillé en vain. Et je ne serai jamais un homme libre. Tandis que toi, tu es jeune, et si tu as de la patience, tu arriveras.

Le lendemain, Karilas resta assis devant sa hache sans la toucher, car ses bras étaient engourdis par la douleur. Les anciens qui venaient surveiller le travail des serfs se mirent en colère en apercevant Karilas.

— Tu ne sais pas faire grand'chose, mauvais serf, bégayèrent-ils en ramassant du terreau qu'ils jetèrent sur lui pour lui montrer leur mépris.

Un tremblement leur agitait tout le corps, et leurs mains s'ouvraient et se refermaient alternativement.

Des serfs accoururent et leur enlevèrent leurs bonnets. Sur les têtes nues des anciens apparut un petit couvercle qui était maintenu en place sur un trou rond creusé dans l'os même du crâne. Ces trous étaient l'objet d'une grande vénération, et seuls les anciens avaient le droit d'en avoir. Par ce trou, les humeurs malfaisantes pouvaient s'échapper ; et lorsqu'enfin un jour ils seraient morts, la lumière du soleil pourrait pénétrer par là pour boire leur esprit.

Ayant soulevé les couvercles pour laisser passage aux humeurs malfaisantes, les anciens se calmèrent peu à peu.

— Chef, dirent-ils, il faut que tu soumettes Karilas à la grande épreuve.

A ces mots, les serfs laissèrent tomber leurs outils, car tous

ils se rappelaient trop bien que toujours cela avait fini mal pour ceux qui avaient été condamnés à subir la grande épreuve.

— Cela aussi, vous l'exigez de moi? s'écria Ura-Kaïpa, qui se tenait sur le seuil.

— Eh bien, Karilas, tes bras sont faibles et inutiles. Pourquoi te donnerions-nous vêtements et nourriture? Montre-moi si ta sagesse est plus forte que ton corps. Si tu sais évaluer toute la richesse d'Ura-Kaïpa, mais seulement alors, tu continueras à vivre. Car alors tu auras heureusement satisfait à la grande épreuve. Sais-tu compter les richesses d'Ura-Kaïpa? Sauras-tu me dire le nombre des haches de silex qui couvrent la hutte d'Ura-Kaïpa?

Vivement, Karilas alla ramasser neuf haches qu'il mit en tas. Les serfs éclatèrent de rire.

— Certes, jusque là, nous savons tous compter. Mais après, après? Où arriveras-tu maintenant?

Karilas resta hésitant. Puis de nouveau il décrocha neuf haches, dont il fit un nouveau tas à part.

Les serfs et les anciens secouèrent la tête, ne comprenant pas ce qu'il voulait faire. Mais lui continua à décrocher les haches et à les disposer par tas jusqu'à ce qu'il y eût neuf tas.

— Jusqu'ici, cela va, crièrent les anciens, mais il y a encore des haches accrochées à la hutte.

Karilas décrocha les deux dernières haches et les mit à part. Il demeura hésitant. Mais subitement l'énigme s'éclaira pour lui, et joyeusement il s'écria.

— Ura-Kaïpa, tu possèdes neuf fois neuf haches et encore deux!

Une clameur d'admiration monta de la foule des serfs, et du doigt, Ura-Kaïpa traça dans l'air l'image du marteau, le signe vénérable.

— Jusqu'à ce jour, dit-il, les haches d'Ura-Kaïpa ont été dites innombrables. Or, depuis longtemps déjà, j'ai compris que les Fulgurants de l'autre côté du lac possédaient des dons magnifiques qui nous sont inconnus. Il serait dommage de prendre la vie d'un serf pareil.

KARILAS VENDU AUX MARCHANDS

La neige commença à fondre. Lorsque la glace fut disparue des cours d'eau, les marchands vinrent, remontant les fleuves dans leurs barques afin de troquer le silex et l'ambre contre les fourrures du pays. C'étaient des hommes sauvages et cruels, et pendant les nuits, on les voyait s'attarder autour de leurs feux au bord du lac.

Un soir, Ura-Kaïpa vint tout seul chercher Karilas, qu'il amena avec lui vers le lac. Tous deux marchèrent en silence.

Les pensées d'Ura-Kaïpa étaient tristes. « Ce jeune homme représente tout ce que j'aime en ce monde, se dit-il. Je ne peux plus conserver mon meilleur ami comme serf, car il est défendu de parler avec bonté à un serf. Je ne peux pas porter un tel fardeau jour après jour. » Mais à voix haute il dit, lorsque enfin il put se décider à parler.

— Il est bien difficile de voir clair ici sous les branches, au crépuscule, il faut que je m'appuie sur ton bras, Karilas.

Le cœur de Karilas battit de joie lorsqu'il sentit le bras de son ami serrer le sien. A ce moment-là, il aurait volontiers donné sa vie pour Ura-Kaïpa.

— Marche donc plus vite ! commanda le chef pour en finir avec la lutte qui se livrait en lui. — Savoir compter est chose inutile chez moi, tandis que les marchands, eux, pourront avoir besoin d'un serf de ton espèce.

Les marchands étaient assis sur un coffre qu'ils surveillaient attentivement. Dans ce coffre ils transportaient une chose tellement précieuse qu'ils ne la vendaient qu'aux chefs les plus riches de l'autre côté du lac.

Voyant qu'ils l'avaient reconnu, Ura-Kaïpa déclara :

— Malheureux celui qui n'a point de serf, car il est obligé de faire tout lui-même. Tandis que celui qui possède des serfs voit se faire tout ce qu'il veut. Voici que je viens vous offrir le meilleur de mes serfs contre un peu de la chose que vous conservez dans le coffre.

— Tu aurais beau nous apporter quatre serfs, répondirent-ils, cela ne suffirait pourtant pas pour un pareil troc. Mais à cause de ton amité qui nous est chère, nous acceptons le troc.

Cela disant, ils entrebâillèrent un peu le couvercle, juste

assez pour pouvoir sortir ce qu'ils cherchaient. Un objet sonna contre le bord du coffre, et des étincelles jaillirent dans la claire nuit d'été comme s'ils avaient eu entre leurs doigts un morceau du soleil lui-même. C'était du cuivre et de l'étain fondus ensemble et qui formaient un petit lingot de bronze.

Karilas sentit que son ami lâchait sa prise. De nouveau il était seul, vendu aux étrangers cette fois. Il tourna légèrement la tête afin de suivre du regard Ura-Kaïpa aussi longtemps que possible. Le chef avait déjà repris le chemin du retour, regardant furtivement le butin acquis, qu'il soupesait dans sa main. Mais arrivé en haut du rocher le plus aigu, il s'arrêta, torturé par le remords ; et, d'un geste brusque, il jeta le morceau de soleil dans le lac. Personne n'aurait le droit de dire qu'il avait vendu Karilas pour un gain quelconque.

Dès l'aube, comme les brumes s'éclaircissaient à peine, les marchands étaient déjà au milieu du lac, amenant leur serf nouvellement acquis. Un d'entre eux mouilla sa main dans l'eau, et ensuite il la frotta sur la surface intérieure de la barque qui était creusée dans un tronc de chêne, à l'aide du feu. Finalement, il frotta vigoureusement la tête et les bras de Karilas qui devinrent tout noirs, sous le dépôt de suie.

— Vous savez bien que le peuple fulgurant n'achète aucun de ses propres membres comme serf, dit-il aux autres ; mais maintenant nous pourrons facilement vendre le jouvenceau, et peut-être avec avantage, car ainsi il a l'air d'appartenir au peuple d'Ura-Kaïpa.

Karilas regarda sans rien dire l'autre côté du lac, où il avait joué étant enfant, mais que depuis il avait presque oublié. La lumière jaune de l'été baignait les champs et les meules près des maisons heureuses qu'abritaient des frênes sacrés. Les maisons étaient rondes, entièrement couvertes de terre, et leurs toits étaient pointus. Partout il y avait des hommes ; et subitement il eut un sursaut de tout son corps, à la vue d'un spectacle qui lui était familier. C'étaient les cors de bronze qui sonnaient. Le peuple étaient précisément en train de célébrer une fête au bord du lac, et les pointes des flèches et les haches de combat rutilaient comme des rayons de soleil, car tout était en bronze. Les vêtements de laine blanche avec des bordures jaunes disparaissaient sous les parures. Les plus grandes bou-

cles de bronze s'ornaient d'incrustations de résine sombre. Le cou des femmes était encerclé de hautes parures de bronze,et leur riche chevelure était relevée à l'aide de peignes de corne et de filets en laine filée, transparents comme des toiles d'araignée.

Une voiture approcha, entourée de prisonniers de guerre destinés à la mort. Les marchands s'empressèrent d'aborder, et vendirent sur le champ Karilas comme serf pour le sacrifice qui se préparait. En frappant sur leurs poignards, l'air menaçant, ils lui défendirent de parler, et ils montrèrent au peuple que leur prisonnier était bien de teint sombre comme tous ceux qui étaient issus de la tribu d'Ura-Kaïpa.

Vivement deux jeunes filles ceintes de fleurs le revêtirent d'une sorte de chemisede laine souple et le firent ranger parmi les prisonniers voués à la mort, qui entouraient la voiture. Celle-ci était traînée par un couple de génisses blanches dont les harnais couleur de sang étaient ornés de magnifiques plaques de bronze. A l'avant du timon était accrochée une image de la roue solaire avec ses quatre rayons. Sur la voiture se dressait une tente fermée faite de peau de vache,dans laquelle était enfermée l'image de l'Esprit de la Terre ; car les Fulgurants,loin de mépriser la terre comme le faisaient les pêcheurs et les chasseurs d'Ura-Kaïpa, vénéraient la Terre comme l'épouse du Soleil.

Les hommes voués à la mort traînèrent avec respect la voiture jusque dans les roseaux qui bordaient le lac, et ils l'aspergèrent d'eau. L'ablution de la voiture terminée, il leur était permis de soulever, l'un après l'autre, un pan de la tente. Aucun autre homme vivant n'avait le droit de jeter un regard dans la demeure de l'Esprit de la Terre, et le prisonnier devait mourir aussitôt qu'il avait aperçu son image.

Karilas était le dernier. Il écarta la lourde peau de vache, mais il faisait très sombre sous la tente. Il lui sembla qu'il n'y avait là que deux orbites gigantesques et blanches. Il demeura immobile,figé par la terreur. Alors l'une des jeunes filles fleuries, écartant les lis d'eau, vintle rejoindre. Doucement, comme une sueur, elle lui apposa sur les deux yeux le baiser glacial de la mort, le forçant ainsi à fermer les paupières. Cela fait, elle le renversa dans l'eau et monta sur sa poitrine,tandis que tous entonnaient un chant lugubre.

Mais après un temps, elle fit un signe impérieux pour les faire taire. Et elle se pencha vers l'eau afin de mieux voir Karilas étendu sur le fond de sable.

— Cessez de chanter! Cessez de chanter! supplia-t-elle. Un grand miracle vient de s'accomplir auprès de la voiture habitée par l'Esprit de la Terre. C'est un serf issu d'Ura-Kaïpa que nous venons de plonger dans l'eau, et il était si sale et si noir que je ne lui ai donné qu'avec répugnance le baiser de la mort pour éteindre ses yeux. Mais maintenant voici que ses cheveux blondissent dans l'eau, et il commence à devenir pareil à un des nôtres. Or, il est défendu de sacrifier comme serf un de nous autres qui sommes nés libres. Pourtant, il a vu le visage de l'Esprit de la Terre.

— Lui seul parmi tous les vivants l'a vu, répondirent les hommes : et dans le cliquetis de leurs armes, ils s'inclinèrent avec respect. — Puisque notre chef vient d'être conduit à sa dernière demeure, ceci est certainement un signe qui nous ordonne de prendre ce jouvenceau merveilleux pour chef, afin qu'il nous dirige vers de nouvelles victoires contre le peuple d'Ura-Kaïpa. Par ici les champs à cultiver se font de plus en plus rares, mais de l'autre côté du lac il y a de vastes vallées à mettre sous le soc.

La jeune fille releva Karilas et le ramena sur le gazon, mais il resta comme mort. Il avait contemplé les orbites figées de l'Esprit de la Terre ; par deux fois il avait vu la mort ; et lorsque de nouveau il commença enfin à parler, ce fut avec la gravité et la sagesse d'un homme mûr.

Une activité fébrile anima les villages opulents quand tout le monde se prépara à partir en guerre. De grand matin les cors de bronze lançaient leur appel, et le métal jaune des marchands trouva des acquéreurs. D'habiles artisans formaient des moules de glaise dans lesquels ils coulaient le bronze fondu. Lorsque ensuite ils cassaient ces moules, ils trouvaient devant eux des armes magnifiques qui étaient pour ainsi dire prêtes à servir.

— Prends ce qui t'est dû, chef! disaient-ils à Karilas, en lui offrant ce qu'il y avait de mieux. — Le heaume et l'épée viennent de naître. Le heaume et l'épée pour le guerrier, le soc et la bêche pour le travailleur!

LA TRISTESSE D'URA-KAÏPA

Dans le camp d'Ura-Kaïpa règnait durant ce temps un silence que n'interrompait nul mouvement. Lui-même se renfermait dans sa hutte, sombre, torturé par la seule vue de la roue solaire qui tous les jours traversait la tente céleste.

Les anciens entraient chez lui, se rangeaient autour de son siège et soulevaient les couvercles de leurs crânes.

— Chasse donc ta tristesse ! imploraient-ils ; et réjouis-toi avec nous. Jamais le temps ne nous fera défaut. Découvre le trou de ton crâne afin que les humeurs malfaisantes puissent s'échapper !

Mais lui se tournait du côté du mur, serrait les mains contre la poitrine. Son visage hâlé était devenu maigre et fortement ridé.

— Jamais vous ne saurez guérir le chagrin d'Ura-Kaïpa, murmura-t-il. Ilavait pour ami un fils du peuple fulgurant. Bien que Karilas ne fût qu'un enfant, il savait pourtant beaucoup plus que nous autres tous, et il était plus noble et meilleur que nous. En parlant à Ura-Kaïpa de sa tribu, il lui faisait honte, et réveillait dans sa poitrine des désirs nobles. Et de ce jouvenceau nous avons fait un serf ! Cherchez de la terre et versez-la-moi sur la tête que je devienne impur !

Tout d'un coup il s'élança et s'empara d'un petit couteau de silex qu'il cacha sous sa ceinture.

— Ce fut notre punition que Karilas soit venu parmi nous, continua-t-il ; notre punition, parce que nous étions devenus paresseux, nous mettant à faire cuire des pots de terre et à installer des âtres. Autrefois, nos ancêtres erraient avec leur arc, possédant à peine une tente sous laquelle coucher. Et partout où ils passaient, ils sacrifiaient aux roches les plus grandes et les plus sauvages.

— Telle était leur coutume, confirmèrent les anciens. Partout se dressaient les dieux de pierre recouverts de mousse, partout, dans la profondeur des gouffres, au bord des abîmes, au milieu des plaines qui sont devenues aujourd'hui les champs des Fulgurants.

— Et toutes les nuits, le feu des sacrifices flambait, continua Ura-Kaïpa dans un souffle ; et aucun étranger n'osait approcher. Oui, c'était ainsi jadis. Maintenant, Ura-Kaïpa

ne veut plus rester parmi vous. Il s'en retourne dans la grande forêt creuser son abri sous l'amas de neige, comme le loup avait enseigné de le faire à ses ancêtres. Et lorsqu'il reposera dans la neige, et que les étoiles brilleront, il n'oubliera pas la promesse qu'il fait en ce moment. Il haïra Karilas, et il se vengera de celui qui lui ravit sa tranquillité.

Avec un cri sauvage, il s'élança hors de la hutte, et disparut bientôt sous les branches des pins, courant si vite que seuls les lutins et le peuple d'Ura-Kaïpa eussent pu le suivre.

L'ARRIVÉE DES FULGURANTS

Un jour vers la fin de l'été, le peuple fulgurant approcha dans ses barques pointues faites de peaux. Tel était le nombre des embarcations, qu'on eût cru voir une bande de terre détachée de l'autre rive nager sur l'eau. Sans chef devant le danger menaçant, les anciens de la tribu d'Ura-Kaïpa s'étaient dispersés dans la forêt. Seuls les serfs étaient restés au camp, cloués sur place tant par la curiosité, que par la peur que leur inspiraient ces hommes, resplendissant comme s'ils avaient été revêtus du rayonnement solaire.

A mesure que les barques avançaient sur eux, leur étonnement alla en grandissant : de la première barque qui accosta, un troupeau de chiens noirs et frisés sauta et se mit à courir en rond sur le bord du lac, en bande serrée. Chaque fois qu'un de ces chiens s'arrêtait, le troupeau arrêtait son élan. Mais loin d'aboyer comme des chiens, ces animaux inconnus vagissaient comme des enfants. Effarés, les serfs grimpèrent dans les arbres.

Seul, Sikoega était resté au bord du lac, fier de son courage.

— Ce ne sont ni des chiens, ni des enfants couverts de peaux de chiens, cria-t-il aux autres. Les Fulgurants appellent ces bêtes-là des moutons.

Une nuit de pêche, Sikoega avait été fait prisonnier par les Fulgurants, et durant plusieurs jours il avait eu loisir de se familiariser avec les animaux domestiques de l'autre côté de l'eau, que les autres serfs voyaient pour la première fois.

Mais tout en parlant, il reçut d'une bête poilue un coup de corne formidable dans les genoux, et il n'eut que le temps

d'attraper une branche de pin pour se hisser hors de sa portée.

— C'est un bouc, gémit-il, l'animal cher aux pâtres et au dieu du tonnerre.

De la seconde barque descendirent avec difficulté deux ogres aux poils en brosse, qui, après avoir enfoncé leur museau dans la terre avec un grognement, commencèrent une course folle.

— Les sorcières impures et vilaines, elles n'ont pas honte de fouiller la terre avec leur visage même ! crièrent les serfs.

Mais Sikoega raconta que les sorcières étaient appelées porcs par les Fulgurants, et que leurs guerriers les tenaient en grande estime.

— Tant ces hommes sont terribles, ajouta-t-il, malgré leurs vêtements faits avec des nuages d'été et leurs armes taillées dans des morceaux de soleil.

Alors il sembla aux serfs qu'ils en avaient assez vu. Or, la troisième barque vint accoster et derrière elle nageaient deux monstres qu'on aurait pu prendre pour des élans, si leur couleur n'avait pas été si rougeâtre, et si leurs cornes ne s'étaient dressées, lisses et fuselées comme des flèches. Lorsqu'on les amena parmi les arbustes, en les tenant par les lanières de peau qui étaient attachées à leurs cornes, elles ouvrirent une large gueule, et leur mugissement monta, sonore comme l'appel du plus grand cor de combat.

— Ce sont des vaches, déclara Sikoega, ce sont les animaux les plus sacrés là-bas. Lorsqu'un de leurs chefs meurt, on l'entoure d'une peau de vache. Que ne tient-il pas en estime, ce peuple ! Il revère depuis le soleil jusqu'à la boue de la terre !

— Mais non pas vous autres, au moins, répondit Karilas, qui venait de descendre à terre.

Peu à peu toutes les barques avaient été amenées entre les rochers, au moyen de perches. Voyant les hommes approcher de leur retraite, les serfs d'Ura-Kaïpa déchargèrent leurs frondes sur les assaillants ; mais ceux-ci brandirent leurs boucliers, et les pierres meurtrières retombèrent inoffensives autour des Fulgurants indemnes. Voyant ce dernier miracle, incompréhensible pour eux, les serfs laissèrent tomber leurs armes.

Tout d'abord, ils ne reconnurent point Karilas, qui s'avançait, le bouclier levé au-dessus du heaume. Il leur semblait que

tous les hommes venus de l'autre côté de l'eau étaient pareils ; mais au son de sa voix ils le reconnurent. Alors il s'avança encore.

— Moi, qui était né libre, vous m'avez placé parmi les serfs, dit-il. Maintenant, c'est moi qui vous fais mes serfs, et dorénavant vous travaillerez le terreau du sol dans la sueur de votre front. Il n'y a qu'un seul parmi vous que je veux épargner. Nous commanderons ensemble, car autrefois il m'était très cher. Où est Ura-Kaïpa ?

Aucun des serfs n'osa lui répondre.

Alors il comprit qu'Ura-Kaïpa n'était plus là. La tête baissée, il retourna sur l'herbe vigoureuse vers le fond de la vallée. Déjà les guerriers avaient jeté leurs armes pour atteler les vaches à la charrue. Devant le soc, les filles fleuries avaient disposé une galette, que tout d'abord le soc devait couper en deux, afin que la moisson devînt abondante. Karilas saisit la poignée de la charrue, et l'attelage se mit en mouvement. Lourdement, lentement, solennellement, le premier sillon fut tracé dans le sol arrosé de sang du Bois sacré d'Ura-Kaïpa.

Dans la coudraie, des branches craquèrent. C'était Ura-Kaïpa qui s'y tenait caché, le couteau à la main. Le couteau était usé, ayant été trop souvent repassé, et maintenant il ne restait dans le manche de bois qu'un tout petit morceau de silex. D'un saut d'écureuil il bondit sur Karilas, cherchant à atteindre sa gorge.

— Toi que je hais ! cria-t-il dans un râle. Toi que je hais !

Tout d'abord Karilas chancela. Mais il n'était plus le frêle jouvenceau de naguère, il avait acquis des forces ; il réussit à saisir Ura-Kaïpa, et le souleva pour le lancer contre le sol. Mais alors il sentit que l'ancien chef était devenu tellement affaibli, était tellement exténué de faim qu'il reposait dans ses bras presque inerte. Charitablement, il le déposa au bord du sillon.

— Tu as beaucoup souffert dans la forêt abandonnée, dit-il en lui tendant un morceau de la galette tranchée. — Mange donc les fruits de la terre !

Ura-Kaïpa se détourna dédaigneusement.

Doucement, Karilas plaça la tête d'Ura-Kaïpa entre ses genoux, caressant amicalement les rides figées de son visage ; mais les yeux d'Ura-Kaïpa continuèrent de regarder fixement vers les dieux en pierre. Et Karilas comprit qu'il était mort.

— Les hommes de la forêt ici ont l'habitude d'enterrer leurs chefs dans la hutte qu'ils ont habitée durant leur vie, dit Karilas. Mais nous, érigeons-lui un vaste tombeau, comme il est d'usage chez nous, et disons les paroles magiques de la paix pour sa mémoire !

Le soc continua à tracer de vastes cercles autour de la clairière sacrée qui fut ainsi conquise. Durant le travail, et longtemps après encore, un ciseau résonna un peu plus loin contre le rocher. Un homme habile de la suite de Karilas y gravait des images rappelant la conquête de la clairière sacrée. La longue rangée des bateaux y apparaissait, et les guerriers et les animaux débarqués. Mais personne ne savait encore graver ni un mot, ni un nom. Le fait, l'acte seul, c'était tout ce qui devait être rappelé. Chacun pouvait voir les images sur le rocher, chacun pouvait les interpréter à sa guise.

LES FUNÉRAILLES D'URA-KAIPA

Les serfs reçurent l'ordre de rassembler quelques-unes des grandes roches qui faisaient cercle autour de la clairière. Puis ils disposèrent dessus une dalle allongée pour former un toit et un autel, et tout autour il amassèrent des pierres et de la terre.

Lorsque le tumulus fut prêt, les anciens revinrent de la forêt, où ils s'étaient tenus cachés. Ils portèrent Ura-Kaïpa dans le tumulus et l'installèrent, le dos contre le mur. Entre ses pieds ils firent du feu, et au-dessus du feu ils accrochèrent une marmite bouillante. Puis les anciens prirent place en face de leur chef mort pour partager avec lui le festin funéraire. Tout en haut, sur le tumulus, les sacrificatrices se tinrent debout, faisant doucement balancer la dalle supérieure, qui avait été disposée de manière à faire bruire et résonner le tumulus lorsqu'on la remuait. Sur la dalle étaient pratiquées de nombreuses petites excavations, qu'on enduisit de graisse et qu'on remplit de résine allumée, en guise d'offrande. Les nombreuses petites flammes s'allongèrent droites et fines, et derrière la dalle la lune apparut,sans que pourtant sa lumière ajoutât rien à la clarté lumineuse de la nuit d'été.

Plus bas, vers l'eau, où les jeunes filles enguirlandées avaient amassé l'herbe coupée pour former un lit moelleux, Karilas et

ses guerriers se reposaient. Les heaumes brillaient sur les branches d'arbre, et les bardes chantaient en pinçant vigoureusement les cordes des harpes. De temps à autre, lorsqu'ils s'interrompaient de jouer, on pouvait percevoir le bruit du festin à l'intérieur du tumulus. Les anciens criaient :

— Tu ne manges pas, Ura-Kaïpa, tu ne bois pas ? Tu ne parles pas avec tes hôtes ! Et pourtant, ne venons-nous pas de te redresser sur ton siège, afin que le soleil pût entrer par le trou de ton crâne et boire ton esprit ? Ne t'avons-nous pas donné des vêtements neufs, et ne t'avons-nous pas entouré d'armes et de pots remplis de nourriture, afin que tu ne te trouves pas nu ou dénué, si jamais tu voulais sortir pour aller à la chasse ?

Tout en parlant ainsi, ils cassèrent les assiettes de terre dans lesquelles ils venaient de manger. Les éclats crépitèrent sous leurs pieds, quand ils sortirent du tumulus. Puis ils refermèrent l'ouverture derrière eux.

— D'autres choses te préoccupent maintenant, mais jamais le temps ne te fera défaut, continuèrent-ils. Tu es là à te demander d'où il est venu, ce peuple victorieux qui garde encore du soleil captif dans ses armes. Nous comprenons bien, Ura-Kaïpa, que tu veux rester seul.

Sous la marmite, chez le mort, le feu flambait toujours, illuminant de sa lueur les crevasses entre les pierres supérieures.

— D'où sommes-nous venus? répéta Karilas, et, dans un geste interrogateur, sa main désigna l'est et le sud.— Bardes, qui de vous saurait bien répondre à Ura-Kaïpa ? Qui saurait éclaircir l'énigme? Depuis longtemps nous habitons ici, et peu à peu nous avons appris à fabriquer nos armes fulgurantes. Je sais seulement, ô bardes, qu'aucune de nos vieilles sagas n'a gardé le souvenir d'une nuit aussi belle que celle-ci, et que c'est ici que nous créerons un pays habitable pour les hommes.

VERNER DE HEIDENSTAM.

(Traduit du suédois par S. GARLING.)

ODE AUX ARBRES

—

I

Chaque fois que je vous retrouve à ma fenêtre,
Arbres parisiens, nourris d'un sol impur,
Je vous salue avec tout l'élan de mon être,
Vous qui parlez d'espace et de joie et d'azur
À ce cœur, comme vous, nostalgique et champêtre,
Et que la ville noire étrangle dans ses murs.

Vous m'évoquez, parmi la campagne infinie,
Vos frères villageois bourgeonnant aux vergers
Quand le printemps va naître ou ruisselants de pluie,
Ou claironnant l'Eté sur la route éblouie,
Ou, quand la Chienne aboie au ciel de la prairie,
Rassasiés de flamme et d'orage chargés.

Et vous leur ressemblez quand l'Automne mystique
Les fait choir, feuille à feuille, au versant des talus ;
Quand, sur eux, passe, aux fins de jour mélancolique,
La bénédiction d'un suprême Angelus ;
Soit quand l'hiver blafard, noyé de brume, applique
Sur le rouge horizon leurs grands squelettes nus.

II

Arbres, si j'entreprends de chanter vos louanges,
Que je retienne un peu du bruit de vos concerts !

Mettez, aérien orchestre aux voix étranges,
Tout votre emportement lyrique dans mes vers
Pour que, vivifiés, comme au soir des vendanges,
L'ivresse de Cybèle y respire à travers !

Parfois, un brusque éclair vous frappe et vous bouscule,
Vous êtes, comme l'Homme, en proie aux éléments.
Je sais vos gestes fous déchaînés par les vents,
Et vos torpeurs et vos tragiques crépuscules,
Et ce que votre feuille aux riches vestibules,
Met d'extase bleuâtre et de souffles fervents.

Vous formez des châteaux la pompeuse avenue,
Où l'Histoire fulgure en poussière, au lointain ;
Toujours sonne à votre ombre une flûte ingénue,
Et l'Idylle y soupire en robe de satin.
C'est le nom de Watteau que clame, sous la nue,
Des jets d'eau balancés le murmure argentin.

Ovide *redis-nous comment vit sous l'écorce*
Et se métamorphose un long peuple d'amants,
Dis-nous comment la branche emprisonne un beau torse.
Est-il poète, au sein des éblouissements
De l'Été, s'il étreint une tige avec force,
Qui n'ait parfois d'un cœur senti les battements ?

III

Je songe au pommier d'Eve, à Dodone, à son chêne,
A celui qui rendait la justice à Vincennes,
Au Palmier de Moïse exposé sur les eaux,
Au lys de Salomon dont l'Ecriture est pleine,
A ce pin que Ronsard plante en l'honneur d'Hélène,
A ce hêtre où Tityre essaye ses roseaux.

Chaque arbre a ses humeurs. Tous ont leur préférence.
Le val, d'où se dégage un brouillard au matin,
Voit croître le troène et le tremble incertain ;
Le saule d'un lac pur aime la transparence,

Le cyprès les tombeaux, l'olivier la Provence,
Et c'est aux lieux tonnants que trône le sapin.

Je vous aime, tilleuls à l'ombrageuse voûte,
Je vous aime, îlots frais que les platanes font
En Eté, sur la place, où l'eau chante, à Toulon,
Et je vous aime aussi, peupliers sur la route
Où court la diligence et qui tressaille toute
En Flandre, aux claquements de fouet du Postillon !

IV

Ma nourrice en filant me contait vos histoires,
Bois profonds ! vos trésors surveillés d'un dragon,
Vos carrefours sonnant du bruit des chasses noires,
L'étang couleur de perle où l'Elfe danse en rond,
Vos détrousseurs postés sur le chemin des foires,
Mes nuits d'extase rouge en gardaient un frisson.

Ah ! comme vous berciez ma jeune âme recluse !
Vous me jetiez votre ombre aux murs de l'hôpital ;
En classe, importuné des rumeurs de l'écluse,
Mes yeux d'enfant, déjà possedé de son mal,
Vous réclamaient sans cesse à la vitre diffuse,
Et fuyaient avec vous au long du vert canal.

Vous étiez le plaisir de mes libres dimanches
Quand j'épiais de mon lit d'herbe, émerveillé,
L'éternelle féerie éclose sous les branches.
Tandis que j'écoutais l'oiseau bleu gazouiller,
Cendrillon, au galop de six cavales blanches,
Passait, au loin, dans son carrosse armorié.

Les contes de Perrault se mêlaient dans ma tête
Aux récits merveilleux de Madame d'Aulnoy ;
Un songe magnifique occupait ma retraite
Et quand le crépuscule implacable ou la voix
De ma mère surgie interrompait la fête,
Je sentais comme un grand vide se faire en moi.

Plus tard, à la caserne, où se nouait ma chaîne,
Excédé des fracas du cuivre et du tambour,
Je vous voyais fleurir aux vergers d'alentour
Et votre seule image adoucissait ma peine,
Vous qui favorisez, d'une odorante haleine,
La Province endormie à l'ombre de ses tours.

Et comme en vous, plongeait ma lassitude immense,
Les lourdes nuits d'Eté défaillant de chaleur!
Vous étiez les témoins de mon impatience
Quand du fond de mon Etre, implorant le bonheur,
Je croyais — dès qu'un pas sonnait dans le silence —
Le reconnaître aux coups déréglés de mon cœur.

V

Vous savez de quel feu j'ai votre gloire inscrite,
Vous qui portez la manne et l'encens et le miel,
Et célébré vos noms divers, selon le rite,
Depuis le cèdre énorme au flot torrentiel,
Jusqu'à la minuscule et frêle clématite
Qui semble un bijou vert découpé sur le ciel.

Que j'ai pleuré de fois à votre ombre, ô charmilles!
Lorsque le rossignol déchirait l'air de trilles,
Exaspérant du soir les songes parfumés!
En banlieue, où la nuit plus librement pétille,
Souvent ma rêverie a surpris sous les grilles
Vos mystères, gardiens des vieux logis fermés.

Arbres chers, quand la lune argente le village,
A l'heure où le silence installé règne au loin
Et qu'un reflet glacé vous prête le visage
De veilleurs dans la plaine, armés, la lance au poing,
Mon oreille attentive entend votre langage
Et ma mélancolie à la vôtre se joint.

Votre vertu s'emploie à n'offenser personne,
Sensible et résigné, j'écoute vos raisons;

Votre gent libérale à qui passe abandonne
Vos sucs, vos fleurs, vos fruits, vos parfums, vos tisons
Et les joyaux mêlés de votre ample couronne,
Tour à tour, selon l'ordre arrêté des saisons.

Vos rameaux repliés, confidents de la terre,
Savent le mot que cherche en vain l'homme impuissant.
J'y vois paraître au jour un peu du noir mystère.
Tant de sérénité pacifique en descend
Que la détresse humaine y prend lieu de se taire,
Et que s'éteint l'orage allumé dans mon sang.

Vous êtes l'Evangile où je m'applique à lire.
J'écoute au fond des bois votre oracle jeté ;
A qui vous considère en votre obscurité
Il semble à chaque instant qu'une étoile va luire,
Et l'âme suspendue attend que se déchire
Le voile impénétrable où gît la vérité.

Vous rappelez aux cœurs assoiffés d'aventure
Que l'ornement du monde en couvre l'imposture,
Le Sage, comme vous, sans changer d'horizon,
S'éblouit du désir où tout se transfigure
Et voit de l'univers qu'il recrée à mesure
Glisser l'image en rêve aux murs de sa prison.

VI

Forêts pleines de nuit, de rêve et de silence,
Enseignez-moi la plus utile des vertus,
Mais la plus difficile aussi : la Patience.
Quand vous m'ôtez du bruit des gens, je ne sens plus
Mes émois insurgés me faire violence
Et j'épouse la paix des âges révolus.

C'est tout le sang détruit qui remonte à vos faîtes
Et bouillonne et reprend pour de nouvelles fêtes
Possession du monde en verdoyants transports ;
Et c'est pourquoi je trouve aux rumeurs que vous faites

Plus de jour qu'il n'en sort de la voix des prophètes,
Arbres puissants levés de la cendre des morts !

VII

Maudit qui porte en vous la hache et la cognée
Si la seule avarice a dirigé son bras ;
Que l'ortie ou la dent d'un reptile acharnée
Lie un cri de douleur à chacun de ses pas
Et qu'au chantier sinistre où sa vie est bornée
Il roule enseveli vivant sous les plâtras !

Confessant à ce coup, pris d'un remords utile,
Son geste sacrilège et qu'il est odieux
De déchaîner l'orgie effroyable des villes
A la place où vos bras s'appuyaient sur les cieux,
O grands bois nourriciers, sanctuaires, asiles,
Temple auguste où se prend la vision de Dieu !

ÉRNEST RAYNAUD.

LES ALLEMANDS DANS NOS FERMES

—

Décembre 1915.

Au retourde l'hôpital, les soldats végètent dans les dépôts. Le lieutenant m'a fait appeler.

— Vous êtes de la classe 1891 ? Et vous avez été blessé ?

— Oui, mon lieutenant.

— Vous savez l'allemand, je crois.

— C'est-à-dire... assez pour me débrouiller un peu.

— Bien. Je vais vous envoyer à Caty. Il y a là des prisonniers. Un des hommes préposés à leur surveillance doit être remplacé. Je préfère vous désigner, vous rendrez des services : le fermier, chez qui travaillent ces Boches est souvent embarrassé pour s'en faire entendre, aucun d'eux ne parlant français. Ce soir vous passerez au bureau de la Compagnie ; l'on vous donnera les instructions nécessaires pour le voyage.

La nouvelle ne m'a pas déplu. J'ignore cet à-côté de la guerre. J'ai connu la vie languissante des gardes-voies, le spectacle de l'exode lamentable après Charleroi, puis l'exercice fastidieux dans les camps d'entraînement, le guet nocturne au poste d'écoute, la surprise des crapouillots et des torpilles dans les tranchées, le train sanitaire et la douceur du lit inespéré. Pendant un tiers d'année j'aurai cherché vainement à distinguer l'ennemi par les lucarnes des créneaux, ne voyant que la fumée de sa popote, bien que de notre galerie l'on perçut le bruit de son activité, de ses chants, de ses rires, de ses disputes. Et c'est dans un village du Centre qu'il m'aura fallu venir pour pouvoir enfin considérer quelques-uns de nos adversaires !

J'ai quitté la caserne le lendemain, au petit jour, et le train,

après une heure de trajet, m'a déposé à une lieue et demie de Caty. Les pluies de toute une quinzaine ont détrempé la route. Sous un ciel terne s'étalent à perte de vue les arpents, dont quelques bois violâtres tachent de ci de là l'étendue monotone.

A cette heure matinale, les perdrix, multipliées par une longue tranquillité, grouillent dans les sillons, et leurs « pikrritt », avec le croassement des corbeaux, animent seuls ce paysage d'hiver.

Un cantonnier m'indique au loin la ferme de Doncel, îlot de bâtiments et de maisons. Mais voici bientôt les meules, dont le grand alignement annonce le domaine. Des couples de bœufs blancs cheminent sur les pentes ; le ronflement d'une machine vibre dans l'air.

Auprès de l'établissement, une dizaine d'hommes vêtus de treillis chargent un tombereau. Deux troupiers, le fusil à la bretelle, se promènent à côté. A mesure que j'approche, je distingue mieux la coiffure des travailleurs, le calot rond à bande rouge des fantassins allemands.

Une des sentinelles se détache du groupe et vient m'attendre au passage.

— Peut-être bien que c'est vous qui me relevez ?

— Justement.

— Ben ! c'est pas trop tôt ! V'là plus d'une semaine qu'ils m'ont donné ma permission de moisson ; mais pour que je m'en aille, faut qu'un autre s'y colle. Et ils n'envoyaient personne. Une semaine ! Qu'est-ce que je vais leur raconter !

Il se répand en récriminations furibondes. Puis, dégageant son arme de l'épaule, il me la présente pour une transmission toute simple de la fonction.

Trop simple en vérité ! J'ai là des papiers à lui livrer, une consigne à lui passer, toutes formalités à remplir sous le contrôle d'un chef. Et c'est de mauvaise grâce que, devant mon refus très net, il consent à me conduire, après avoir averti l'autre.

Il y a trois kilomètres de la ferme jusqu'à Caty. Je voudrais bien, en marchant, me renseigner sur le genre d'existence qu'on mène dans mon nouvel emploi, sur mes futurs compagnons, sur les Boches aussi. Mais outre que mon interlocuteur n'a manifestement pas le don psychologique, il est trop

soumis à son ressentiment pour pouvoir s'en abstraire. L'exagération de ses propos, leur excédante répétition et ce jargon de paysan vantard ont fini par m'agacer, quand, la grand'rue de Caty tout entière suivie, il s'arrête brusquement à la porte d'une maisonnette, le premier, y pénètre, en braillant :

— Le vlà ! le vlà tout de même !

J'entre dans une pièce fort petite, où sont attablés quatre militaires déjeunant. Je complète la présentation trop sommaire et donne au sergent les instructions dont on m'a chargé. C'est un territorial vigoureux, dont la figure cuite et ridée, le parler grasseyant et traînard révèlent l'origine rustique. Son affabilité, sa réserve de langage, sa bonne tenue sont d'un cultivateur « éduqué ».

Avec lui le caporal, d'âge mûr aussi, maladif d'aspect, peu causeur, le cuisinier, gros garçon d'une trentaine d'années, rubicond, indolent, qui, en tournant la sauce, fredonne des romances, enfin l'homme de repos. Tandis que je goûte au rata, l'on m'explique les choses. Chaque jour, à tour de rôle, un des cinq gardes demeure au cantonnement, profitant de ses loisirs pour y mettre de l'ordre et faire les corvées nécessaires.

Notre habitation et celle de nos pensionnaires sont contiguës, mais sans communication entre elles, si bien que par la rue seulement on peut accéder de l'une à l'autre. Deux chambres dans la nôtre, deux dans la leur. A vingt les prisonniers sont parqués trop à l'étroit : aussi a-t-on dû faire d'une baraque voisine leur réfectoire.

Après le café de la bienvenue, équipé du harnachement qui m'échoit, je retourne à la métairie pour la faction vacante. Mon lot de Boches est en train de récolter les betteraves. Les uns, à l'aide d'une fourche brève, les arrachent du sol ; d'autres ensuite, avec une hachette, les séparent de leur feuillage et les amassent en petits tas. Derrière passe le tombereau qui les recueille.

Pour ces travailleurs, dans l'ennui de leur régime uniforme, l'apparition d'une figure nouvelle est comme un événement. Les dos se sont redressés. Avec une curiosité d'ailleurs peu hardie l'on cesse un instant de déterrer, de couper, de charger, pour me considérer en silence. Le *sergeant*, que la casquette plate et le manteau gris à taille distinguent de sa troupe, me fait un salut correct. Puis la besogne recommence.

L'autre soldat, mon collègue, est accouru vers moi et m'interpelle avec un accent ignoblement gascon. Sous un képi démoli et comme chiffonné, grimace un visage brun, tout étriqué : pas de front, les cheveux noirs s'avancent jusqu'au milieu des sourcils ; entre les yeux de jais rapprochés pointe un nez rouge et luisant; de la bouche embroussaillée de poils humides sort une vieille pipe juteuse ; des oreilles énormes et plates s'écartent exagérément de cette face, dont elles complètent l'expression simiesque. Joignez à cela l'extrême mobilité des traits tour à tour, presque à la fois, rieurs, irrités, pleurards. Le guerrier porte son fusil en bandoulière et ne tire ses mains de ses poches de capote que pour saisir le brûle-gueule et cracher.

Avec une volubilité cocasse, il me conte son histoire. Originaire de Carcassonne, il exerce dans le civil le métier de toucheur de bœufs. Il « fait » la région du Midi, depuis Béziers jusqu'à Bayonne. Pas un comme lui pour mener deux cents bêtes, pour estimer au jugé le poids d'une vache, ses capacités, son état. A l'ouverture des hostilités, il devait partir avec son régiment pour le Maroc. On l'expédia sur le front où il accomplit, assure-t-il, des prouesses. Son héroïsme néanmoins s'accommode assez bien de la situation très effacée où il se morfond depuis qu'une décision des majors l'a fait évacuer pour troubles mentaux.

— Ici, ce qu'il y a de bon, me dit-il, c'est qu'on a du *pinard*. Un litre par jour que nous donne la ferme, sans compter ce qu'on peut acheter chez le bistrot.

Le charmant compère ! Je m'étonne un peu que son détraquement ne lui interdise pas une fonction qui, somme toute, comporte quelques responsabilités.

Tandis qu'il bavardait, deux servantes sont venues remplir une brouette pour la nourriture des lapins. Notre Méridional aussitôt de gambader à leur rencontre et d'entreprendre sans pudeur la plus jeune, une dondon assez fraîche, que tous les Boches maintenant se mettent à reluquer. Les caquetages du galant semblent plutôt gêner la fille, qui d'abord se contente de hausser les épaules, tout en lançant d'une poigne solide ses pelletées de betteraves. Puis soudain s'arrêtant :

— Non, mais des fois ! vous vous êtes donc pas regardé ? A la gare !

Penaud d'un échec trop public, il affecte de beaucoup s'amuser et cligne de l'œil au cercle des Boches, cependant que ses doigts, sortis des profondeurs des pans, dessinent un geste amplement arrondi, très significatif. L'effet immédiat de telles familiarités est d'émanciper la chiennerie qui, négligeant délibérément la tâche, tire la langue autour de l'alléchant morceau. Je voudrais bien rétablir notre prestige par un énergique : « A bas les pattes ! » Mais pour mes débuts ce serait m'opposer trop franchement aux sottises d'un hurluberlu, avec lequel il va falloir m'arranger le moins mal possible.

Du reste les femmes regagnent déjà la maison, escortées par l'opiniâtre Carcassonnais. Les mercenaires peu à peu se sont courbés de nouveau sur l'ouvrage. Je les observe à loisir. Ceux-ci sont des hommes de vingt à trente ans, d'aspect assez robuste, mais incapables de soutenir la réputation de colosses qu'ont chez nous les Teutons. D'ailleurs dans leur physionomie rien de cette brutalité que je m'attendais à leur trouver. Seulement chez plusieurs de la sournoiserie, une mine doucereuse, une affectation de docilité : des gens évidemment très maniables et qu'on dirait en quête de commandements à suivre.

L'hypocrisie est plus sensible chez leur chef. Un sourire de fausseté plisse constamment ses lèvres, tandis que ses bras frileusement croisés dans ses larges manches, il arpente tout seul le terrain. Le hasard nous amène l'un près de l'autre : il interrompt sa promenade, et, touchant sa visière, inclinant le buste dans une attitude obséquieuse, il me demande en allemand si je parle sa langue.

— Un peu. Et vous, savez-vous le français ?

— Pas du tout.

— Mais les autres ?

— Aucun.

Tout de même je me méfierai.

— De quel pays êtes-vous ?

— De la Prusse. Nous en sommes tous, excepté trois, qui travaillent à la machine. Ce sont des Saxons.

Il me montre à sa coiffure deux petites cocardes superposées : l'une, la plus haute, aux couleurs de l'Empire, noire, blanche, rouge, l'autre noire et blanche, qui désigne le recrutement prussien. Pour les Saxons celle-ci est verte.

— Où avez-vous été pris ?

— A Tahure, comme tous mes hommes. Oh ! il faisait joliment chaud à cette bataille !

— Votre métier ?

— Commerçant. Je suis dans un grand magasin de produits alimentaires.

— Vous êtes marié ?

— Non, j'ai trois frères, mes aînés, qui se battent en Pologne. Les Russes,en passant chez nous, ont tout saccagé, rasé.

Il tire d'un portefeuille des photographies et me les montre.

— Notre demeure. Il n'y a plus rien à cette place. Mes parents ont dû s'enfuir. Voici leur portrait. Et puis ma sœur. Elle est depuis un an dans une fabrique d'obus. C'est triste!

— C'est la guerre, comme vous dites. Depuis quand êtes-vous mobilisé ?

— Depuis le commencement. J'étais à Namur,puis à Ypres. J'étais à la Bassée. On nous a transportés en Champagne.

Je songe à part moi aux horreurs que ce félin a peut-être commises chez nous là-haut, et je cherche sur son masque la trace d'un souvenir émouvant. Mais c'est toujours la même fade gracieuseté, la complaisance d'un vendeur. Cette aménité d'emprunt ne laisse pas pénétrer sa glace, et la gêne qu'elle me cause est telle que brusquement j'écourte le dialogue.

A la nuit tombante, vers cinq heures, a lieu le rassemblement dans la cour dela ferme. A notre signal *le sergeant* lance une volée de consonnes rêches et dures, et le peloton se met en marche par deux, le chef en tête, nous, les quatre gardes, derrière la colonne.

Dès le retour à Caty, nos sujets se rendent au réfectoire. Dans une salle basse qu'éclaire fort mal une petite lampe suspendue, ils s'asseyent en une double rangée. Leurs têtes tondues ras, leur vêtement de grosse toile, la présence de deux soldats en armes feraient penser à l'intérieur de quelque pénitencier.

Une commère robuste et moustachue retire du foyer et dépose sur la table deux cuves de fonte pleines de nourriture fumante. Chacun reçoit une portion de pain trempé.

— Une vraie pâtée pour les chiens, me dit la cuisinière.

Mais c'est ce qu'ils aiment. S'il y a trop de bouillon, ils ne la trouvent pas à leur goût.

Les mangeurs, écrasés lourdement sur leur siège, quelques-uns jusqu'à toucher du menton leurs assiettes, se repaissent en silence comme des animaux. Cependant leur *sergeant*, ayant coupé la viande, se lève et très proprement distribue les parts, aussitôt recouvertes d'une platée de pommes de terre.

Après être restée quelques instants les mains sur son gros ventre, en contemplation, la ménagère se met sur les épaules un fichu, rajuste sur son front son foulard, se passe un panier au bras, et, d'un ton jovial, prend congé.

— Bonsoir, tout le monde !

— Bonsoir, gross mama, répond le chœur des Allemands.

Leur repas terminé, l'un d'eux lave la vaisselle. Après quoi, nous les ramenons chez eux et les enfermons. Nous pouvons alors nous reposer et dîner à notre tour.

—

Notre réveil a lieu vers cinq heures. Gorgouneux, notre sergent, descend de sa chambre et prend avec nous le café. A la demie, l'on porte le leur aux voisins, qui ont la liberté de se rendre tous successivement dans une courette pour leurs ablutions et leurs nécessités. La lumière de deux lanternes nous permet de surveiller leurs allées et venues.

Chacun, en sortant, nous fait, comme le règlement le prescrit, le salut militaire, que plusieurs agrémentent d'un sonore : « Bon-you, mochié ! »

Après que le dernier a fini, ceux dont c'est le jour procèdent au nettoyage, transportent « Jules » dans un champ. Gorgouneux m'aborde et me dit :

— Il y en a un qui ne s'est pas levé. Je ne sais pas ce qu'il me baragouine. Toi, tu comprendras.

Derrière lui je pénètre chez les Boches. Une odeur âcre de porcherie m'arrête deux secondes sur le seuil : je retiens ma respiration. Mais il faut coûte que coûte affronter cette infection. A travers l'encombrement que font cette vingtaine d'hommes dans l'exiguïté de la baraque, nous nous introduisons jusqu'à la pièce du fond.

Le malade est étendu sur le côté, caché des pieds à la tête par l'enroulement serré de la couverture.

— Qu'est-ce que vous avez ?

A ma question, il se dégage lentement et s'assied sur la paillasse.

— C'est un abcès qui m'empêche de me coucher sur le dos et me donne de la fièvre.

— Où cet abcès?

— Comme ça là.

Et sa main me désigne ses reins.

— Eh bien ? interroge Gorgouneux.

Mais l'explication ne lui suffit pas. Il veut se rendre compte par lui-même.

— Dis-lui de faire voir.

— Quel régal ! est-ce indispensable ?

— Je crois bien ! Je dois mentionner sur mon rapport la nature de l'indisposition.

— Alors? fis-je, tandis que notre client exhibe son séant. Ton diagnostic?

— Je vais écrire sur mon machin que c'est un clou.

— Bien, mais si c'était un anthrax?

— Un anthrax ! Si j'avertissais le major?

— C'est plus sûr.

Quel bien-être quand je reprends contact avec l'atmosphère du dehors !

— Crois-tu? me dit Gorgouneux, vivre dans cette puanteur! Je leur conseille bien d'assainir : leur fenêtre est garnie de barreaux, il n'y a rien à craindre. Mais c'est comme si je chantais. Par exemple, tout à l'heure, dès leur départ, j'ouvre tout. Tant pis pour celui qui reste.

A Doncel, la ferme, où nous arrivons avant le plein jour, le régisseur est déjà là qui nous attend pour fixer les tâches. Tant d'hommes vont arracher les betteraves, tant les couperont à la machine, celui-ci prêtera la main au berger, ces deux-là pomperont de l'eau, les autres déchargeront un chariot d'engrais chimiques.

Sur la plaine sévit la bise. Tandis que pour nous défendre contre la glace, nous faisons, un de mes camarades et moi, les cent pas, le *sergeant* s'approche de nous et, avec son sourire de parfumeuse, me propose, si nous avons froid, de nous commander une flambée.

— Mais des branchages secs ?

— Là-bas, dans ce bois.

— Bon. Ça nous va.

Deux des siens, qui se tenaient à peu de distance et certainement épiaient ma réponse, accoururent aussitôt. Je les avais déjà remarqués hier, ces deux grands dadais, maniant l'outil un peu à l'écart et bavardant à la dérobée, tous deux fort jeunes, avec un je ne sais quoi dans les manières et la physionomie qui, malgré l'accoutrement, décèle l'éducation et le bon rang social. L'un d'eux attire davange mon attention par son type très pur de septentrional, poil filasse, yeux bleu-pâle, teint clair de blond. En cheminant parmi les broussailles, à la recherche de la ramée, j'apprends qu'à la déclaration de guerre, ils étaient commis dans la même administration, à Hambourg, l'un et l'autre originaires de cette ville, amis d'enfance, de collège, de régiment.

— Et maintenant de captivité.

— Oui, me répond l'albinos ; pour nous la guerre est terminée. Nous avons été pris à Tahure.

— Je sais.

— Dites, monsieur. A Tahure les Français étaient vainqueurs. Pourquoi se sont-ils arrêtés ? Nous n'avons jamais deviné la cause.

— C'est un secret.

— Depuis Tahure est-ce qu'il s'est accompli des événements importants ?

— Non. Mais il y en a un très considérable en perspective.

— Ah !

Le voilà bien intrigué.

— On assure que le prince Joachim de Prusse doit épouser la princesse d'Anhalt.

Ils me regardent, s'entreregardent, bouche bée, puis éclatent d'un gros rire.

Ils ont compris et ne m'interrogent plus.

Est-ce pour me flatter qu'à présent, en formant des fagots, ils sifflotent un air de *Carmen* ? Je suis sans doute bien susceptible, cela m'agace que de la musique à nous, et de la plus pimpante, anime ces museaux pour se ridiculiser et s'avilir. Qu'est-ce lorsque je les entends maltraiter la farandole de l'*Arlésienne*. Tout à coup m'est apparue la jolie chaîne vivante, en laquelle, voici seulement quinze jours, une troupe de petites Provençales, prestes et joyeuses, évoluaient, préci-

sément à ces même sons, pour l'enchantement de leurs blessés. Le contraste est si pénible entre la grâce idéale de ce souvenir et le pâteux bafouillage de mes benêts, que d'un ordre assez brusque j'écourte leur ébauche d'harmonie.

—

A la ferme, le repas se prend en commun, ou presque; non pas à la même table, il est vrai, mais dans la même salle. Et, faute d'espace, on doit subir le contact, voire le heurt des Allemands. Mes compagnons, peu difficiles, s'accommodent de certains procédés fâcheux.

Au même pan de mur, par exemple, sont accrochés, en un mélange indécent, les capotes des deux groupes. Promiscuité pleine de risques, si l'on en juge d'après la mésaventure récente de notre caporal qui, pour avoir joué sans précautions le rôle d'infirmier, s'est laissé communiquer de la vermine. C'est le prétexte que j'utilise pour obtenir que désormais il y ait le côté des Boches et le nôtre.

Au cours du déjeuner, ayant besoin de la salière, un d'entre nous l'est allé demander aux autres.

— Comment, me suis-je écrié, la même pour eux et pour nous?

Mon étonnement a beaucoup égayé Milledious, qui, non plus que le fermier, notre hôte, ne s'embarrasse de distinction entre les Prussiens et les Français. Je lui aurais bien dit que le partage du sel a toujours été le symbole de bonnes relations cordiales. Mais il n'aurait pas compris.

Notons que mes camarades ont quitté le front depuis longtemps ou ne le connaissent point : de là chez eux cet affaiblissement de la haine. Et puis l'habitude de la fréquentation transforme les sentiments et les idées. Ces gens, avec qui l'on vit dans un voisinage quotidien, avec qui l'on souffre des intempéries, à qui l'on parle à tout instant pour le service, finissent par ne plus ressembler à ceux dont là-bas avec plaisir on eût, d'une décharge, troué la tête.

Nous nous sommes versé le café. Le surplus, qui peut remplir une bonne tasse, est offert à l'un des Boches, un butor que certainement je ne choisirais pas pour une gracieuseté. Mais c'est son tour, paraît-il. Car chaque jour un d'eux « a droit » à la ration.

La cloche ayant sonné pour la reprise du travail, je remettais

mon équipement, admirant la bonté peut-être excessive des Français. Dans une distraction, je m'efforçais maladroitement de redresser ma bretelle de cartouchières. J'ai senti une main obligeante qui, avec douceur, m'aidait et réussit. Je me retournai pour remercier. C'était un Boche.

—

Menant une vie sans joie et sortant de leur geôle avant le jour, pour ne rentrer qu'en pleines ténèbres, ils avaient demandé, voici quelque temps, qu'on les conduisît à l'office le dimanche. Ils sont dix protestants et dix catholiques : ils eussent tous entendu la messe. Moyen astucieux de voir du monde et de se faire voir. Car cette jeunesse guerrière est présomptueuse et fort assurée de sa puissance de séduction. Or, une circulaire ministérielle a prescrit que les prisonniers qui en manifesteraient le désir seraient menés à l'église. « Les hommes de garde, précisait la note, resteront à la porte ; le sergent et le caporal entreront. »

Combinaison cocasse ! En supposant qu'un des Français eût voulu pour son compte accomplir l'acte religieux, c'est l'Allemand, peut-être luthérien, qui, à son nez, à sa barbe, s'en fût octroyé la licence.

Toutefois les réclamations qui se sont élevées ont contraint les autorités à consulter préalablement les pasteurs. Par l'intermédiaire des curés, les communes ont répondu par un veto catégorique. « Des barbares qui incendient et ruinent les cathédrales, pendent ou rôtissent les prêtres, objectait-on, ne sauraient alléguer le besoin de dévotion chrétienne. » Et la tolérance n'eut pas le temps d'être pratiquée.

Au reste, comment ferait-on pour intercaler ce pieux délassement parmi leurs occupations du dimanche ? Leur nettoyage seul occupe deux bonnes heures. Il s'agit d'abord d'épurer le couchage, battre les couvertures, renouveler, au moins partiellement, la paille, ôter le rebut et le brûler. Ils vont ensuite au lavoir savonner leur linge sale, après qu'on l'a, par mesure de précaution, fait bouillir dans une cuve. Joignons que l'un d'eux d'ailleurs, perruquier de profession, doit en soumettre plusieurs à la tondeuse réglementaire.

Pas de corvées l'après-midi de ce jour-là. Le volet de la porte enlevé, un feu de bois allumé dans leur poêle, les prisonniers peuvent jouer aux cartes, faire leur correspondance,

laquelle est limitée, comme pour les nôtres en Allemagne.

Parfois des gens passent ; eux par les carreaux les regardent curieusement, avec une curiosité même insolente, si ce sont des femmes ou des jeunes filles.

Deux gamines, qu'on me dit mal réputées dans le village, n'ont-elles pas l'inconscience de venir faire devant eux des frais de coquetterie et, d'un air innocent, s'attarder à des propos, forçant leurs rires, multipliant leurs effets, feignant, en leur jeu, de négliger ces Boches qui de tout près les dévisagent, le nez sur les vitres. Petites oies vicieuses qu'attirent secrètement les vingt ans de cet ennemi, sans doute aussi le renom de ses violences.

Ce soir, le *sergeant* a remis les lettres et les cartes de sa section à Gorgouneux, qui doit les adresser au grand dépôt pour l'examen et le visa. Il me les offre à lire. Douze lettres, quinze cartes. Ces dernières sont des accusés de réception qui énumèrent les envois parvenus d'Allemagne. Les mots « saucisse » et « tabac » y sont les plus souvent répétés. Avec cela quelque indication sommaire sur l'état de santé. C'est d'ordinaire la formule consacrée : « Je vais bien et suis plein d'entrain » (Ich bin gesund und munter). Les billets sous pli révèlent davantage. Chose étrange, ces Boches, quoiqu'ils soient favorisés ici, particulièrement sous le rapport de la nourriture, n'en expriment pas leur satisfaction. « Nous travaillons dans un grand domaine », dit celui-ci. « Nous sommes employés à déterrer des betteraves, dit un autre. Besogne ingrate, surtout pour un gain de quatre sous. » Ils ne mentionnent pas qu'ils ont une alimentation copieuse, beaucoup de repos et un traitement humain, dont la douceur prêterait à certaine critique.

Mais qui sait si trop d'exactitude n'empêcherait pas ce papier tant espéré là-bas d'atteindre le but du voyage ? Pour le gouvernement impérial il n'est pas souhaitable qu'on renseigne le peuple sur notre mansuétude : les désertions en seraient plus nombreuses.

Dans le courrier, la calligraphie d'une adresse m'avait intéressé. La lettre que j'ai tirée était de mon albinos, l'un des deux cadets de Hambourg.

Ma Méta adorée,

Avant tout, merci mille fois pour vos chers colis. Vos saucisses sont

exquises et aussi le chocolat. Quant aux cigares, ce sont de ceux que doit fumer là-haut notre bon vieux Dieu. Vous pouvez croire que j'ai eu un vif plaisir de recevoir tant de gâteries. Mais vous auriez pu vous dispenser d'affranchir ces deux paquets. Les envois aux prisonniers sont exempts de timbres.

Je vais bien et suis bien d'entrain. Vous aussi, j'espère ? Voilà plus d'un an que j'ai quitté Hambourg, et c'est la deuxième Noël que je passe sous les armes. Vous rappelez-vous cette soirée de Kiel, notre conversation sur le pont? Vous me dites : « Je n'ai pas besoin d'être accompagnée, je peux rentrer seule chez moi. » Ah! Méta! Avez-vous toujours votre toque d'astrakan ? Elle vous allait si bien! J'ai encore sur moi, dans mon portefeuille, deux photos datant de 1912, qui vous représentent avec cette coiffure. Vous souvenez-vous de ces heures-là ? Quelles délices! Etes-vous toujours seule ? Et la petite Minna, comment va-t-elle ? Voulez-vous me faire plaisir, délicieuse Méta ? Ecrivez-moi très souvent. Je vous répondrai autant qu'il me sera permis.

Croyez à mes sentiments de profonde tendresse.

WALDEMAR LOBEN.

—

Ils sont tous Prussiens, sauf trois, des Saxons, les aînés de beaucoup (36, 37 et 39 ans), ceux-ci très doux et même très « papa », Conrad Walter surtout, avec ses jambes fléchissantes, son dos voûté, sa figure douloureuse, à laquelle le strabisme ajoute de la timidité. Sa toque a la forme d'une calotte de concierge ou d'un bonnet de mandarin. Chez nous on l'appelle « le banquier », parce qu'on a su qu'il a son métier dans les finances.

Ce matin je présidais au découpage des betteraves. On les jette dans un rouleau à jour, assez semblable à une grande cage d'écureuil et que fait tourner un moteur. Ballottées, battues, elles sont débarrassées de leur terre et tombent dans le broyeur qui les réduit en minces morceaux. Ces tranches, mêlées aussitôt à la menue paille, fournissent la pâture hivernale du bétail.

Walter était de ceux qui lançaient les pelletées dans l'entonnoir de la décrotteuse. Il y mettait toute sa force. Par débilité, non moins que par gaucherie, il peinait lamentablement. Il y eut une panne, pour lui bienfaisante, qui se prolongea pendant un quart d'heure de repos. Après avoir soufflé quelques minutes, il alluma sa pipe et insensiblement se rapprocha de moi. Puis, après des hésitations :

— C'est dur, me dit-il.

— Un sport excellent, par exemple.

— Je n'ai pas l'habitude.

— Justement.

— Je suis commis à la Disconto, de Leipzig. Vous connaissez la Disconto ?

— Oui.

— Dans nos bureaux j'étais si tranquille !

— Pourquoi avoir entrepris ce voyage ?

— Quel voyage ?

— N'êtes-vous pas venu chez nous ?

Il sourit.

— Un voyage ? Joli voyage ! Que d'incidents !

— Nous ne vous avions pas invités.

— Hélas ! vous avez déclaré la guerre.

— Comment ! Vous en êtes encore là ? Que de découvertes pour vous à votre retour !

— Ce sont vos journaux français qui vous trompent.

— Mais non, si vous entendiez Liebknecht, Haase...

— Oh ! Liebknecht, Haase, ce ne sont pas de vrais Allemands, ils sont Juifs.

— Mais enfin...

— Voyez-vous, monsieur, si la France et l'Allemagne avaient voulu....

— Lenturlu ! Elles auraient été les maîtresses de l'univers. Leur lutte est une catastrophe pour la civilisation, etc...

— Mais certainement.

— Non, Walter. Ce n'est pas ça. Je ne peux m'accorder avec qui prétend manger dans mon assiette et constamment me menace. Nos cultures, comme vous dites, n'ont entre elles aucune affinité. Même elles sont contraires à presque tous les points de vue, moral, esthétique.

— Pourtant nous goûtons beaucoup Zola.

— Mais Musset ?

— Musset ? qui est-ce ?

— Voilà ! Imaginez que je vous cite Herr Sudermann et que j'ignore Schiller.

— Vraiment ?

Après un silence :

— Chez nous, monsieur, l'on rend justice au génie des Français, à leur goût. Nos journalistes vantent volontiers Paris et

ses beautés, les Boulevards, la Tour Eiffel, le Moulin Rouge.

Se moquerait-il ? Mais non, ce n'est pas un ironiste. Pour les Allemands, la France, c'est Paris, ce n'est que ça : pour Henri Heine la Grande Chaumière, pour le docteur Nordau la Butte et ses lupanars.

— Il y a beaucoup de jolies femmes à Paris, n'est-ce pas, monsieur, jolies et très agréables ?

— Comment ça, très agréables ?

— Qui pratiquent l'amour.

— Et à Berlin, à Leipzig ?

— Assez peu.

Je m'arme de toupet.

— Mon Dieu, je vous dirai que depuis le début des hostilités on s'amuse bien moins dans notre capitale : les dames dont vous parlez sont en majorité des Allemandes et des Autrichiennes. A présent elles peuplent en province des camps de concentration.

Pauvre Walter ! Sa dignité teutonne en est toute mortifiée. Pour changer la conversation, il s'attendrit avec des soupirs sur les félicités de la paix, du repos en famille. Et, m'exhibant une photographie :

— Nous voici, madame Walter et moi, avec nos deux fils.

Sous-entendu : Hein ! faisons-nous bien en toilette du dimanche ! Lui roide et comme empaillé dans sa jaquette, elle lourde et guindée. Quant aux garçons, des hébétés.

— Ils semblent très sages, fais-je poliment.

— Oh oui ! Ce sont des enfants très sérieux et très intelligents. Ils apprennent tout ce qu'il veulent. L'aîné parcourt telle page d'un indicateur. Vous pouvez fermer le livre, il vous dira sans se tromper les heures de départ des trains, les stations, les gares avec buffets.

— Une mémoire colossale !

Le sifflet de la machine heureusement m'a délivré.

—

Une circulaire nous est parvenue, dans laquelle il est spécifié que désormais les sous-officiers prisonniers travailleront comme leurs hommes. J'ai rédigé la traduction de la note et l'ai communiquée au *sergeant* après le dîner.

Accueil souriant, lecture attentive, puis grimace impercep-

tible, ambiguë. Il me rend la feuille avec un « beau merci » (Dank schœn). Et après une courte réflexion :

— En Allemagne, vos sous-officiers ne sont pas soumis à cette contrainte.

— Mais si, justement. Simple réciprocité.

— Non, non ! Ce n'est pas exact. Je suis informé.

— Notre ministre aussi, apparemment. Enfin ce sont ses instructions. Bonsoir.

Il me salue avec une révérence.

—

Ce matin, le berger me contait ses peines. De ses quatre fils l'un est mort aux Eparges, frappé d'un éclat d'obus, comme il accomplissait sa tâche d'ambulancier ; un autre vient d'être blessé près de Soissons (ils ne savent si c'est grave) ; le troisième, de la classe 1916, sert dans les cuirassiers et s'apprête à gagner le front ; le quatrième n'est pas encore mobilisable. On doit remettre aux parents la Croix de guerre du défunt dans une cérémonie qui aura lieu bientôt.

— Il faut y aller, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je pense bien ! Vous devez honorer sa mémoire.

— Oh oui ! un si bon gars ! et si brave ! Je vous montrerai la lettre de son capitaine.

Ce disant, du revers de sa main il essuie son nez où dégringolent deux larmes. C'est un petit vieux très vif, à la figure toute ratatinée, toute hérissée de poils. Bien qu'il aime un peu trop la goutte, il est domestique ici depuis vingt-deux ans. Du reste, un berger qui soigne bien ses bêtes, c'est un personnage aujourd'hui dans une ferme. On peut lui passer quelques écarts et quelques sottises.

Un quart d'heure après notre entretien, je le trouve dans une grange, batifolant devant les Boches et les égayant de ses pitreries. Armé d'un manche de fourche, il joue à l'escrime avec un d'entre eux, qui d'un bâton pare en riant ses bottes folles. Ces bouffonneries m'écœurent.

— Alors, comme des copains ? Et votre fils ?

Il cesse ses bonds et ses gambades.

— Je vas vous dire. Eux, ils n'y sont pour rien. Pauvres diables, ils n'ont pas demandé non plus à se battre. On ne peut pas leur faire des misères.

— Evidemment. Mais il faut les laisser à distance.

— Oh ! sûr. Je rigole comme ça, histoire de rigoler. Des Boches, ben zut ! Je m'en voudrais !

—

Je parlais avec le régisseur. Le *sergeant* m'aborde et me tend avec sa grâce habituelle un papier, puis touche sa visière, se plie en une courbette et se retire. Je lis cette déclaration :

« A partir de demain exactement je travaillerai comme mes hommes, mais à l'abri sous un toit. Je refuse, *même en présence d'un officier français*, d'accomplir les tâches suivantes : arrachage et grattage des betteraves, balayage de la cour. Cela mon honneur national me l'interdit. (Dieses verbietet mir mein National-Gefühl). »

Moreau, le régisseur, intrigué, me questionne. Depuis deux mois qu'il vit en rapports continuels avec les Boches, il ne les considère plus comme des ennemis, mais comme des salariés quelconques, des ouvriers qui même, parce qu'on les paye moins, doivent être conduits avec plus d'aménité. Tandis qu'il commande assez durement à ses bouviers, à ses charretiers, des Français, il plaisante avec les prisonniers, les appelle par leur petit nom, « Karl » par çi, « Willy » par là, leur tape sur l'épaule « Sacré Peter, va ! » leur parle de leurs affaires personnelles : « Tiens, Max, pipe neuve, bonne ta pipe ? beaux colis ? » « Otto, elle va bien, Gretchen ? »

Cet ancien garde-chasse moustachu, sec et fruste, s'est mis tout à fait aujourd'hui à son rôle d'agriculteur : une seule chose compte pour lui, le rendement. Nous valons peu, nous autres. Notre fusil à l'épaule, nous assistons aux travaux sans y participer. Si donc il y a quelques douceurs, des femmes, un coup de cidre ou de vin, nous en regardons bénéficier les autres.

J'explique à ce Moreau la résistance, la demi-rébellion du sous-off. Il est tout de suite, lui, pour les concessions.

— Voyons, voyons, il ne se révolte pas.

— Non, il refuse simplement d'obéir.

— Il refuse, il refuse, c'est-à-dire qu'il indique ses préférences.

— C'est très net : « Je refuse, même en présence d'un officier français... »

— Oui, c'est une manière de causer. Ça n'a d'ailleurs pas d'importance, puisque j'éviterai de lui donner une tâche qui le

rebute. Je vais le placer dans le grenier, au tartare. Bien à couvert, les pieds dans des espadrilles, il sera très bien.

— Certes ! mais c'est une question de discipline. Je dois en référer à notre chef de poste. Dites donc, imaginez-vous un des nôtres, là-bas, discutant une décision qui lui est signifiée.

— Ce n'est pas pareil. D'abord il faut montrer que nous sommes supérieurs en civilisation.

— Et en jobarderie.

Gorgouneux vient quotidiennement passer une heure à la ferme.

Quand j'ai voulu causer avec lui, le régisseur l'avait agrippé. C'est un timide et l'autre déjà le tenait.

— Je vous le disais bien, votre sergent est de mon avis.

— Alors, observé-je, tu juges qu'il peut nous dicter ses conditions ?

Gorgouneux a rougi ; son nez s'est frisé, ses yeux ont presque disparu dans le clignotement des paupières. Et avec de menus gestes, égaux des bras, comme un battement d'ailes :

— Pas d'histoires, mon vieux, a-t-il supplié, pas d'histoires !

L'employeur et l'employé seront d'accord. Par conséquent ne nous tracassons pas.

— Et ne causons à ce lascar nulle peine, même légère...

—

Je sais maintenant leurs noms à tous. Quels affreux vocables ! Il y en a de courts : Mertz, Behn, Kult, Kuhn. Mais ceux-ci : Bylenbach, Kohlenbergchen, Hohnmulschtz ! Pauvre Gorgouneux qui doit recopier ces horreurs si souvent pour ses différents « états » ! Encore s'ajoute-t-il à cette barbarie celle des prénoms.

—

Une fois par semaine des paquets leur arrivent du pays. Ils les attendent avec impatience, pour l'agrément dont les provisions varieront leur régime ordinaire, à cause du plaisir aussi qu'ils ont à tenir des gâteries préparées, enveloppées par les mains familiales.

Gorgouneux, avant de les leur remettre, défait tout scru-

puleusement, de peur de laisser filer une bouteille d'alcool ou quelque lettre. Il coupe les ficelles, arrache la toile, bouleverse les arrangements les plus soignés. La vue, l'odorat, le toucher lui servent également pour ses investigations. Il examine les recoins, les jeux de cartes, les papiers suspects ; il flaire les saucisses, le cirage, le beurre, la pommade, les biscuits, les concentrés Maggi ; il déplie et palpe les chemises et les chaussettes. Parfois il découvre, avec la joie d'un douanier fouineur, un flacon d'eau-de-vie ou quelque écrit illicite. Les billets, il me les abandonne et garde la liqueur, en me recommandant de ne pas la signaler à l'avide Milledious.

— On se régalera, dit-il, à l'occasion de notre départ.

Sous le rapport de ces envois, les deux citoyens de Hambourg sont les plus avantagés. L'un d'eux en reçoit jusqu'à cinq à la fois, et leur contenu est d'un assez joli prix, jambonneaux, conserves fines, chocolat, havanes cossus, parfumerie, effets. Certain jeune coiffeur, dont les parents exploitent un commerce de tabac à Dusseldorf, a régulièrement à chaque distribution sa petite caisse de cigares et cigarettes. Pour Walter, ce sont des choses sérieuses, bonnets de coton, bas tricotés, ouate, marmelade, cacao, poissons fumés. Aux plus pauvres échoient des cervelas, des pommes, des noix, du gâteau cuit à la maison, du pain KK, du suif, des chiques. Pour la Noël que voici prochaine, plusieurs ont trouvé dans leur lot le minuscule sapin de carton qui leur doit rappeler la Weihnacht du foyer.

Il va de soi que le transport sur une telle distance (pour ceux, par exemple, de ces colis qui sont expédiés de Kœnigsberg), tant de déplacements, de chutes, de heurts, tant et de si longs arrêts dans les entassements des messageries, déterminent des avaries que l'improbité parfois utilise pour piller. Souvent aussi les objets s'abîment naturellement, par la décomposition des fruits, la fermentation du sucre, l'écoulement d'un liquide. « Kapout ! » murmure l'Allemand désappointé, quand il constate la détérioration qui le prive de sa petite jouissance. Et nous-mêmes, sans qu'il y ait cependant rien de notre faute, nous éprouvons une sorte d'ennui.

Lettre de Frœulein Meta Duninger à Waldemar Loben.

Hambourg, 28 novembre 1915.

Cher monsieur Waldemar,

Au commencement d'octobre je vous ai adressé plusieurs lettres. Je venais d'apprendre que vous avez été fait prisonnier. Comment se fait-il que jusqu'ici je n'aie rien reçu de vous ? Vous allez bien, j'espère ? Je vous en prie, écrivez-moi de temps en temps : je serais si heureuse de savoir quelque chose de vous. Dites donc, je voudrais vous envoyer ma photo ; elle a été tirée tout récemment. De quelle manière m'y prendre ? Faut-il qu'elle passe par la censure ? Je suis sûre que vous seriez content de l'avoir. Il me plairait tant de vous causer une petite joie ; car cela m'attriste de penser que vous êtes là-bas, si loin ! Hélas ! c'est ainsi et il n'y a rien à y faire.

Est-ce que mes paquets, mes lettres vous sont parvenus ?

Recevez le salut affectueux de votre

META DUNINGER.

Lettre de Waldemar Loben à Frœulein Dora Stultz.

Noël 1915.

Ma Dora uniquement aimée,

J'ai eu de toi jusqu'ici une lettre, une carte et deux paquets. Tu es bien gentille : les saucisses étaient exquises, le tabac excellent. Aujourd'hui, Noël, notre vie est identique à celle que nous menons les dimanches. C'est drôle, en France, Noël n'est pas une fête comme chez nous. Hier l'après-midi on nous a libérés du travail et le soir on nous a laissé la lampe allumée jusqu'à 8 heures et demie avec autorisation de chanter. Un d'entre nous a son harmonica, un autre son accordéon ; nous avons, tous les vingt, goûté une vraie joie à répéter nos lieder allemands. Cela me rappelait mon plaisir de jadis, quand nous allions, toi et moi, avec les couples amis en partie de campagne et que sous les tonnelles, derrière la brasserie, l'on entonnait le bel hymne :

O Patrie, toi qui m'as enfanté...

J'oubliais de te dire que j'ai la chance d'avoir avec moi — c'est assez curieux — mon ami Hugo Bader, celui justement que tu voyais souvent à nos réunions, en compagnie de la petite Frida. Hélas ! notre bonheur reviendra-t-il ? Oui, j'espère bien que d'ici trois ou quatre mois la paix me permettra de retourner chez moi.

Reçois le salut affectueux de ton fidèle

WALDEMAR LOBEN.

—

Le régisseur, quand il leur parle, crie à tue-tête, comme si

de cette manière son langage leur était plus intelligible. Ce matin, étant avec mon équipe, je l'entendis brailler au milieu d'une autre où se trouvait le *sergeant* : « Dans quatre mois guerre finie, capout. Vous rentrer en Allemagne, toi, Walter, bureaux, toi aussi, Waldemar, Karl fabrique, Willy culture, tous famille, Otto Gretchen. »

— Ia! Ia! clamaient en chœur les Boches. Il reprit : « Après la guerre Hambourg englisch. — Nein, ricana le sous-off aussitôt. Nein, Hambourg deutsch ; Calais englisch.

La provocation niaise de Moreau m'empêchait d'intervenir pour corriger la riposte.

—

Tous les dix jours environ, le lieutenant commandant le district circule de poste en poste, soit en auto, soit à cheval, soit à bicyclette. Il apparaît à l'improviste, s'assure de notre vigilance et du bon fonctionnement. Des gendarmes aussi effectuent leurs tournées, mais pour vérifier simplement la présence au complet de nos prisonniers. L'on rassemble ceux-ci et l'on fait l'appel. L'un après l'autre répond par un *hîr* (ici), dont le son éclatant et prolongé imite drôlement le cri de l'âne.

—

Janvier 1916.

Par le froid et la pluie qui depuis des semaines nous maltraitent, la faction dans les champs est assez dure. Pas un refuge contres les rafales ; l'eau vous cingle sans répit, finit par imbiber votre capote et sa glace vous pénètre. A la longue, le supplice exaspère. Il s'y ajoute le souci, le souvenir de ceux qu'on sait en ce moment soumis à des rigueurs plus douloureuses et, ce qui est pire, aux risques des batailles.

C'est à eux que je pensais ce matin et à ce coup de traîtrise dont, je viens de l'apprendre, mon régiment a été victime, assassiné pendant la nuit au moyen des gaz ; c'est à eux que je pensais, quand mes regards se sont portés sur mes Boches. Ils grelottaient lamentablement sous leurs treillis trempés. Souvent, par cette bonté naturelle du Français, cette humanité dont nous avons l'âme pleine (et qui nous rend inférieurs dans la réalité des peuples), je sens que triomphe en moi la pitié. Mais nos morts, nos martyrs, tous nos frères opprimés, ruinés, meurtris qui ordonnent de limiter ce sentiment à la

juste compréhension de mon devoir, ne pas chercher à faire souffrir ces vaincus pour notre vengeance, mais les forcer à respecter notre loi.

—

Ce soir nous nous étions attardés dans la plaine et il fallait, pour revenir au rassemblement, cheminer dans l'obscurité. Je marchais, perdu dans des songeries, et c'est seulement au bout d'un bon quart d'heure que je me suis aperçu de mon imprudence : mes sept hommes me suivaient, tous armés de serpes, de hachettes, de fourches. Me frapper par derrière pendant ma distraction, puis s'enfuir dans la nuit, c'eût été la chose la plus aisée. Je sais ce qu'on nous dit souvent : « Ils ne veulent pas se sauver ; ils sont trop bien ici. Et puis où iraient-ils avec si peu de ressources, un accoutrement qui les révèle et sans la connaissance de notre langue? Mais, en y réfléchissant, ce ne sont pas là pour nous des garanties très solides. Ne peuvent-ils dissimuler une somme, gagner la complicité d'un de ces serviteurs que je surprends parfois s'amusant avec eux et que je soupçonne de leur faire des commissions à la ville? Un déguisement se procure. Quant à leur ignorance du français, on n'est pas certain absolument que ce ne soit une feinte. La fourberie est tellement dans leur nature.

—

Je me représentais les Prussiens comme des gaillards très blonds et de haute stature. Ceux d'ici sont tout autres. Hormis un Poméranien de 1m,80, il n'y a que des gens de taille moyenne, trois ou quatre même franchement petits. Quelques-uns ont l'aspect malingre. La plupart manquent de nerfs et de vivacité : leur pas militaire est plus long et plus appuyé que le nôtre, leurs corps plus lents à se mouvoir, leur face aussi plus inerte. Un d'entre eux, un seul, le Figaro du groupe, montre une figure éveillée, vivante et même agréable. Leur défaut de promptitude a pour compensation beaucoup de zèle et de docilité. Ce sont d'excellents manœuvres, s'ils sentent leur maître et si l'on ne leur demande que du soin et du sérieux. Jamais nous autres Français ne mettrions autant d'assiduité, d'exactitude au service de l'ennemi. Un tel esclavage, nous ne l'accepterions pas, nous ne nous y prêterions pas comme eux ; nous le subirions, sans nous y donner et même en rechignant.

Le régisseur me dit son contentement, loue leur application, leur esprit de méthode. Il me cite un fait. La betterave à sucre doit être arrachée entière avec ses racines et ses radicelles, à cause de la substance dont ces appendices sont très riches. Les Belges qu'il employait l'année dernière, au lieu d'enlever, coupaient et massacraient, laissant dans le sol le dixième de la récolte. Avec les Allemands aucune perte : leurs fourches, bien enfoncées, décrochent le tubercule sans l'estropier, tirent jusqu'à ses moindres barbes. Du reste, qu'il s'agisse d'épandre le fumier, de nettoyer les écuries, d'engrener à la batteuse, de lier les gerbes, d'entasser la paille sur les chariots, c'est toujours l'irréprochable exécution, quoique bien peu d'entre eux professent des métiers agricoles.

Quelle est donc la raison d'une obéissance, on serait tenté de dire si consciencieuse? Quatre à six sous par jour ne sont pas une paye, et dans cette ferme réputée pour la lésinerie de ses patrons, l'on ne récompense pas le supplément de labeur. Serait-ce la crainte de retourner au camp, au dépôt général dont ils ont en effet mauvais souvenir? Mais, pour ne point encourir ce châtiment, il leur suffirait de s'acquitter à peu près de leur tâche. Il n'y a là ni calcul, ni mérite. Le Boche est essentiellement un discipliné, qui, d'instinct, se plie au joug, pourvu que le domine la force. Le caporalisme est son élément.

L'acte d'insubordination du *sergeant* est dû à ce que chez lui réagit l'orgueil du gradé teuton, persuadé qu'il participe à la majesté sacrée de l'Empire Germanique. L'idée de sa noble investiture a pour corollaire celle d'un rôle héroïque à remplir, être le champion du Vaterland. J'ai constaté dans plusieurs circonstances qu'il l'est en effet. L'autre jour déjà, quand *il écrivait* sa fameuse déclaration : « Mon honneur national me l'interdit », ou encore lorsqu'il répliquait au régisseur : « Hambourg allemand, Calais anglais. » Hier nous avons remarqué dans un colis le journal qu'une organisation française rédige spécialement pour les prisonniers. La tolérance accordée exclusivement à ce bulletin, et surtout la manière plutôt indiscrète dont il leur est communiqué, le leur rendent fatalement suspect. Un d'entre eux qui le parcourait pendant le dîner lut à haute voix certain article sur l'état des hostilités ; on y précisait le chiffre des pertes allemandes. Le *sergeant*, se

levant aussitôt de son banc, alla prendre la feuille et la froissa, grommelant rageur :

— N'écoutez pas ces billevesées, auxquelles il ne vous est pas permis de comparer les estimations qu'on publie chez nous.

De même qu'il veille à réprimer les influences décourageantes, c'est lui qui se charge des réclamations, tantôt pour des effets à faire réparer, tantôt pour un mandat que la poste, par suite d'une erreur, tarde à laisser toucher, tantôt pour une autre revendication. La fréquence de ses importunités vous agace même à la fin, à cause de sa courtoisie équivoque.

ROLAND BRÉAUTÉ.

(*A suivre.*)

GUILLAUME II

ET L'ALLIANCE ANGLO-JAPONAISE

—

A partir du mois de mars 1900, les troubles causés par les Boxers éclatèrent en Chine. Quand les ambassades furent assiégées, chaque puissance européenne envoya des troupes. Celles de l'Allemagne furent les plus nombreuses. Il y avait là une indication sur les ambitions qu'elle nourrissait, mais auxquelles elle renonça prudemment quand elle se fut rendu compte plus nettement de la situation diplomatique. En effet, peu après la prise de Pékin, la question des agissements de la Russie en Mandchourie, où elle s'installait visiblement avec l'intention d'y rester, relégua au second plan toutes les autres en Chine. La Russie n'ayant pas su ou pu acheter le consentement de Guillaume II à la politique qu'elle poursuivait en Mandchourie, celui-ci signa avec l'Angleterre un accord (dit traité du Yangtsekiang), publié le 16 octobre 1900, par lequel les deux Etats s'engageaient à maintenir la liberté du commerce sur les côtes et les fleuves de la Chine, à ne pas utiliser les difficultés actuelles pour s'y procurer des agrandissements de territoire et à se concerter pour protéger leurs intérêts si une autre puissance les utilisait dans ce but. Cet accord était évidemment dirigé contre la Russie; mais, au vif mécontentement des Anglais, M. de Bülow peu après déclara qu'il ne s'appliquait pas à la Mandchourie et que d'ailleurs, en promettant d'évacuer cette province, la Russie avait enlevé toute base à l'Angleterre pour l'application de l'article parlant de l'examen de mesures en commun contre la puissance qui voudrait obtenir des avantages territoriaux en Chine (mars 1901).

Le chancelier soutint qu'au moment de la négociation, les plénipotentiaires allemands avaient fait comprendre aux Anglais que le traité ne s'étendrait pas à la Mandchourie ; mais Lord Salisbury affirma le contraire et Lord Lansdowne déclara que la seule allusion faite par les Allemands à la Mandchourie pendant les négociations avait été leur déclaration que l'Allemagne ne la considérait pas comme « comprise dans sa sphère d'influence ».

Ces déclarations des ministres anglais n'étaient guère faites pour frayer le chemin à des relations plus étroites entre les deux pays. Leur établissement eût d'ailleurs rencontré un autre obstacle : l'irritation du peuple allemand contre les Anglais et en particulier contre M. Joseph Chamberlain. Celui-ci, le 25 octobre 1901, avait prononcé à Edimbourg un discours où il disait que le gouvernement anglais, pour justifier ses actes au Transvaal, trouverait des précédents dans le passé des nations qui condamnaient alors « la cruauté et la barbarie britanniques », et que celles-ci d'ailleurs n'iraient jamais aussi loin que ce que ces nations avaient fait en Pologne et au Caucase, en Bosnie, au Tonkin et en 1870. Ces paroles provoquèrent en Allemagne une indignation extraordinaire, et portèrent à son paroxysme la campagne d'agitation contre l'Angleterre qui avait commencé lors du raid Jameson ; mais le gouvernement ne fit rien pour la calmer ; les diplomates anglais crurent même observer qu'elle ne lui était pas désagréable et qu'il l'utilisait pour faire croire aux Allemands qu'on aurait pu les venger, si l'Allemagne avait eu une flotte digne d'elle. Guillaume II et M. de Bülow pratiquaient alors la politique des « mains libres », exerçant de la pression tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, et, pour renforcer leur action, s'adjoignant tantôt l'un, tantôt l'autre. Rien ne leur aurait été plus facile à ce moment-là (comme d'ailleurs pendant les précédentes années) que de conclure une alliance avec l'Angleterre, mais ils ne voulurent pas : ils avaient conscience à juste titre que leur politique différait radicalement de celle de cette puissance ; elle recherchait le maintien du statu quo et pratiquait une politique de désintéressement ; ils poursuivaient des buts contraires. L'alliance anglaise convient aux puissances réduites à se défendre et non à celles qui ne cherchent qu'à absorber leurs voisins et à dépouiller les faibles.

Les débuts des négociations qui conduisirent à l'alliance anglo-japonaise servent de preuve à ce que nous venons de dire.

En mars ou avril de l'année dernière, écrivait en 1902 Hayashi, ambassadeur du Japon en Angleterre « le baron d'Eckardstein, alors chargé d'affaires d'Allemagne à Londres, me rendit plusieurs fois visite. Au cours de mes conversations avec lui, il m'exprima l'opinion que rien ne serait plus efficace pour le maintien de la paix en Extrême-Orient, que la conclusion d'une Triple Alliance entre le Japon, la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Il me dit aussi, qu'autant qu'il avait pu savoir, beaucoup de membres influents du cabinet anglais, le marquis de Lansdowne, M. Arthur Balfour, M. Joseph Chamberlain et le duc de Devonshire, étaient de ce sentiment depuis quelque temps, et qu'en dernier lieu le marquis de Salisbury avait aussi accepté cette idée. En ce qui concerne l'Allemagne, ajouta le baron, le sentiment populaire contre l'Angleterre est certainement très fort, *mais le gouvernement lui-même* ne le partage pas. Le baron mentionna spécialement que deux des dignitaires les plus distingués de l'Empire étaient favorables à l'idée de faire une alliance entre les trois puissances... Le baron suggéra que si le gouvernement japonais prenait l'initiative de proposer formellement la conclusion de cette alliance, cette démarche serait certainement couronnée de succès.

Même maintenant, je ne sais encore le véritable objet que le baron d'Eckardstein avait en vue en me faisant ces propositions. Avait-il reçu des instructions dans ce but ou était-il mu par quelque autre motif, je ne sais...

Je pensai qu'il serait avantageux, et qu'en tous cas, il n'y aurait pas d'inconvénient à connaître les intentions du gouvernement anglais sur le sujet. Je demandai donc à mon gouvernement la permission d'avancer quelques propositions. J'y fus autorisé par un télégramme du 16 avril 1901...

Le lendemain 17, Hayashi expliqua à Lord Lansdowne « l'urgente nécessité pour la Grande-Bretagne et le Japon de signer un accord permanent pour le maintien de la paix dans l'Extrême-Orient... Lord Lansdowne en reconnut l'opportunité... mais ajouta qu'un accord de ce genre ne devrait pas être nécessairement limité à deux puissances et que toute autre pourrait y être admise... » Hayashi conclut que « le gouvernement anglais avait déjà discuté la question et pouvait être allé jusqu'à sonder le gouvernement allemand sur ce point. »

Le 15 mai, nouvel entretien de Lansdowne et de Hayashi sur le même sujet.

Le 16, le baron d'Eckardstein vint me voir, me dit qu'il avait vu Lord Lansdowne le jour précédent après que je l'avais quitté et que ce secrétaire d'Etat lui avait dit le sujet de la conversation que nous avions eue.

Le 15 juillet, Hayashi eut une conversation sur le même sujet avec Sir Claude Macdonald, le ministre anglais à Tokyo, qui était en congé et qui lui dit « que le baron d'Eckardstein était allé au Foreign Office et y avait exprimé la crainte que le Japon ne fasse alliance avec la Russie ».

Le 16 octobre, après avoir établi avec Lansdowne une première esquisse du traité, Hayashi lui demanda :

« Quels sont vos plans en ce qui concerne l'entrée de l'Allemagne dans cette alliance ? » — « Nous pensons, répondit le secrétaire d'Etat, qu'il vaut mieux négocier avec vous d'abord et qu'ensuite nous pourrons inviter l'Allemagne à se joindre aux négociations et à entrer dans l'alliance. »

En novembre, un incident se produisit qui faillit empêcher la conclusion du traité. Le marquis Ito, le plus considérable des hommes d'Etat japonais, vint en Europe. « Dans son opinion, il n'était pas profitable pour le Japon et la Russie de continuer à se regarder de travers à cause de la Corée. Il était urgent de conclure un compromis, et il avait été décidé pour cette raison qu'il irait en Russie. »

Ito, avant son départ, n'avait pas été prévenu par son gouvernement de la négociation avec l'Angleterre. Quand Hayashi lui en fit part à Paris le 14 novembre, il se trouva fort embarrassé. Il se décida cependant à aller à Saint-Pétersbourg où il fut reçu avec empressement, mais se borna à écouter les ouvertures que l'on lui fit et se hâta de repartir pour Berlin. Là il communiqua à M. Matsui, secrétaire de la légation d'Angleterre à Londres, ses objections au traité anglo-japonais : « les mots disant que l'on empêcherait l'absorption de la Corée par une puissance étrangère le choquaient. Le Japon et la Russie seuls y avaient des intérêts. L'Angleterre n'en avait pas. La seule chose convenable en ce qui concernait la Corée était d'en régler le sort dans une convention avec la Russie. Il n'était pas du tout certain que le Japon dût recueillir beaucoup de bénéfices d'une alliance avec l'Angleterre. » On allait don-

ner à celle-ci en Corée une position qu'elle n'avait encore pu obtenir, et si l'Allemagne entrait dans l'alliance, il en serait de même pour elle. « Le traité proposé était donc doublement mauvais. » Le marquis concluait en disant que pour avoir rompu sa politique d'isolement, l'Angleterre devait avoir « terriblement besoin d'une alliance » avec le Japon et qu'en tout cas, il partageait les vues du comte Inouye qui ne voulait pas que l'Allemagne y soit partie contractante.

Mais les vues du marquis Ito ne furent pas adoptées par le Conseil des Anciens et par le Mikado; Hayashi reçut l'ordre de conclure le traité anglais qui, discuté les 12 et 16 décembre, fut signé le 30 janvier 1902. C'est ainsi qu'au lieu de l'alliance « triangulaire » russo-franco-japonaise, préconisée par le marquis Ito, par le comte Inouye et par M. Kurino, qui venait d'être nommé ministre du Japon à Saint-Pétersbourg, fut signée une alliance qui rétrécissait d'avance l'étendue de l'autre, si elle venait à être conclue. Le Japon venait d'acquérir une base solide pour *exiger* sans courir de grands risques ce que la Russie, après comme avant, n'avait d'ailleurs aucun intérêt sérieux à refuser.

Un point très important restait à régler, continue Hayashi, l'Allemagne serait-elle invitée à entrer dans l'alliance? Cette question, laissée en suspens depuis l'origine des négociations, rendait perplexes à la fois les deux gouvernements anglais et japonais. Le marquis Ito avait été fortement d'avis de ne point tenir secrètes les négociations jusqu'après la conclusion du traité, disant que si nous excluions ainsi l'Allemagne et lui permettions seulement d'accéder à l'alliance après la conclusion des pourparlers, nous ne récolterions que son ressentiment.

Le 20 novembre, à mon retour de Paris où j'avais vu le marquis Ito, je demandai à Lord Lansdowne son opinion sur ce sujet. Il me répondit : « L'Allemagne reconnaît certainement que les intérêts de la Grande-Bretagne et du Japon en Chine sont très grands et que les siens ne peuvent leur être comparés ; même si nous ne la mettons pas au courant avant la fin des négociations, elle ne s'en formalisera pas nécessairement. De plus, si nous l'en informons trop tôt, elle peut en profiter pour avancer ses propres intérêts. Je crois qu'il vaudrait mieux attendre avant de lui faire une communication. »

Plus tard, Lord Lansdowne me demanda de lui-même : « Que ferons-nous au sujet de l'accession de l'Allemagne à l'alliance ?... »

Je télégraphiai au comte Komura sur ce sujet et il me répondit : « Le gouvernement japonais désire que l'Allemagne accède éven-

tuellement au traité, mais jusqu'à ce qu'il ait été signé ou rédigé, il croit que le mieux est de garder le secret. Il serait mieux, en conséquence, de remettre la notification à plus tard; mais comme la Grande-Bretagne a avec les autres puissances, et en particulier avec l'Allemagne, des relations bien plus importantes que celles du Japon, nous considérons que la question de la notification à l'Allemagne doit être laissée à la discrétion du gouvernement britannique.

C'était aussi mon avis, et je craignais d'ailleurs que l'Allemagne, mise au courant, n'utilise sa participation au traité pour obtenir un avantage spécial. Je communiquai donc mes vues et celles de mon gouvernement à Lord Lansdowne. Il fut immédiatement d'accord avec nous et se montra fort satisfait. Peu après, les négociations furent terminées et je reçus l'ordre de signer.

Mais alors notre gouvernement sembla reconnaître qu'il pourrait être nécessaire d'inviter l'Allemagne à participer au traité et me télégraphia : « Nous avons laissé la question d'inviter l'Allemagne à la discrétion du gouvernement britannique. Nous aimerions cependant qu'elle y accède, mais si on doit l'y inviter, les gouvernements anglais et japonais doivent le faire simultanément. Demandez au gouvernement anglais si l'ambassadeur britannique à Berlin l'a notifié au gouvernement allemand. »

Je communiquai ce message à Lord Lansdowne, mais juste à ce moment, le Chancelier allemand, dans un discours au Reichstag, avait attaqué M. Joseph Chamberlain, le ministre anglais des colonies, et s'était aussi servi de mots déplacés au sujet de l'armée britannique ; aussi le peuple anglais, déjà fort irrité contre la presse allemande à cause de son attitude pendant la guerre Sud-Africaine, était-il devenu sérieusement hostile à l'Allemagne. Lord Lansdowne pensa que ce n'était pas le moment de faire des avances à celle-ci et décida d'attendre un peu. Plus tard, il fut d'avis qu'il serait mieux de notifier simplement le traité au comte de Metternich, l'ambassadeur d'Allemagne à Londres, ne lui en communiquant pas le texte, mais seulement les contours. Il me demanda mon sentiment, m'expliquant que cette démarche empêcherait l'Allemagne d'élever plus tard des objections et permettrait de supporter les vues du gouvernement allemand sur la matière.

Il fut donc décidé de notifier le traité aux ministres allemands à Londres et à Tokyo simultanément le 3 février; puis pendant la nuit du 2, Lord Lansdowne demanda de retarder la notification; mais par suite de la différence des heures, il était trop tard, elle avait déjà eu lieu à Tokyo. « J'appris dans la suite que ce retard avait été désiré en conséquence d'un souhait exprimé par le roi Edouard. »

De toute façon, il n'en résulta rien, car ce n'était qu'une notification et non une invitation à l'Allemagne d'accéder. *Il ne paraît pas d'ailleurs que celle-ci l'ait désiré.* Si elle avait été réellement sincère dans ses premières ouvertures, une triple alliance aurait pu être conclue...

Le traité fut communiqué le 12 février aux autres gouvernements « qui furent tous satisfaits » de ce qu'il contenait et répondirent que « la paix en Extrême-Orient en serait mieux garantie »; seul, le ministre des affaires étrangères de Russie fut choqué des mots « engagés dans une guerre » qui s'y trouvaient et exprima son étonnement que « l'on eût pris des mesures pour cette éventualité ».

La satisfaction exprimée par l'Allemagne était-elle sincère? Il n'y a pas lieu d'en douter. On peut dire que ce traité était son œuvre. Guillaume II, ayant appris d'Edouard VII qu'il désire une entente anglo-germano-japonaise en Extrême-Orient, mais voyant que les Anglais ne veulent pas faire eux-mêmes des avances au Japon, charge Eckardstein d'aller trouver Hayashi et de lui suggérer qu'il pourrait faire la première démarche; puis, quand l'affaire avance, Eckardstein s'en retire de plus en plus, si bien qu'il cesse d'être informé de ce qu'elle devient. Il va alors au Foreign Office et exprime la crainte que le Japon ne fasse alliance avec la Russie, manœuvre habile qui amène l'envoi de Sir Claude Macdonald à Hayashi. En février, la conclusion de l'alliance apprend à Guillaume et à Bülow qu'ils sont arrivés à leur but : l'Angleterre est liée au Japon, la Russie va avoir des difficultés en Extrême-Orient avec la seule des puissances européennes qui soit restée assez indépendante pour résister aux volontés exprimées par Guillaume II, comme elle venait de le montrer en attaquant les Boers. L'Angleterre s'était flattée de rester l'arbitre entre l'Allemagne et la Russie, Guillaume et Bülow l'avaient amenée à conclure une alliance qui lui enlevait cette situation qui devenait l'apanage de l'Allemagne.

La conséquence ne s'en fit pas attendre. Le 3 février, à titre de témoignage de sympathie, le Japon et l'Angleterre donnent à l'Allemagne connaissance de leur traité; le 13 suivant, Guillaume, pour prouver à l'Angleterre qu'il ne lui en a aucune reconnaissance, et *rassurer la Russie*, se livre au jeu des petits papiers; il fait publier par le « Reichs-und Staatsanzeiger » deux

documents : 1° le télégramme du 15 avril 1898 par lequel le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères l'avait informé que l'ambassadeur d'Angleterre à Washington avait proposé de faire savoir au gouvernement américain que son intervention armée contre l'Espagne à Cuba ne paraissait pas justifiée aux six grandes puissances ; 2° sa réponse rejetant cette proposition.

Le but avoué de cette publication (1) était de procurer aux Etats-Unis un brillant accueil au prince Henri de Prusse, frère de l'Empereur, que celui-ci envoyait prendre livraison d'un yacht construit dans un chantier américain. Des publicistes dont les conceptions perdaient tout contact avec la réalité parlaient de la possibilité d'une future alliance germano-américaine contre la perfide Albion. Il est probable que Guillaume II, qui se rendait compte de l'importance qu'aurait l'attitude des Etats-Unis dans la question du blocus et des prises en mer en cas de guerre anglo-allemande, et qui voyait l'ardeur avec laquelle la grande république protégeait la Chine contre les empiètements de la Russie, préparait des machinations pour l'entraîner aussi dans quelque aventure *exotique*. Mais ce n'était là qu'une possibilité de l'avenir. Pour le moment, il cherchait seulement à augmenter sa popularité et l'influence allemande aux Etats-Unis et à y réveiller les anciennes méfiances et haines contre l'Angleterre. Il savait que celle-ci tient au Canada autant qu'aux Indes, mais ne pourrait le défendre contre une attaque des Etats-Unis et ne doit donc sa conservation qu'à l'absence d'esprit de conquête chez ceux-ci. Ses révélations atteignaient donc les Anglais dans un de leurs points les plus sensibles : leur désir de faire croire au peuple des Etats-Unis qu'ils lui avaient rendu de sérieux services pendant la guerre Hispano-Américaine et que la politique britannique récente s'inspirait invariablement de la maxime que « le sang est plus lourd que l'eau ». Mais il est dangereux de piquer de la sorte les nations dont on peut avoir besoin. Guillaume II ne se l'était permis que parce qu'il croyait que *l'Angleterre ne pourrait jamais se réconcilier avec la Russie et avec la France*. L'avenir devait lui prouver qu'il se trompait.

(1) Elle manqua d'autant plus son but que le gouvernement anglais fit savoir dès le lendemain qu'il avait rejeté immédiatement cette proposition, rédigée à son insu par Lord Pauncefote dans une assemblée des ambassadeurs qu'il présidait en qualité de doyen.

Ses calculs ne réussirent pas mieux en ce qui concernait les Etats-Unis. En décembre de l'année précédente 1901, pour contraindre le président Castro et son gouvernement à s'acquitter envers des sujets allemands établis au Vénézuela, l'Allemagne fut contrainte de s'allier avec l'Angleterre d'abord et ensuite avec l'Italie pour des opérations de blocus « pacifique » des côtes de leur débiteur commun. Ce blocus n'ayant pas amené le résultat cherché, les relations diplomatiques furent rompues le 8 décembre 1902 et des opérations militaires des trois puissances furent annoncées. « On savait que la doctrine de Monroe est le dada de la diplomatie américaine et l'on n'avait pas eu de peine à comprendre le vacarme qu'on eût fait au sujet de l'action isolée d'une flotte allemande au-delà de l'Atlantique (1). » Malgré cela, le mécontentement fut énorme aux Etats-Unis, beaucoup plus encore contre l'Allemagne à qui l'on attribuait, probablement avec raison, l'idée de cette coalition, que contre l'Angleterre ; d'un autre côté, une partie du public anglais reprocha à son gouvernement d'être tombé dans un nouveau piège tendu par l'Allemagne pour brouiller l'Angleterre et les Etats-Unis. De toute façon, le bénéfice escompté par le Kaiser, lors de son indélicate publication de petits papiers, fut complètement perdu.

Les lecteurs du *Mercure* savent par l'article de M. Th. Stanton (16-VIII-1916, p. 738), de quelle façon piteuse se termina cette entreprise du Kaiser. Nous ne croyons pas utile de le redire de nouveau.

Mais en revanche, ses combinaisons machiavéliques portèrent en Extrême-Orient le fruit qu'il en attendait. Le traité anglo-japonais n'appportait aux intérêts russes qu'un préjudice éventuel. Si la Russie avait eu à sa tête un homme d'Etat distinguant bien nettement l'ombre de la réalité, un arrangement avec le Japon restait aussi possible après le 13 février qu'avant. Les engagements du Japon avec l'Angleterre n'avaient rien d'agressif, sauf dans le cas où la seconde se serait trouvée en lutte avec deux puissances. Le traité procurait deux avantages au Japon : 1° La certitude qu'il ne serait pas menacé par deux puissances comme en 1895 ; 2° l'acquiescement de l'Angleterre à ce que le Japon ferait en Corée. La Russie n'avait ni possession, ni intérêts en Corée. Rien n'était plus

(1) Reventlow, *Deutschlands ausw. Politik*, p. 210.

invraisemblable qu'une coalition sino-japonaise. Il s'agissait donc pour la Russie de donner satisfaction au Japon en Corée et en Mandchourie, et comme le Japon ne demandait pas tout et que rien n'appartenait légitimement et complètement à la Russie, il ne s'agissait en fait pour elle que de céder des espérances et des convoitises sur le bien d'autrui. Mais plusieurs des principaux agents du gouvernement russe appréciaient mal cette situation et entravèrent l'exécution de la politique prudente préconisée par des conseillers plus sages qu'eux. Ce qui n'était qu'un échec sans importance devint une catastrophe.

Appréciant bien la situation de la Russie, Guillaume la laisse donc se développer. Il était assurément aussi prêt à intervenir pour l'embrouiller qu'en 1895, en 1900 et en 1901, mais cette fois il n'en eut pas besoin : les Russes s'en chargèrent eux-mêmes. Bülow et lui se contentèrent de leur assurer jusqu'en janvier 1904 que l'Angleterre avait tort de leur parler de la détermination du Japon et de leur conseiller de s'arranger avec lui : le Japon bluffait, écrivaient-ils ; la Russie n'avait qu'à tenir, et il reculerait (1). Les choses marchèrent donc de telle sorte que dans la nuit du 26 au 27 janvier, les torpilleurs japonais, avant toute déclaration de guerre, attaquèrent la flotte russe de Port-Arthur et lui coulèrent trois vaisseaux. Le Japon, sentant qu'il avait pour lui la faveur du monde entier (à l'exception de la France), avait brusqué les choses et appliqué les barbares théories allemandes.

Ainsi donc, Guillaume et surtout Bülow ont réellement refusé d'entrer dans l'alliance anglo-japonaise. Ont-ils eu raison ? se sont demandé Reventlow et Schiemann. Il semble que non, s'ils avaient l'intention de faire la guerre à la Russie et à la France, car leur entrée dans cette alliance, qui ne les obligeait pas plus que l'Angleterre à soutenir le Japon en 1904, leur rendait cependant très facile d'attaquer la Russie dans ce cas-là et eût peut-être empêché la conclusion de l'entente militaire franco-anglaise de 1905. Mais Bülow ne semble pas avoir désiré la guerre. Il voulait simplement pratiquer la politique des « mains libres », affermir par des succès diplomatiques la position de l'Allemagne et rendre celle de ses adversaires plus mauvaise. Seul Guillaume II voulait la guerre, aussi a-t-il

(1) Steed, *Habsburg Monarchy*, p. 231.

témoigné plus que Bülow le désir de regagner l'amitié anglaise, condition indispensable pour que la guerre soit fructueuse. En 1903, comme plus tard, pas un seul des diplomates allemands (sauf peut-être Tschirschky) ne voulait la guerre. Elle leur sera imposée par leur empereur en 1914.

ÉMILE LALOY.

SUR LA MORT D'ÉMILE VERHAEREN

—

Londres, fin novembre.

La rue était boueuse et les cieux étaient mornes. Une lumière sale traînait dans la cité entre les maisons noires et, le soir, par-dessus les ténèbres grondantes, où s'affolait la course des feux jaunes et verts, rués vers le plaisir étincelant, vers les foyers paisibles et tièdes, des longs pinceaux de lumière blanche s'entre-croisaient dans les nuages en s'effumant...

§

Au coin des rues, devant le *tube*, des affiches se succédaient aux mains des camelots. Leurs quelques lettres, rouges et bleues, faisaient battre le sang plus fort à nos poignets. Un conteur était mort là-bas, dans l'Ohio (1), qui vécut quinze vies, comme Gorki, Whitman, Rimbaud l'inassouvi. Le sinistre vieillard de Vienne nous échappait. A la lueur des torches, on transportait son corps, la nuit, vers un grand catafalque, et déjà s'apprêtait, pour un pâle archiduc, tous les rites du sacre : du haut de son cheval, en entrant en Hongrie, il jetterait de l'or à la foule soumise. La tenaille allemande enserrait Bucarest.

§

Ce jour-là, on apprit que deux grands Zepps encore étaient tombés en flammes, dans la mer britannique. Dans Tottenbery Court Road, je vis deux policemen qui, de plaisir, dansaient une gigue discrète. Nouveau raid allemand en vue de

(1) Jack London.

Lowestoft. Ce bruit d'une explosion entendu tout à l'heure, hé ! oui, c'était celui d'une bombe allemande : un Taube a survolé la ville en plein midi.

§

Voici déjà le soir, les tours de Westminster sont déjà mangées d'ombre. Un crieur au nez rouge, à la voix rauque, qui battait la semelle sous une porte, m'a pris brutalement mon penny en grognant. Je parcours lentement le journal et soudain, ô stupeur ! ô effroi ! Là... au bas d'une page, quelques lignes. Je lis et je relis : « M. Verhaeren, the well-known belgian poet »... Tué ! Broyé par un train à Rouen !

. . . .

Combien de temps suis-je resté, à cette façade adossé, comme un mendiant très misérable ! Ma tête est lourde infiniment. Trois mots y butent sans répit : « Verhaeren est mort ! » Puis lentement, l'image horrible disparaît et je revois l'ami, le maître vénéré, le dos légèrement voûté, le poing droit bien serré appuyant sur la paume de gauche, les cheveux grisonnants, le mâle et clair visage et les yeux bleus qui rêvent derrière le lorgnon. J'entends sa voix âpre et douce à la fois, son bon rire d'enfant, à peine retenu.

Il conte, il s'enthousiasme. C'est là-bas, au pays qui souffre et qui espère, en Hainaut, dans les bois, la petite maison parmi les roses et les glycines. Voici la chambre : aux murs, les livres jaunes et les tableaux aux tons joyeux. Par la fenêtre, on aperçoit le raidillon qui serpente parmi les hauts arbres de rêve. Nous regardons, silencieux, le beau soir d'or. Nous attendons le chevalier errant...

Et puis, voici, dans la campagne immense, le poète appuyé sur un bâton noueux, la cape à ses épaules. Il parle aux paysans familiers. Il montre des clochers, des arbres solitaires, un blanc calvaire au bout d'un sentier sinueux. Il est le grand berger de l'horizon, des bois roux, des labours violets, du ciel pâle où tremblottent les premières étoiles. Terre de France et de Belgique : c'est ici que vient rêver souvent ce Flamand au grand cœur.

Je le revois encore dans une usine ardente : brusquement il se jette à plat ventre pour voir le jeu d'une machine. Je revois des mineurs l'écoutant, fascinés.

§

O maître, ô grand ami, ô le meilleur de hommes, ô vous qui seul pouviez chanter les jours tragiques où nous vivons, serait-il vrai qne vous gisez dans une chambre d'hôpital, supplicié? Je n'y veux point penser : que je garde à jamais la chère et claire image de votre force et de votre foi militantes. Je vous entends encore : vous faites des projets, vous verrez Reims et le Creusot. Vous partirez pour la Norwège, beau paladin de la plus noble cause.

§

Il est tombé au champ d'honneur. Dans Rouen, la ville aux pinacles, aux gâbles de dentelles miraculeux, l'aède était venu chanter pour les soldats mutilés par la guerre implacable. Ah! pourquoi s'en fut-il revoir, après le fleuve grouillant de remorqueurs, le cloître Saint-Maclou où crânes et tibias s'inscrivent dans la pierre, aux flancs des chapiteaux ?

§

O notre maître, ô mon ami, je garde pour toujours le souvenir de la dernière étreinte...

Ainsi, vous dormirez dans la terre natale, là-bas, près de l'Yser, dans l'argile flamande, parmi tous ces héros que vous avez pleurés, gars de Liége ou de Bruges, zouaves, tommies et fusiliers bretons.

Puisque vous n'êtes plus pour chanter la victoire, ah ! pourquoi donc encore combattre et espérer? Pourquoi ces défilés de soldats souriants aux larges sombreros, venus des antipodes ? Pourquoi, dans cette ville immense et ténébreuse, ces lueurs affolées, ce grondement sans fin, ce sourd halètement !

§

Et pourtant, je le sais, vous aimiez ce tumulte et cette frénésie et c'est ici, dans les brouillards et sous des ciels fuligineux, dans les rues, parmi ces gares et ces palais, ces banques et ces taudis sordides que vous avez connu un jour « la foi qui sauve et qui délivre »...

Mais c'est là-bas au cher pays, sur les bords de l'Escaut, dans les bois de Roisin, que nous voulons, ô maître, ô grand ami, rechercher votre image, votre âme impétueuse, et l'adorer à deux genoux.

LOUIS PIÉRARD.

NIÉTOTCHKA NEZVANOVA

(*Suite* [1])

—

IV

Je me rétablissais lentement et, quand je quittai définitivement le lit, ma raison était encore dans une sorte de torpeur qui, de longtemps, m'empêcha de comprendre ce qui m'était arrivé. A certains moments il me semblait que je rêvais, et je me rappelle que j'avais le désir qu'en effet tout ce qui m'était arrivé ne fût qu'un rêve ! Le soir, en m'endormant, j'espérais soudain que je me réveillerais de nouveau dans notre pauvre chambre et verrais mon père et ma mère. Mais enfin ma situation m'apparut peu à peu, je compris que j'étais restée tout à fait seule, et que je vivais chez des étrangers. C'est alors que je sentis pour la première fois que j'étais orpheline.

Je commençai par examiner avidement ce qui m'entourait et m'était si nouveau. D'abord tout me parut étrange et merveilleux. Tout me gênait : les nouvelles personnes, les nouvelles habitudes. Les chambres du vieil hôtel du prince, que je crois voir encore, étaient grandes, hautes, luxueuses, mais si sombres, si noires, que je me rappelle avoir eu très sérieusement peur de m'aventurer dans une longue salle où il me semblait que je me perdrais. Ma maladie n'était pas complètement passée, et mes impressions étaient sombres et pénibles, tout à fait assorties à cette demeure solennelle et morne. En outre, une angoisse encore vague pour moi-même

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 444, 445.

grandissait de plus en plus dans mon jeune cœur. Etonnée, je m'arrêtais devant un tableau, une glace, une cheminée d'un travail bizarre, ou une statue qui semblait comme exprès cachée dans une niche profonde, afin de mieux m'observer et de m'effrayer. Je m'arrêtais, puis tout à coup j'oubliais pourquoi je m'étais arrêtée, ce que je désirais, ce à quoi je pensais, et quand je me le rappelais, la crainte et le trouble me saisissaient de nouveau et mon cœur commençait à battre plus fort.

Parmi les personnes qui venaient me voir quand j'étais au lit, malade, outre le vieux docteur, j'avais été frappée surtout par le visage d'un homme assez âgé déjà, sérieux et bon, qui me regardait avec une compassion profonde! J'aimais son visage plus que tous les autres. J'aurais bien voulu lui parler, mais je n'osais pas. Il était toujours très triste, parlait par saccades, très peu, et jamais le sourire ne paraissait sur ses lèvres. C'était le prince X... lui-même, celui qui m'avait trouvée et recueillie dans sa maison.

Quand je commençai à me rétablir, ses visites devinrent de plus en plus rares. Enfin, la dernière fois qu'il vint, il m'apporta des bonbons, un livre avec des images, puis il m'embrassa, mit sur moi un signe de croix et me demanda d'être plus gaie. Pour me consoler, il ajouta que bientôt j'aurais une compagne, une fillette de mon âge, sa fille Catherine, qui était pour le moment à Moscou. Après avoir dit quelque chose à une Française âgée, la gouvernante de ses enfants, et à une jeune femme qui me soignait, il me recommanda à elles ; puis je fus trois semaines sans le voir.

Le prince vivait dans sa maison tout à fait à part. La princesse occupait la plus grande partie de l'hôtel. Elle aussi parfois restait des semaines entières sans voir le prince. Dans la suite j'ai remarqué qu'elle-même et tous les familiers parlaient très peu du prince, comme s'il n'était pas là. Tous le respectaient, et même, comme on le voyait, l'aimaient, et cependant le considéraient comme un homme bizarre, étrange. Il le paraissait vraiment, et lui-même se rendait compte qu'il n'était pas comme tout le monde, c'est pourquoi il veillait à se montrer le plus rarement possible... Plus tard j'aurai l'occasion de parler de lui en détail.

Un matin, on me donna du linge très blanc et très fin, on me vêtit d'une robe de lainage noir garnie de crêpe blanc, que

je regardai avec un triste étonnement, on me coiffa et on me fit descendre dans l'appartement de la princesse.

Quand j'y fus entrée, je m'arrêtai comme étourdie. Je n'avais encore jamais vu une telle richesse, une pareille magnificence. Mais cette impression dura peu et je devins pâle en entendant la voix de la princesse qui ordonnait de me conduire près d'elle. Tandis qu'on m'habillait j'avais pensé, — Dieu sait pourquoi j'avais eu une pareille pensée, — qu'on me préparait à quelque chose qui me ferait souffrir.

En général, j'étais entrée dans ma nouvelle vie avec une méfiance étrange pour tout ce qui m'entourait. Mais la princesse se montra très affable envers moi, et elle m'embrassa. Je m'enhardis à la regarder. C'était cette même belle dame que j'avais aperçue quand j'avais repris connaissance après ma syncope. Mais je tremblais toute en lui baisant la main et je n'avais pas la force de répondre à ses questions. Elle m'ordonna de m'asseoir près d'elle sur un tabouret bas. Cette place paraissait avoir été préparée pour moi. On voyait que la princesse ne demandait pas mieux que de s'attacher à moi de toute son âme, de me combler de caresses et de remplacer près de moi ma mère ; mais je ne pouvais nullement comprendre que c'était un hasard heureux pour moi, et je ne gagnai guère dans son opinion.

On me donna un très beau livre d'images en me disant de le regarder. La princesse écrivait une lettre. De temps en temps elle posait sa plume et se mettait à causer avec moi ; mais je me troublais et ne pouvais rien dire de convenable. En un mot, bien que mon histoire fût extraordinaire, que la fatalité et différentes voies mystérieuses même y jouassent un grand rôle, et qu'en général elle fût pleine de choses intéressantes, inexplicables et même fantastiques, moi, personnellement, contrairement à toute cette mise en scène mélodramatique, j'étais une enfant très ordinaire, timide et même sotte.

C'est ce qui surtout ne plaisait pas à la princesse et il me parut que bientôt elle en avait assez de moi, ce dont j'étais seule coupable.

Vers trois heures, les visites commencèrent. La princesse devint soudain plus attentive, plus tendre à mon égard. Aux questions des visiteurs sur moi elle répondait que c'était une

histoire extrêmement intéressante, et se mettait à la raconter en français. Tandis qu'elle parlait, on me regardait, on hochait la tête, on poussait des ah! Un jeune homme me fixa avec son lorgnon; un petit vieillard tout blanc, parfumé, voulut m'embrasser. Moi, je pâlissais, je rougissais. J'étais assise les yeux baissés, ayant peur de faire un mouvement, tremblant de tous mes membres. Mon cœur souffrait. Je me transportais dans le passé, dans notre grenier. Je me rappelais mon père, nos longues soirées taciturnes, maman, et au souvenir de maman des larmes remplissaient mes yeux, ma gorge se serrait et je voulais m'enfuir, disparaître, rester seule...

Quand les visites furent terminées, le visage de la princesse se fit plus dur. Maintenant elle me regardait plus sévèrement, me parlait plus sèchement, et, ce qui m'effrayait surtout, c'étaient ses yeux noirs, perçants, qui demeuraient fixés sur moi parfois pendant un quart d'heure, et ses lèvres minces très serrées.

Le soir on me ramena en haut. Je m'endormis avec la fièvre. Dans la nuit, je m'éveillai en pleurant, à cause des cauchemars que j'avais. Le matin, la même cérémonie : de nouveau on me conduisit chez la princesse. Enfin, elle se lassa de raconter mes aventures à ses visiteurs et ceux-ci de les entendre; en outre, j'étais une enfant si ordinaire, « sans aucune naïveté », comme s'exprimait la princesse en parlant à une dame âgée qui lui demandait si elle ne s'ennuyait pas avec moi; de sorte qu'un soir on me ramena définitivement en haut et je ne descendis plus chez la princesse. Ainsi se termina ma période de favoritisme. D'ailleurs j'avais la permission d'aller partout où je voulais, et comme je ne pouvais tenir en place à cause de ma profonde angoisse, j'étais très heureuse de m'isoler de tous, en bas, dans les grandes salles.

Je me rappelle que j'avais un vif désir de causer avec les familiers de la maison, mais j'avais si peur de les contrarier, que je préférais rester seule. Mon passe-temps favori était de me blottir dans quelque coin où personne ne me voyait, de me fourrer derrière un meuble quelconque et là de me remémorer ce qui m'était arrivé, d'y réfléchir. Mais, chose étrange, j'avais l'air d'oublier la fin de ce qui m'était survenu chez mes parents et toute cette terrible histoire. Devant moi passaient les visages, les faits, je me souvenais de tout : de la

nuit, du violon, de mon père. Je me rappelais comment je lui avais procuré l'argent; mais réfléchir sur tous ces événements, les analyser, je ne le pouvais pas. Seulement mon cœur se serrait en y pensant. Arrivée au moment où j'avais prié près de ma mère morte, un frisson parcourait mes membres. Je tremblais, je poussais un léger cri, ma respiration devenait douloureuse, ma poitrine tremblait, tellement mon cœur battait, et, saisie d'effroi, je m'enfuyais de mon coin.

D'ailleurs, il n'est pas exact qu'on me laissait seule : on me surveillait sans cesse et avec beaucoup de zèle, tout en exécutant ponctuellement les instructions du prince qui avait ordonné de me laisser ma pleine liberté, de ne me gêner en rien, mais de ne pas me perdre de vue un seul instant. Je remarquais que, de temps en temps, quelqu'un des familiers ou des domestiques jetait un regard dans la chambre où je me trouvais, et s'en allait sans me dire un mot. J'étais très étonnée et un peu inquiète de cette attention. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi on faisait cela. Il me semblait qu'on me gardait pour quelque but, qu'on avait l'intention de faire plus tard quelque chose avec moi...

Je me rappelle que je recherchais toujours le coin le plus reculé afin, en cas de besoin, de m'y pouvoir cacher. Une fois, j'allai dans le grand escalier. Il était tout en marbre, large, couvert d'un tapis, et orné de plantes et de beaux vases. A chaque palier se tenaient assis, en silence, deux hommes de haute stature, habillés d'une façon bizarre, gantés et cravatés de bleu. Je les regardai étonnée, ne pouvant comprendre pourquoi ils étaient là, pourquoi ils se taisaient; ils se regardaient l'un l'autre sans rien faire.

Ces promenades solitaires me plaisaient de plus en plus. En outre, il y avait une autre raison pour laquelle je fuyais volontiers notre étage. En haut vivait la vieille tante du prince; elle ne quittait guère ses appartements. Le souvenir de cette vieille s'est gravé nettement dans ma mémoire. C'était peut-être le personnage le plus important de la maison. Dans leurs rapports avec elle tous observaient une étiquette sévère, et la princesse même, dont le regard était toujours si orgueilleux et si important, deux fois par semaine, à jour fixe, devait monter faire visite à sa tante. Ordinairement, elle venait le matin, commençait une conversation banale, souvent inter-

rompue pas des silences impressionnants pendant lesquels la vieille marmonnait des prières ou égrenait un chapelet. La visite ne prenait fin que sur le désir de la tante. Alors elle se levait, embrassait la princesse sur les lèvres, ce qui signifiait que la visite était terminée.

Autrefois, la princesse devait venir chaque jour rendre ses devoirs à sa parente, mais ensuite, sur le désir de la vieille, il y avait eu un petit relâchement : les cinq autres jours de la semaine, la princesse n'était tenue qu'à faire prendre, le matin, des nouvelles de la santé de sa tante. En général, la vieille princesse vivait presque en recluse. Elle était demoiselle. A trente-cinq ans elle était entrée dans un couvent où elle avait passé dix-sept ans, mais sans prononcer de vœux. Elle avait quitté le couvent pour venir vivre à Moscou, chez sa sœur devenue veuve, la comtesse L..., dont la santé s'altérait d'une année à l'autre, et pour se reconcilier avec sa seconde sœur, la princesse X..., avec laquelle elle était brouillée depuis plus de vingt ans.

On disait que les vieilles avaient voulu mille fois se séparer sans jamais pouvoir s'y résoudre, car, au moment de se séparer, elles s'apercevaient combien chacune était nécessaire aux deux autres pour se préserver de l'ennui et des désagréments de la vieillesse. Mais malgré le peu d'attraits de leur vie et l'ennui solennel qui régnait dans leur hôtel à Moscou, toute la haute société se croyait tenue de faire visite aux trois recluses. On les regardait comme les gardiennes de toutes les traditions aristocratiques, comme l'histoire vivante du véritable aristocratisme.

La comtesse avait laissé après elle plusieurs beaux souvenirs. C'était une femme excellente. Les personnes qui venaient de Pétersbourg lui réservaient leur première visite. Celle qui était reçue dans leur maison pouvait l'être partout. Mais la comtesse était venue à mourir et les deux autres sœurs se séparèrent. L'aînée, la princesse X..., resta à Moscou, pour recevoir sa part d'héritage, la comtesse étant morte sans enfants. La cadette, celle qui avait été au couvent, vint demeurer à Pétersbourg, chez son neveu, le prince X...

En revanche, les deux enfants du prince, une fille, Catherine, et un fils, Alexandre, restèrent à Moscou, chez leur grand' mère, pour la distraire et la consoler de sa solitude. La prin-

cesse, qui aimait passionnément ses enfants, n'avait rien osé dire en se séparant d'eux pour toute la durée du deuil. J'ai oublié de dire que toute la maison du prince, quand j'y fus recueillie, était encore en deuil, mais déjà le délai du deuil touchait à sa fin.

La vieille princesse était toute de noir vêtue ; elle portait une simple robe de lainage avec un petit col blanc plissé, ce qui lui donnait l'air d'une sœur converse ; son chapelet ne la quittait pas ; elle faisait des sorties solennelles pour se rendre à la messe, observait tous les jeûnes, recevait la visite de différents ecclésiastiques, lisait des livres pieux et, en général, menait une vie presque monacale.

Le silence, en haut, était terrifiant. Il était impossible de faire grincer une porte ; la vieille avait l'ouïe d'une jeune fille de quinze ans, et envoyait aussitôt savoir quelle était la cause du bruit, le bruit ne fût-il même qu'un simple craquement. Tous parlaient à voix basse ; tous marchaient sur la pointe des pieds, et la pauvre Française, elle aussi une femme âgée, avait été obligée de renoncer aux chaussures à talons, que cependant elle préférait : les talons étaient prohibés.

Deux semaines après mon installation, la vieille princesse envoya prendre des renseignements sur moi : qui j'étais, comment je me trouvais dans la maison, etc. Très respectueusement et immédiatement on lui donna satisfaction. Alors on envoya à la Française un second message, afin de demander pourquoi la princesse, jusqu'à ce jour, ne m'avait pas vue.

Aussitôt, il se fit un grand remue-ménage : on me peigna, on me lava le visage et les mains, bien qu'ils fussent très propres, on m'apprit comment je devais marcher, saluer, regarder plus gaiement, plus affablement, parler, bref, je fus chapitrée de tous côtés. Ensuite une messagère fut envoyée de notre part pour demander si la princesse désirait voir l'orpheline. La réponse fut négative ; mais j'étais convoquée pour le lendemain, après la messe. Je ne dormis pas de la nuit. On m'a raconté depuis que toute la nuit j'avais eu le délire, disant que je devais aller chez la princesse pour lui demander pardon. Enfin, la présentation eut lieu. Je vis une petite vieille très maigre, assise dans un immense fauteuil. Elle me salua d'un signe de tête et mit ses lunettes pour mieux m'examiner. Je me rappelle que je ne lui plus pas du tout. Elle fit la remarque que j'étais tout à

fait sauvage, que je ne savais ni faire la révérence, ni baiser la main. L'interrogatoire commença, et je répondis à peine. Mais quand elle me questionna sur mon père et ma mère, je me mis à pleurer. Cela fut désagréable à la vieille. Toutefois elle essaya de me consoler et me recommanda de mettre mon espoir en Dieu. Ensuite elle me demanda quand j'étais allée à l'église pour la dernière fois. Je compris à peine sa question, car mon éducation avait été très négligée. La vieille princesse était terrifiée.

On envoya chercher la princesse. Un conseil fut tenu ; il fut décidé qu'on me conduirait à l'église le dimanche suivant ; et la vieille princesse promit d'ici là de prier pour moi, mais donna l'ordre de m'emmener, car, disait-elle, j'avais produit sur elle une impression très pénible. Il n'y avait à cela rien d'extraordinaire ; il en devait même être ainsi ; on voyait que je lui avais franchement déplu. Le même jour, on envoya dire que je faisais trop de bruit et qu'on m'entendait dans toute la maison, bien que je fusse restée la journée entière sans bouger. Evidemment, c'était une idée de la vieille ; cependant, le lendemain, on fit la même observation.

Ce jour même, il m'arriva de laisser tomber une tasse qui se brisa. La Française et toutes les chambrières étaient au comble du désespoir. Immédiatement on me relègua dans la chambre la plus reculée, où tous me suivirent en proie à la plus profonde terreur.

J'ai oublié comment se termina cette histoire. Mais voilà pourquoi j'étais heureuse de m'en aller en bas et d'errer seule dans les grandes salles, sachant que, là, je ne dérangerais personne.

Je me rappelle qu'une fois, je m'assis dans une des salles du bas et, cachant mon visage dans mes mains, la tête baissée, je restai là je ne sais plus combien d'heures ; je pensais, je pensais, sans répit. Mon esprit n'était pas assez mûr pour résoudre toute mon angoisse, et quelque chose m'oppressait l'âme de plus en plus. Soudain une voix douce m'appela :

— « Qu'as-tu, ma pauvrette ! »

Je levai la tête. C'était le prince. Son visage exprimait une compassion profonde, et je le regardai d'un air si malheureux qu'une larme parut dans ses grands yeux bleus.

— « Pauvre orpheline ! prononça-t-il, en me caressant la tête.

— « Non, non, pas orpheline ! Non ! » dis-je et des sanglots s'échappaient de ma poitrine, et tout mon être était bouleversé.

Je m'élançai vers lui. Je pris sa main et la baisai, et tout en sanglotant je répétais d'une voix suppliante :

— « Non, non, pas orpheline, non !

— « Mon enfant, qu'as-tu ? Ma chérie, ma pauvre petite Niétotchka, qu'as-tu ?

— « Où est maman ? Où est maman ? m'écriai-je avec des sanglots, ne pouvant plus cacher mon angoisse et tombant à genoux devant lui. Où est maman ? Dites, où est maman ?

— « Pardonne-moi, mon enfant !... Ah ! ma pauvre petite... J'ai éveillé ses souvenirs... Qu'ai-je fait ? Va, viens avec moi, Niétotchka. Allons. »

Il me prit par la main et, rapidement, m'emmena avec lui. Il était bouleversé jusqu'au fond de l'âme. Enfin nous arrivâmes dans une chambre que je n'avais pas encore vue. C'était une chapelle. La nuit tombait, les feux des lampes se reflétaient sur les cadres dorés et les pierres précieuses des icônes. De tous côtés regardaient les visages sombres des saints. Tout ceci contribuait à rendre cette chambre différente des autres ; tout était si mystérieux, si noir, que j'en étais saisie, et l'effroi remplissait mon cœur. En outre, j'étais dans une disposition d'esprit si maladive ! Le prince me fit mettre à genoux devant l'image de la Sainte Vierge, et se plaça près de moi.

— « Prie, enfant, prie. Prions tous deux », dit-il d'une voix douce, entrecoupée.

Mais je ne pouvais pas prier. J'étais saisie, j'étais même effrayée. Je me rappelai les paroles de mon père dans cette dernière nuit, près du cadavre de ma mère, et je fus prise d'une crise de nerfs. On me mit au lit toute malade et, dans cette période de rechute de ma maladie,je faillis mourir. Voici comment :

Un matin, un nom que je connaissais vint à frapper mes oreilles. J'entendis prononcer le nom de S..., près de mon lit, par quelqu'un des familiers. Je tressaillis. Les souvenirs m'envahirent et, moitié me rappelant, moitié rêvant, je restai couchée je ne sais plus combien d'heures, en proie à un véritable délire.

Quant je m'éveillai, il était déjà tard ; dans ma chambre il faisait noir ; la veilleuse était éteinte, et la bonne qui se tenait toujours près de moi n'était pas là. Tout d'un coup, j'entendis les sons d'une musique lointaine. A certains moments, les sons cessaient complètement ; d'autres fois, ils s'élevaient de plus en plus distinctement, comme s'ils se rapprochaient. Je ne me rappelle pas quel sentiment me saisit, quelle idée parut tout d'un coup dans ma tête malade : je me levai du lit, et, sans savoir comment j'en trouvais la force, je m'habillai dans mes vêtements de deuil, et sortis à tâtons de la chambre. Ni dans la deuxième chambre, ni dans la suivante je ne rencontrai personne. Enfin je me trouvai dans le couloir. Les sons se rapprochaient de plus en plus. Au milieu du couloir, il y avait un escalier qui menait en bas. C'était par là que je descendais dans les grandes salles. L'escalier était brillamment éclairé. En bas quelqu'un marchait. Je me blottis dans un coin pour n'être pas vue, et aussitôt que le moment me parut propice je descendis en bas, dans le second corridor. La musique venait de la salle voisine. Là, on faisait du bruit, on parlait, comme si des milliers de personnes étaient réunies. Une des portes qui donnaient du couloir dans la salle était cachée par une énorme portière double de velours rouge. Je me glissai entre les deux portières. Mon cœur battait si fort que je me tenais à peine debout. Mais au bout de quelques minutes, surmontant enfin mon émotion, j'osai soulever un coin de la seconde portière.

Mon Dieu ! Cette énorme salle noire où j'avais si peur d'entrer brillait maintenant de milliers de feux. J'étais comme plongée dans un océan de lumière et mes yeux habitués à l'obscurité étaient aveuglés jusqu'à la douleur. L'air parfumé, comme un vent chaud, me soufflait au visage. Une foule de gens marchaient de long en large. Tous semblaient joyeux et gais. Les femmes étaient en robes si claires, si riches ! Partout je rencontrais des regards brillants de plaisir. J'étais émerveillée. Il me semblait avoir vu tout cela quelque part, autrefois, dans un rêve... Je me rappelais notre taudis, la nuit tombante, la haute fenêtre et, tout en bas, la rue avec ses reverbères, les fenêtres de la maison d'en face aux rideaux rouges, les voitures massées près du perron, le piétinement et l'ébrouement des magnifiques chevaux, le bruit, les cris, les

ombres passant sur les fenêtres et la musique faible, lointaine...

Alors voilà, voilà où était le paradis ! me revint-il en tête. Voilà où je voulais aller avec mon pauvre père !... Alors ce n'était pas un rêve. J'avais vu tout cela tel que c'était, dans mes rêves, dans mes songes !... Mon imagination excitée par la maladie s'enflammait et des larmes d'un enthousiasme inexplicable coulaient de mes yeux. Je cherchai mon père. « Il doit être ici ; il est ici ! » pensais-je. Et mon cœur battait d'anxiété... La musique cessa, et un frisson parcourut toute la salle. Je regardais avidement les visages qui passaient devant moi. Je tâchais de reconnaître quelqu'un... Tout d'un coup, une émotion extraordinaire se manifesta dans la salle. J'aperçus, sur l'estrade, un grand vieillard maigre. Son visage pâle souriait. Il saluait de tous côtés. Un violon était entre ses mains. Il se fit un silence profond comme si tous ces gens retenaient leur souffle. Tous attendaient. Il prit son violon et, de l'archet, toucha les cordes. La musique commençait. Quelque chose tout d'un coup me pinça au cœur. Dans une angoisse indicible, en retenant mon souffle, j'écoutais ces sons. Quelque chose de connu résonnait à mes oreilles, quelque chose qu'il me semblait avoir entendu déjà. C'était le pressentiment de quelque chose de terrible. Enfin les sons du violon devenaient de plus en plus forts ; ils couraient plus rapides et plus aigus ; puis ce fut un sanglot, un cri, une prière, adressée à toute cette foule. Mon cœur reconnaissait de plus en plus distinctement quelque chose de connu, mais il se refusait à croire. Je serrais les dents pour ne pas crier de douleur ; je m'accrochais au rideau pour ne pas tomber... Parfois, je fermais les yeux, puis soudain je les ouvrais, espérant que c'était un rêve, que j'allais m'éveiller à un moment terrible, connu... Et je revoyais comme en rêve cette dernière nuit, j'entendais les mêmes sons. J'ouvris les yeux, je voulais me convaincre ; je regardai avidement la foule. Non, c'étaient d'autres gens, d'autres visages. Il me semblait que tous, comme moi, attendaient quelque chose, que tous, comme moi, souffraient d'une angoisse profonde, que tous voulaient crier à ces terribles sanglots pour qu'il se tussent et cessassent de torturer leur âme. Mais les gémissements et les sanglots devenaient plus plaintifs, plus prolongés. Soudain éclata le dernier cri, terrible, long, qui me secoua toute...

Pas de doute. C'était le même cri ! Je le reconnaissais, je l'avais entendu déjà, cette nuit, quand il avait ébranlé mon âme ! « Père, père ! » Cela passa comme un éclair dans ma tête. « Il est ici. C'est lui ! Il m'appelle ! C'est son violon ! » De toute cette foule sortit comme un gémissement, et des applaudissements frénétiques secouèrent la salle. Un sanglot désespéré, saccadé, s'échappa de ma poitrine. Je n'en pouvais supporter davantage et, écartant le rideau, je m'élançai dans la salle.

— « Père ! père ! C'est toi ! Où es-tu ? » m'écriais-je hors de moi.

Je ne sais pas comment je courus jusqu'au grand vieillard. On me laissait le passage, en s'écartant devant moi. Je me jettai sur lui avec un cri terrible. Je croyais embrasser mon père... Soudain, je me vis saisir par deux longues mains osseuses qui me soulevèrent. Des yeux noirs se fixaient sur moi, paraissant vouloir me brûler de leur flamme. Je regardai le vieillard. Non, ce n'était pas mon père... « C'est son assassin ! » Cette pensée me courut par la tête. Une rage infernale me saisit, et soudain il me sembla qu'un rire éclatait sur moi et que ce rire se répercutait dans la salle en un rire général. Je perdis connaissance.

V

Ce fut la deuxième et dernière période de ma maladie.

Quand je rouvris les yeux, j'aperçus un visage d'enfant qui se penchait vers moi. C'était une fillette de mon âge et mon premier mouvement fut de lui tendre la main. Au premier regard jeté sur elle, toute mon âme se remplit de bonheur, d'un doux pressentiment. Imaginez un visage idéalement agréable et d'une beauté remarquable, de ces visages devant lesquels on s'arrête soudain, saisi à la fois d'étonnement, d'enthousiasme et de reconnaissance qu'une telle beauté existe, qu'elle ait passé près de vous, qu'on ait pu la contempler.

C'était la fille du prince, Catherine, qui venait de rentrer de Moscou. Elle sourit à mon mouvement et mes faibles nerfs se calmèrent aussitôt. La petite princesse appela son père, qui était à deux pas de là et causait avec le docteur.

— « Eh bien, Dieu soit loué, Dieu soit loué ! » dit le prince en me prenant la main, et son visage brilla d'une joie sincère. « Je suis heureux, très heureux », continua-t-il, parlant vite

comme à son habitude. « Et voici Catherine, ma fille. Faites connaissance. Voilà une amie pour toi. Guéris-toi vite, Niétochka ! La méchante, comme elle m'a fait peur ! »

Ma guérison marchait à grands pas. Quelques jours après je me levais déjà. Chaque matin, Catherine s'approchait de mon lit, toujours souriante et gaie.

J'attendais sa venue comme un bonheur. J'aurais tant voulu l'embrasser. Mais l'espiègle fillette ne venait que pour quelques instants. Elle ne pouvait pas rester en place : être toujours en mouvement, courir, sauter, faire du bruit dans la maison, c'était pour elle un besoin absolu. Aussi, dès le commencement, elle me déclara que cela l'ennuyait maintenant d'être assise près de moi, et que, par conséquent, elle viendrait rarement, et encore que si elle venait, c'était parce qu'elle avait pitié de moi, mais que quand je serais complètement remise il en serait autrement. Chaque matin, son premier mot était : « Eh bien, es-tu guérie ? » Et comme j'étais toujours maigre et frêle et que le sourire éclairait rarement mon visage triste, la petite princesse fronçait aussitôt les sourcils, hochait la tête et frappait du pied de dépit. — « Mais je t'ai dit hier d'aller mieux ! Quoi ? Sans doute ne te donne-t-on pas à manger ? »

— « Oui, on me donne très peu », répondis-je timidement, car elle m'intimidait. J'avais le plus grand désir de lui plaire, c'est pourquoi j'avais peur à chaque mot, à chaque mouvement. Son apparition provoquait toujours en moi le plus grand enthousiasme. Je ne la quittais pas des yeux, et quand elle s'en allait je regardais, comme en extase, le chemin qu'elle prenait. Je la voyais en rêve. Quand elle n'était pas là, j'inventais de longues conversations avec elle; j'étais son amie, je jouais avec elle, je pleurais avec elle quand on nous grondait pour quelque méfait. En un mot je rêvais d'elle comme une amoureuse. Je désirais vivement guérir et engraisser au plus vite, comme elle me le conseillait.

Quand Catherine accourait chez moi, le matin, et criait de prime abord : — « Tu n'es pas encore guérie ! Toujours aussi maigre ! » je tremblais comme une coupable. Mais rien ne pouvait être plus sérieux que l'étonnement de Catherine de ce que je ne pusse me rétablir en un jour, et, à la fin, elle finissait par se fâcher.

— « Eh bien, veux-tu que je t'apporte du gâteau, aujourd'hui? » me dit-elle un jour. Mange, ainsi tu grossiras vite.

— « Oui, apporte », répondis-je ravie à la pensée de la voir une fois de plus.

Après s'être informée de ma santé, la petite princesse s'asseyait en face de moi, sur une chaise, et ses yeux noirs m'examinaient toute. Au commencement, les premiers jours de notre connaissance, à chaque instant elle m'examinait des pieds à la tête avec un étonnement des plus naïfs. Mais nous n'arrivions pas à converser ensemble. J'étais timide devant Catherine, ses réflexions m'interloquaient ; cependant je mourais d'envie de lui parler.

— « Pourquoi ne dis-tu rien ? » commençait Catherine après un silence.

— « Comment va ton papa? » demandais-je, heureuse qu'il y eût une phrase par laquelle on pouvait commencer chaque fois la conversation.

— « Papa va bien. J'ai bu aujourd'hui non pas une tasse de thé, mais deux. Et toi, combien?

— « Une seule. »

Un court silence.

— « Aujourd'hui Falstaff a voulu me mordre.

— « Falstaff ? C'est un chien?

— « Oui, un chien. Est-ce que tu ne l'as pas vu?

— « Si, je l'ai vu. »

Et, comme je ne savais plus que dire, la princesse me regardait de nouveau avec étonnement.

— « Dis? Tu as du plaisir quand je te parle?

— « Oui, un grand plaisir ; viens plus souvent.

— « On me l'a dit que ça te faisait plaisir que je vienne te voir. Mais lève-toi plus vite. Aujourd'hui je t'apporterai du gâteau... Mais, pourquoi te tais-tu tout le temps?

— « Comme ça.

— « Probablement tu réfléchis toujours?

— « Oui, je pense beaucoup.

— « Et à moi, on dit que je parle beaucoup et que je réfléchis peu. Est-ce que c'est mal de parler?

— « Non. Je suis heureuse quand tu parles.

— « Hein... Je demanderai à Mme Leotard ; elle sait tout.. Et à quoi penses-tu?

— « A toi, dis-je après un silence.
— « Cela te fait plaisir ?
— « Oui.
— « Alors tu m'aimes ?
— « Oui.
— « Et moi, je ne t'aime pas encore. Tu es si maigre ! Voilà, je t'apporterai du gâteau. Eh bien, au revoir ! »

Et la petite princesse, après m'avoir embrassée, disparaissait de la chambre presque en courant.

Mais après le dîner, en effet, elle m'apporta du gâteau. Elle courait comme une folle en criant de joie qu'elle m'apportait à manger quelque chose qui m'était défendu.

— « Mange davantage, mange bien. C'est mon morceau de gâteau. Je n'en ai pas mangé. Eh bien, au revoir ! »

J'avais eu à peine le temps de l'apercevoir.

Une autre fois, elle accourut chez moi après le dîner ; ses boucles noires étaient déplacées comme après un coup de vent ; ses joues étaient empourprées ; ses yeux brillaient. C'était l'indice qu'elle venait de courir et de sauter depuis une heure ou deux.

— « Sais-tu jouer au volant ? cria-t-elle très vite et en se hâtant de sortir.

— « Non, répondis-je, avec un grand regret de ne pouvoir dire oui.

— « Eh bien, quand seras guérie, je t'apprendrai. C'est seulement pour ça que je suis venue. Maintenant je joue avec Mme Leotard. Au revoir. On m'attend. »

Enfin je pus quitter le lit, mais j'étais encore très faible. Ma première pensée fut de ne pas me séparer de Catherine. J'étais attirée vers elle irrésistiblement. Je n'avais pas assez d'yeux pour la regarder. Cela étonnait Catherine. L'attrait que je ressentais pour elle était si fort, je m'adonnais à ce nouveau sentiment avec une telle ardeur qu'elle ne pouvait ne pas le remarquer. D'abord cela lui parut une bizarrerie extraordinaire. Je me rappelle qu'une fois, pendant que nous jouions, ne pouvant me retenir, je me jetai à son cou et me mis à l'embrasser. Elle se dégagea de mon étreinte, me prit les mains et, les sourcils froncés, comme si je l'avais offensée, me demanda :

— « Qu'as-tu ? Pourquoi m'embrasses-tu ?

Je me sentis toute confuse comme une coupable. Je tressaillis à sa question rapide et ne trouvai rien à répondre.

La petite princesse leva les épaules en signe d'étonnement (geste qui lui était habituel), pinça très sérieusement ses petites lèvres, abandonna le jeu et s'assit dans un coin du divan d'où elle commença à m'examiner très attentivement et à réfléchir, comme si elle voulait résoudre une nouvelle question venue tout à coup à son esprit.

C'était aussi son habitude dans tous les cas difficiles.

De mon côté, pendant longtemps je ne pus m'habituer à ces manifestations bizarres de son caractère.

D'abord je m'accusai moi-même, et pensai qu'en effet j'avais aussi beaucoup d'étrangetés, mais, bien que ce fût vrai, je me sentais néanmoins très tourmentée.

Pourquoi ne pouvais-je pas, du premier coup, me lier d'amitié avec Catherine et lui plaire une fois pour toutes ? Ses rebuffades m'offensaient jusqu'à la souffrance et j'étais prête à pleurer à chaque mot un peu vif de Catherine, à chacun de ses regards méfiants. Ma douleur croissait non par jour, mais par heure, car, avec Catherine, tout allait très vite. Au bout de quelques jours, je remarquai qu'elle ne m'aimait pas du tout et même qu'elle ressentait pour moi une sorte d'aversion.

Tout, chez cette petite fille, se faisait rapidement, brièvement, d'une autre on aurait dit grossièrement, si dans les mouvements, rapides comme l'éclair, de ce caractère, droit naïf, sincère, il n'y avait eu une vraie grâce, une vraie noblesse.

Au commencement, ce quelle éprouva pour moi fut d'abord de la méfiance, ensuite du mépris, et cela, me semble-t-il, parce que je ne connaissais aucun jeu. La princesse aimait à courir, à s'amuser ; elle était forte, vive, habile ; moi au contraire j'étais faible, encore malade, douce, pensive ; le jeu ne me distrayait pas. En un mot, il me manquait tout pour plaire à Catherine. En outre, il m'était insupportable qu'on fût mécontent de moi, je devenais aussitôt triste, abattue ; je n'avais plus la force de réparer ma faute, de changer à mon avantage l'impression désagréable que j'avais produite, bref, je me perdais tout à fait.

Catherine ne pouvait pas comprendre cela. D'abord elle

fut un peu effrayée par moi ; elle m'examinait avec étonnement, à son habitude, quand, au bout d'une heure d'explications pour me montrer à jouer au volant, elle constatait que je n'y entendais rien. Alors aussitôt je devenais triste, à tel point que des larmes étaient prêtes à couler de mes yeux ; elle, après avoir réfléchi et n'obtenant rien de mes réflexions, m'abandonnait tout à fait et se mettait à jouer seule, ne m'invitant plus à jouer pendant des journées entières, et ne me parlant même plus, son mépris frappait tellement que je pouvais à peine le supporter. Ma nouvelle solitude était pour moi plus pénible que la première et, de nouveau, je devenais triste, je me mettais à réfléchir, et des idées noires envahissaient mon cœur.

Mme Léotard, qui nous surveillait, remarqua enfin ce changement dans nos rapports ; et comme elle s'était aperçue tout d'abord de ma solitude forcée, elle s'adressa à la petite princesse qu'elle gronda, pour ne pas savoir se conduire avec moi. La princesse fronça les sourcils, haussa les épaules et déclara qu'elle ne pouvait rien faire avec moi, que je ne savais pas jouer, que je pensais toujours à autre chose, et qu'il valait mieux attendre que son frère Alexandre revînt de Moscou, parce qu'alors ce serait plus gai pour toutes deux.

Mais Mme Léotard, peu satisfaite de cette réponse, fit observer à Catherine qu'elle me laissait seule alors que j'étais encore malade, et que je ne pouvais pas être aussi gaie qu'elle ; que du reste cela valait mieux ainsi, parce qu'elle était vraiment trop dissipée, faisait beaucoup de sottises, si bien que l'avant-veille le bouledogue avait failli la dévorer. En un mot, Mme Léotard la gronda vertement et finit par l'envoyer vers moi avec l'ordre de faire la paix tout de suite.

Catherine écouta Mme Léotard avec une grande attention, comme si en effet elle comprenait qu'il y avait quelque chose de nouveau et de juste dans ses réprimandes. Abandonnant le cerceau qu'elle promenait dans la salle, elle s'approcha de moi et, me regardant d'un air très sérieux, me demanda étonnée :

— « Est-ce que vous voulez jouer ?

— « Non, répondis-je, ayant peur pour moi et pour Catherine parce que Mme Léotard l'avait grondée.

— « Que voulez-vous donc ?

— « Je resterai ici. Il m'est difficile de courir. Seulement

ne soyez pas fâchée contre moi, Catherine, parce que je vous aime beaucoup.

— « Eh bien, dans ce cas, je jouerai seule, dit Catherine doucement, lentement, comme si elle s'apercevait avec étonnement qu'elle n'était pas coupable. Eh bien, au revoir, je ne me fâcherai pas contre vous.

— « Au revoir, répondis-je en me levant et en lui tendant la main.

— « Vous voulez peut-être m'embrasser ? demanda-t-elle après avoir réfléchi un peu, se rappelant probablement notre scène et voulant m'être le plus agréable possible.

— « Comme vous voudrez », répondis-je avec un timide espoir.

Elle s'approcha de moi et très sérieusement, sans un sourire, m'embrassa. Elle avait fait ainsi tout ce qu'on exigeait d'elle ; elle avait même fait plus qu'il fallait pour donner le plus grand plaisir à la pauvre enfant vers qui on l'envoyait. Elle s'éloigna de moi contente et gaie, et bientôt dans toute les chambres retentirent de nouveau ses rires et ses cris, jusqu'à ce que fatiguée, respirant à peine, elle alla se jeter sur le divan afin de se reposer et faire provision de nouvelles forces. Durant toute la soirée elle me regarda d'un air soupçonneux ; je lui paraissais sans doute très originale et très bizarre. On voyait qu'elle voulait causer avec moi, éclaircir un malentendu à mon endroit, mais cette fois, je ne sais pas pourquoi, elle s'abstint.

Ordinairement, le matin, Catherine avait ses leçons. Mme Léotard lui enseignait le français. L'enseignement consistait à réciter la grammaire et à lire La Fontaine.

On ne l'accablait pas de travail, car c'est à grand peine qu'on était arrivé à obtenir d'elle qu'elle étudiât deux heures par jour. Elle avait consenti à cela sur la demande de son père et l'ordre de sa mère, et elle le faisait très consciencieusement, parce qu'elle en avait donné sa parole. Elle avait de très grandes capacités. Elle comprenait très rapidement, très nettement, mais elle avait quelques petites bizarreries. Quand elle ne comprenait pas quelque chose elle se mettait à y réfléchir, toute seule ; elle détestait demander des explications. Elle semblait trouver cela humiliant. On racontait qu'il lui arrivait parfois de se débattre toute une journée sur une question qu'elle ne pouvait pas résoudre, se fâchant de ne pouvoir la

comprendre toute seule sans l'aide quelqu'un, et ce n'était que dans les cas extrêmes, quand elle ne pouvait rien faire, qu'elle venait trouver Mme Léotard et lui demandait de l'aider à résoudre la question difficile. Il en était de même pour chacun de ses actes. Elle réfléchissait déjà beaucoup, bien qu'il n'y parût pas de prime abord. Mais, en même temps, elle était trop enfant pour son âge ; parfois il lui arrivait de dire une très grosse sottise, tandis que d'autres fois aussi ses réponses étaient pleines de ruse et de finesse.

Enfin, comme je pouvais maintenant m'occuper de quelque chose, Mme Léotard, après m'avoir fait subir un examen et trouvé que je lisais bien et écrivais très mal, jugea qu'il était extrêmement nécessaire de m'apprendre tout de suite le français. Je n'élevai aucune objection, et un beau matin je me vis assise avec Catherine à la table de travail. Mais ce jour-là, comme exprès, Catherine fut très sotte et distraite, au point que Mme Léotard ne la reconnaissait pas. Quant à moi, dès cette première leçon, je savais déjà tout l'alphabet français, parce que j'avais un grand désir de plaire à Mme Léotard par mon application. A la fin de la leçon Mme Léotard se fâcha tout à fait contre Catherine.

— « Regardez-la, dit-elle en m'indiquant. Une enfant malade qui étudie pour la première fois, et qui avance dix fois plus que vous ! N'avez-vous pas honte ?

— « Elle en sait plus que moi ? demanda Catherine étonnée. Mais elle vient d'apprendre l'alphabet.

— « En combien de temps avez-vous appris l'alphabet ?

— « En trois leçons.

— « Et elle, en une seule. Alors elle comprend trois fois plus vite que vous, et vous dépassera très rapidement. Vous voyez. »

Catherine réfléchit un instant puis, tout à coup, devint rouge comme le feu. Elle s'était convaincue de la justesse de la remarque de Mme Léotard. Rougir, brûler de honte, c'était toujours par cela que se traduisait d'abord son dépit quand on lui reprochait ses défauts, quand on blessait son orgueil ; en un mot presque dans tous les cas. Cette fois elle faillit pleurer, mais elle se retint et se borna à jeter sur moi un regard foudroyant. Je compris aussitôt de quoi il s'agissait. La petite était extrêmement orgueilleuse et ambitieuse.

Quand la leçon de Mme Léotard fut terminée, j'essayai de lui parler pour dissiper au plus vite son dépit et lui montrer que je n'étais en rien coupable des paroles de la Française. Mais Catherine fit semblant de ne pas m'entendre, et se tut. Une heure après elle entra dans la chambre où j'étais assise devant un livre, toujours songeant à Catherine, surprise et attristée que, de nouveau, elle ne voulût point me parler. Elle me regarda en dessous, s'assit comme à l'ordinaire sur le divan, et pendant une demi-heure elle ne me quitta pas des yeux.

Enfin, n'y tenant plus, je la regardai d'un air interrogateur.

— « Vous savez danser ? » demanda Catherine.

— « Non. Je ne sais pas.

— « Et moi, je sais. »

Silence.

— « Et le piano. Est-ce que vous jouez du piano ?

— « Non.

— « Et moi, je joue. C'est très difficile à apprendre. »

Je me taisais.

— « Mme Léotard dit que vous êtes plus intelligente que moi.

— « Mme Léotard était fâchée contre vous, dis-je.

— « Est-ce que papa se fâchera aussi ?

— « Je ne sais pas », répondis-je.

Un nouveau silence. La princesse frappait de son petit pied sur le parquet.

— « Alors vous vous moquerez de moi parce que vous comprenez mieux que moi ? » demanda-t-elle enfin, ne pouvant retenir son dépit.

— « Oh ! non, non !» m'écriai-je, en m'élançant de ma place pour me jeter vers elle et l'embrasser.

— « N'avez-vous pas honte, princesse, de penser ainsi et de poser de pareilles questions ?» éclata tout à coup la voix de Mme Léotard, qui depuis cinq minutes déjà nous observait et écoutait notre conversation. Vous devriez avoir honte ! Voilà que vous vous êtes mise à envier cette pauvre enfant et à vous vanter devant elle de savoir danser et jouer du piano. C'est très vilain. Je raconterai tout cela au prince. »

Les joues de la petite princesse s'empourprèrent.

— « C'est un mauvais sentiment. Vous l'avez offensée avec vos questions. Ses parents étaient pauvres et ne pouvaient pas

payer une gouvernante. Elle a appris toute seule, parce qu'elle a bon cœur. Vous devriez l'aimer, et vous voulez vous fâcher contre elle. C'est honteux, honteux ! Elle est orpheline, elle n'a personne. Vous pourriez peut-être, pendant que vous y êtes, vous vanter d'être princesse, tandis qu'elle ne l'est pas ! Je vous laisse. Réfléchissez à ce que je viens de vous dire, et corrigez-vous. »

La princesse réfléchit juste deux jours. Pendant ces deux jours on n'entendit pas son rire et ses cris. Etant éveillée dans la nuit, je l'entendis qui, même en rêve, continuait à discuter avec Mme Léotard. Elle avait maigri et pâli pendant ces deux jours.

Enfin le troisième jour, nous nous rencontrâmes en bas, dans la grande salle. La princesse venait de chez sa mère. En m'apercevant, elle s'arrêta et s'assit non loin, en face. J'attendais avec crainte ce qui allait arriver et je tremblais de tout mon corps.

— « Niétotchka, pourquoi m'a-t-on grondée à cause de vous ? » demanda-t-elle enfin.

— « Ce n'est pas à cause de moi, Catherine », répondis-je pour me justifier.

— « Mme Léotard dit que je vous ai offensée.

— « Non, Catherine, vous ne m'avez pas offensée. »

La princesse leva les épaules en signe d'étonnement.

— « Pourquoi pleurez-vous tout le temps ? » demanda-t-elle après un court silence.

— « Je ne pleurerai pas si vous le voulez », répondis-je à travers les larmes.

De nouveau, elle leva les épaules.

— « Auparavant vous pleuriez comme ça ? »

Je ne répondis pas.

— « Pourquoi demeurez-vous chez nous ? » demanda tout à coup la princesse après un silence.

Je la regardai étonnée et il me sembla que quelque chose me mordait au cœur.

— « Parce que je suis orpheline », répondis-je enfin.

— « Vous n'avez ni père ni mère ?

— « Non.

— « Est-ce qu'ils vous aimaient ?

— « Non... Oui... ils m'aimaient, répondis-je avec peine.

— « Ils étaient pauvres?
— « Oui.
— « Très pauvres?
— « Oui.
— « Ils ne vous ont rien appris?
— « Ils m'ont appris à lire.
— « Vous aviez des jouets?
— « Non.
— « Et des gâteaux, en aviez-vous?
— « Non.
— « Combien de chambres aviez-vous?
— « Une.
— « Une seule chambre?
— « Oui.
— « Et des domestiques, vous en aviez?
— « Non, nous n'avions pas de domestiques.
— « Et qui donc vous servait ?
— « J'allais faire les commissions moi-même.»

Les questions de la princesse m'irritaient de plus en plus. Mes souvenirs, ma solitude, l'étonnement de la princesse, tout cela frappait, blessait mon cœur qui saignait. Je tremblais toute d'émotion et les sanglots m'étouffaient.

— « Alors vous êtes contente de vivre chez nous ? »

Je me tus.

— « Vous aviez une belle robe ?
— « Non.
— « Une vilaine ?
— « Oui.
— « J'ai vu votre robe. On me l'a montrée.
— « Alors pourquoi me le demandez-vous ? m'écriai-je toute tremblante d'une nouvelle sensation, inconnue de moi, en me levant de ma place. Pourquoi me questionnez-vous ? continuai-je, rouge d'indignation. Pourquoi vous moquez-vous de moi ? »

La princesse rougit et se leva aussi, mais elle réprima aussitôt son émotion.

— « Non... Je ne me moque pas, dit-elle. Je voulais seulement savoir si c'est vrai que vos parents étaient pauvres.

— « Pourquoi me questionnez-vous sur mes parents ? dis-

je en pleurant. Pourquoi me parler d'eux ainsi ? Que vous ont-ils fait, Catherine ? »

Catherine était confuse et ne savait que répondre. A ce moment le prince entra.

— « Qu'as-tu, Niétotchka ? demanda-t-il en me regardant et voyant mes larmes. Qu'as-tu ? continua-t-il en jetant un regard sur Catherine qui était rouge comme le feu. De quoi parliez-vous ? Pourquoi vous disputez-vous ? Niétotchka, pourquoi vous êtes-vous fâchées ? »

Je ne pus pas répondre. Je saisis la main du prince, et tout en larmes je la baisai.

— « Catherine, ne mens pas. Que s'est-il passé ? »

Catherine ne savait pas mentir.

— « J'ai dit que j'ai vu la vilaine robe qu'elle portait quand elle était avec ses parents.

— « Qui te l'a montrée ? Qui a osé te la montrer ?

— « Je l'ai vue toute seule, répondit Catherine résolument.

— « C'est bon ! Tu ne dénonceras personne, je te connais. Eh bien, et après ?

— « Elle s'est mise à pleurer et m'a demandé pourquoi je me moquais de ses parents.

— « Alors tu t'es moquée d'eux ? »

Catherine ne s'était pas moquée, mais elle en avait eu l'intention, comme je le compris tout de suite.

Elle ne répondit rien, donc elle convenait de sa faute.

— « Va tout de suite lui demander pardon », dit le prince.

La princesse était blanche comme un mouchoir et ne bougeait pas.

— « Eh bien ! fit le prince.

— « Je ne veux pas ! prononça enfin Catherine à mi-voix, mais de l'air le plus résolu.

— « Catherine !

— « Non, je ne veux pas, je ne veux pas ! s'écria-t-elle tout d'un coup, les yeux brillants, et en frappant du pied. Père, je ne veux pas lui demander pardon. Je ne l'aime pas, je ne veux pas vivre avec elle. Je ne suis pas coupable si elle pleure toute la journée. Je ne veux pas, je ne veux pas !

— « Viens avec moi, dit le prince, en la prenant pour l'emmener dans son cabinet. Niétotchka, va en haut. »

Je voulais me jeter sur le prince, intercéder pour Catherine, mais le prince répéta sévèrement son ordre et j'allai en haut, glacée de peur, pâle comme une morte. Dans notre chambre, je me couchai sur le divan. Je comptais les minutes, j'attendais Catherine avec impatience, je voulais me jeter à ses pieds. Enfin elle parut. Elle passa devant moi sans dire un mot et s'assit dans un coin. Ses yeux étaient rouges, ses joues mouillées de larmes. Ma résolution s'évanouit aussitôt. Je la regardai effrayée, sans pouvoir bouger. De toutes mes forces je m'accusais et tâchais de me prouver que c'était moi qui étais coupable de tout. Mille fois je voulus m'approcher de Catherine et mille fois je me retins, ne sachant pas comment je serais accueillie.

Toute une journée se passa ainsi. Dans la soirée du lendemain, Catherine devint plus gaie et joua au cerceau dans la salle. Mais bientôt elle abandonna son jeu et alla s'asseoir seule dans un coin. Avant de se coucher, tout d'un coup elle se tourna vers moi, fit même deux pas de mon côté ; ses lèvres remuèrent et s'ouvrirent pour me dire quelque chose ; mais elle s'arrêta, se détourna et alla se mettre au lit. Une autre journée se passa encore de la même façon. Mme Léotard, étonnée, se mit enfin à interroger Catherine : qu'avait-elle ? n'était-elle pas malade pour, tout d'un coup, se tenir si tranquille? Catherine répondit quelque chose, et prit même son volant ; mais dès que Mme Léotard se fut éloignée, elle rougit, se mit à pleurer, et s'enfuit de la chambre pour que je ne la visse pas. Enfin, juste trois jours après notre querelle, soudain, après dîner, elle entra dans ma chambre et, timidement, s'approcha de moi.

— « Papa m'a ordonné de vous demander pardon, prononça-t-elle. Est-ce que vous me pardonnez? »

Je saisis les deux mains de Catherine, et, étouffant d'émotion, je lui dis :

— « Oui, oui.

— « Papa m'a ordonné de vous embrasser. Est-ce que vous m'embrasserez ? »

En réponse je me mis à baiser ses mains que je couvrais de mes larmes. Ayant jeté un regard sur Catherine, je remarquai chez elle quelque chose d'extraordinaire : ses lèvres remuaient légèrement, son menton tremblait, ses yeux étaient mouillés ;

mais en un instant elle réfréna son émotion et un sourire parut sur ses lèvres.

— « J'irai dire à papa que je vous ai embrassée et que je vous ai demandé pardon, dit-elle lentement, comme en réfléchissant. Voilà trois jours que je ne l'ai pas vu. Il m'a défendu de me présenter devant lui avant que je n'aie fait cela », ajouta-t-elle après un silence; et aussitôt elle descendit, timide et songeuse, comme si elle n'était pas sûre de l'accueil que lui réservait son père.

Une heure plus tard, en haut, éclatèrent les rires, les cris, le bruit, l'aboiement de Falstaff; quelque chose était renversé et brisé, des livres tombaient par terre, le cerceau roulait dans toutes les chambres, en un mot, je compris que Catherine s'était réconciliée avec son père et mon cœur trembla de joie. Mais elle ne s'approchait pas de moi et, visiblement, évitait de causer avec moi. En revanche, j'eus l'honneur de provoquer au plus haut degré sa curiosité. Elle s'asseyait en face de moi pour m'examiner plus commodément et renouvelait ses observations sur moi de plus en plus souvent et naïvement.

En un mot, la fillette gâtée, capricieuse, que tous choyaient et chérissaient dans la maison comme un trésor, ne pouvait pas comprendre comment je me trouvais au travers de son chemin, alors qu'elle n'avait pas du tout voulu me rencontrer. Mais c'était un bon petit cœur, qui savait toujours trouver le bon chemin par son seul instinct.

Son père, qu'elle adorait, était la personne ayant le plus d'influence sur elle. Sa mère l'aimait passionnément, mais elle était très sévère avec elle ; c'était d'elle que Catherine tenait l'obstination, l'orgueil et la fermeté de caractère ; mais elle supportait tous les caprices de sa mère, qui allaient jusqu'à la tyrannie morale. La princesse comprenait étrangement l'éducation, et celle de Catherine était un mélange bizarre de gâteries stupides et de sévérités impitoyables. Ce qui était permis hier, tout d'un coup, sans aucune raison, était défendu aujourd hui, de sorte que le sentiment de la justice de l'enfant était froissé... Mais il sera question de cela plus tard. Je noterai seulement que la fillette savait très bien définir ses rapports avec son père et sa mère. Avec son père elle était toute naturelle, sans mystère, franche. Au contraire, avec sa mère elle était méfiante, renfermée et absolument obéissante ; mais

elle obéissait non pas sincèrement et par conviction, mais par système. Je m'expliquerai dans la suite.

D'ailleurs, pour l'honneur de Catherine, je dois dire qu'elle avait fini par comprendre sa mère, et qu'elle lui obéissait après s'être rendu compte de tout l'infini de son amour qui, parfois, revêtait un caractère maladif ; et la petite princesse, magnanimement, tenait compte de cette circonstance. Hélas ! ce calcul devait très peu aider dans la suite à sa petite tête chaude.

Mais je ne comprenais presque pas ce qui se passait avec moi. Tout mon être était ému d'une sensation nouvelle, inexplicable ; je n'exagère pas en disant que je souffrais et me tourmentais de ce nouveau sentiment. En un mot, et qu'on me pardonne ce mot, j'étais amoureuse de Catherine. Oui, c'était de l'amour, un véritable amour, un amour avec des larmes et de la joie, un amour passionné. Qu'est-ce qui m'attirait vers elle ? Pourquoi naquit cet amour ? Il commença dès le premier regard, quand tous mes sentiments furent doucement frappés à la vue d'une enfant belle comme un ange. Tout était beau en elle ; aucun défaut n'était né avec elle, tous ceux qu'elle pouvait avoir étaient acquis et se trouvaient chez elle à l'état de lutte. En tout on voyait chez elle le beau original ayant pris pour un moment une apparence fausse ; mais tout en elle, à commencer par cette lutte, brillait d'espérance, tout présageait chez elle un rayonnant avenir. Tous l'admiraient, et ce n'était pas moi seule qui l'aimait, mais tous. Quand, parfois, nous sortions nous promener à trois heures, tous les passants s'arrêtaient comme frappés dès qu'ils la regardaient, et parfois un cri d'admiration éclatait derrière l'heureuse enfant.

Elle était née pour le bonheur ; elle devait naître pour le bonheur. C'était la première impression quand on se trouvait en sa présence. Peut-être était-ce pour la première fois que mon sentiment esthétique avait été frappé, qu'il avait été éveillé par la beauté ; et c'est là peut-être la raison de l'amour que je ressentais pour elle.

DOSTOIEVSKI.

Traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK.

(*A suivre.*

REVUE DE LA QUINZAINE

HISTOIRE

La Maison de Clio. — J'ai trouvé, l'autre jour, Pierre Séveral d'humeur spéculative, songeuse. C'est plus ou moins son humeur : mais ce l'était, cette fois-ci, au point d'être simplement de la mauvaise humeur. A mon regret d'avoir dû rester assez longtemps sans le voir :

— Mais, mon bon Anastase, repartit l'historien, c'est-à-dire que je ne m'explique pas comment vous pouvez jamais mettre les pieds ici! J'avoue que ce n'est pas gai, la « Maison de Clio », comme vous dites.

Et il partit d'un rire assez sardonique.

Il a, ponctuant son habituelle rumination historique, de ces rires-là, de temps en temps. A vrai dire, la Muse de l'Histoire ne semble pas avoir été très tendre pour mon vieil ami. Il pourrait paraître, somme toute, qu'elle lui a fait la vie plutôt difficile. Non qu'il n'ait eu d'elle certaines faveurs qui, du point de vue intellectuel, sont des plus enviables. Mais ce sont ces faveurs-là, précisément, qui lui ont fait, dans le monde historique, une situation aussi malaisée qu'elle est à part.

On n'a pas oublié, — bien que cela date maintenant de fort loin, — sa fameuse Thèse d'agrégation sur Marguerite de Bourgogne. Ce fut un brillant scandale. Brillant pour la galerie ; assez sombre pour lui. Sa petite Thèse annexe avait beau mettre sous les narines universitaires et chartistes le fumet le plus superfin de toutes les herbes de la Saint-Jean documentaires, rien n'y fit. Il se trouva d'emblée désorbité, ce qu'il est encore, comète vagabonde, ou plutôt sorte de Hollandais volant du Mare Magnum de l'Histoire.

C'est, d'ailleurs, pour ça que je l'aime. Je la trouvai délicieuse, quant à moi, cette Thèse, lorsqu'elle me passa par les mains, il y a plusieurs lustres de cela. On se souvient, — dans mon enthousiasme et ne connaissant pas alors sa situation, je rendis même à l'auteur le mauvais service de signaler spécialement ces pages qui, entre toutes, lui valurent les froideurs officielles (et cet article fut même l'origine de notre amitié), — on se souvient de ce fameux voyage de Marguerite depuis Senlis jusqu'à Paris, de cette randonnée voluptueuse à travers l'Ile-de-France, suivie par la science évocatrice de Séveral

pas à pas. Il y avait surtout cet arrêt à Luzarches... Un état de compte du maître d'hôtel de Marguerite : il n'en fallut pas plus à l'historien pour retrouver une chronique amoureuse qui nous changeait du romantisme démodé de la Tour de Nesle. Ah ! dans ces belles campagnes autour de Luzarches, depuis la forêt de Carmelle, sur les hauteurs dominant l'Abbaye de Royaumont, où la princesse alla chasser au faucon ce jour-là (les comptes mentionnant un débours pour le capuchon et les grelots du tartaret, en cette occasion expresse) — jusqu'au val des étangs de Commelle, où, — (toujours d'après un article desdits comptes impassibles et révélateurs), —elle s'en fut, *cette nuit-là*, dans le rendez-vous de chasse au bord de l'eau, rejoindre... on se doute qui, — comme le chartisme enluminé du peu timide débutant s'en donnait à cœur joie ! Mais, de là, grand scandale, ai-je dit ! *Inde ira* ! « Science incontestable, malheureusement gâtée par des tableaux excessifs peu dignes du sérieux de l'Histoâre » ; « Quelque fantaisie », etc., etc., prononcèrent les pontifes. Il est toujours resté, pour eux et leurs successeurs, l'homme de cette Thèse. Heureusement pour lui, dirai-je, car s'il en eût autrement été, c'est qu'il eût perdu son talent. Mais, encore une fois, cela ne lui a pas facilité sa carrière. Même il a vu des amis le quitter, des compagnons de « promotion », qui ne juraient autrefois que par lui, mais que d'officielles confortabilités ont, depuis, plus ou moins séduits. Je raconterai peut-être un jour ces brouilles ; car, au point de vue de l'histoire des idées, il y a de l'intérêt dans telles « prises de bec » dont je fus témoin : par exemple, avec l'historien Saignebeuf au sujet de Fustel de Coulanges, avec l'archiviste Dulard à propos de Taine, avec le chartiste Suchaire sur le préjugé libéral en matière médiévale, etc.

Aujourd'hui, j'ai vu tout de suite que je tombais dans une de ces crises de rumination historique où Séveral devient quelque chose comme le stylite des glaciers intellectuels les plus aigus. Ma cordialité le détendant un peu, il s'en ouvrit avec quelque effusion.

— ... Car enfin, concluait-il, s'il y a un point de vue moral en Histoire, — ce que, d'après les faits, je ne crois pas (il y a seulement le désir de cela, le postulat, qu'il est difficile de prendre au sérieux, étant donné l'espèce de gens qui, le plus souvent, font profession de la formuler), — mais enfin, s'il y en a un..., et il y a tout au moins, en dehors des faiseurs et des gens intéressés, il y a le chaud illusionnisme perpétuel inhérent à l'existence, chez les masses,... — alors cette rumination peut être rudement fakirique, flegmatique et froide. Elle empêche l'élan. Et pourtant, quel autre que le ruminant des précédents historiques sait le vide où s'abîmerait cet élan, passé certaines contingences ?

— ...

— Vous souvenez-vous du sursaut que j'eus, lorsque vous m'avez demandé si j'écrivais présentement une histoire de la Guerre ? C'est comme si vous m'aviez demandé : Voulez-vous vous faire écharper ?

— Oui, je vois... Mais ce que vous pourriez dire ne serait pourtant pas si terrible. Quelque philosophie naturelle des faits. Quelque bon bain d'histoire, calmant, sédatif.

— Tellement sédatif, qu'on m'en traiterait de pacifiste !

— Ça n'arriverait qu'à vous ! Car c'est précisément contre le pacifisme, entre autres...

— ... Contre celui d'avant la Guerre, car voici que la notion de Paix, à travers l'épreuve des faits, est redevenue positive...

— ...Contre le pacifisme d'avant la Guerre, que vos constatations, vos réflexions empiriques se trouveraient en partie tournées.

— Contre cela, et contre d'autres choses. Mais c'est le sang-froid qu'il faut pour parler de ces choses comme il convient à quelqu'un qui refuse d'être dupe, c'est cette placidité lucide, trop peu au diapason des passions, des haines aveugles, légitimement aveugles...

— Aveugles... Vous avez dit le mot, un mot profond : ce qui fait ordinairement la force de l'instinct vital, ce qui la fait à un degré unique en des jours comme ceux-ci, c'est justement qu'il est aveugle. Bien des gens, s'ils y voyaient clair, ne marcheraient plus.

— Ils seraient épouvantés de marcher sous le regard de la Tête de Méduse, qui les fixe au fond du destin. Vous voyez donc que les lucides...

— ... J'en sais un qui est lucide, et qui n'en marche pas moins.

— Oui, lui et son ami Anastase. Mais, n'est-ce pas ? cette façon intellectuelle de prendre la destinée humaine grevée de l'horrible charge de la Guerre est, tout de même, par moments, plus que la chair n'en peut supporter. Il le faut bien, cependant. Rien n'est si funeste, à la longue, que les vices d'esprit dans les civilisations. Nous ne l'avons que trop vu, dans notre propre cas. Il ne faut pas hésiter à saisir certaines choses en flagrant délit de non-être. Et quand des indices montrent que ces vices d'esprit sont toujours vivaces, malgré la leçon des faits, quand nous voyons, par exemple, des gens proposer de porter finalement toute l'affaire devant les tribunaux, devant les tribunaux proprement dits... avec jurés, gendarmes, huissiers-audienciers...

— Ah ! oui, Guillaume traduit en cour d'assises ! J'ai vu ça dans de grands et sérieux quotidiens.

— C'est le dernier mot de la bassesse mentale ! Cela prouve une médiocrité d'esprit et de cœur absolument incapable de prendre jamais la dimension da la réalité humaine. Ces gens, placés devant

la plus énorme page de l'Histoire universelle, gardent... une suffisance de bourgeois en pantoufles

Et le printemps en fleurs brille sur ses pantoufles,

une indignation de coin de feu, une férocité douillette de propriétaires cambriolés. Le pantouflard est intéressé à se faire une haute idée de la justice des hommes. Imbéciles, en fait de « châtiment », je n'en sais qu'un pour Guillaume : faire de Guillaume un petit roi. Faites ! je suis des vôtres. Mais c'est plus difficile que de mobiliser, *in abstracto*, des gendarmes, des jurés et des huissiers-audienciers ; cela réclame, précisément, la seule espèce de talent adéquate aux circonstances. L'auriez-vous donc si peu, ce talent ?

— Chut ! Vous l'avez dit : vous allez vous faire écharper.

— Je voulais dire seulement que poursuivre une guerre pareille sous l'empire de conceptions abstraites est non seulement la plus niaise, mais la plus dangereuse, la plus ruineuse des choses.

— Et la France, dans tout cela ?

— La France ? Je vois une Nation d'une vaillance à faire venir les larmes aux yeux, mais qui était devenue timide d'idées, et peu connaisseuse en hommes, ou, si vous voulez, empêchée de mille façons, — après cinquante ans de Démocratie, — dans la question cardinale des Chefs.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Dr Ed. Claparède : *Psychologie de l'Enfant et Pédagogie expérimentale* ; 1 vol. in-8, 8 frs ; Kundig, Genève, 1916. — Albert Leclère : *La Morale de demain et la Science* ; 1 br. in-16, 1 fr. 50 ; Bloud et Gay, 1914. — A. Cresson : *L'Espèce et son serviteur* ; 1 vol. in-8, 7 fr. 50 ; Alcan. — A. Wilbois : *Les nouvelles méthodes d'éducation. L'éducation de la volonté et du cœur* ; 1 vol. in-16, 2 fr. 50 ; Alcan, 1914. — Léon Daudet : *L'Hérédo : Essai sur le drame intérieur* ; 1 vol. in-16, 3 fr. 50 ; Nouvelle librairie nationale, 1916. — Antoine Gay : *L'Honneur ; sa place dans la morale* ; 1 vol. in-8, 5 fr. ; Alcan, 1913. — Louis Arnould : *La Providence et le Bonheur* ; 1 vol. in-16, 3 fr. 50. ; Société française d'imprimerie, 1916. — Périodiques philosophiques. — Nécrologie : M. Ribot.

Nous avons affaire aujourd'hui aux moralistes et aux éducateurs ; gent dogmatique, voire pontifiante ; surtout ces derniers ; — du moins si l'on s'en réfère au type ancien et convenu du pédagogue et du pédologue. Type périmé, heureusement. Nos éducateurs se sont modernisés, allégés ; ils sont devenus alertes, vivants et amusants ; à l'affût de toutes les nouveautés, attentifs à toutes les variations du niveau de la vie, du mouvement des idées et des mœurs, ce qui ne nuit en rien, d'ailleurs, à la sûreté de leur méthode ni à la qualité de leur savoir.

De cette évolution nous trouvons un exemple dans l'œuvre magistrale du Dr Ed. Claparède, véritable monument de la pédagogie mo-

derne, instrument de travail indispensable à quiconque aborde ce domaine : **La Psychologie de l'Enfant et Pédagogie expérimentale**, dont la sixième édition vient de paraître, suivant la cinquième à quelques mois de distance. Je regrette de ne pouvoir insister sur les divisions générales (Psychologie et éducation ; les problèmes ; les méthodes ; le développement mental), ni sur les idées directrices du livre. La principale, soulignée par l'auteur dans la préface, c'est l'idée du rôle joué dans la vie mentale par *l'intérêt* ; c'est le caractère dynamique de l'activité psychique considérée comme un instrument destiné à réaliser les aspirations de l'individu ; idée commune à un certain nombre de théoriciens (Lipps, Freud, K. Groos, Bergson) qui, avec des différences notables de point de vue, de méthode et de doctrine, ont orienté la psychologie dans la voie du psychodynamisme. Je note seulement çà et là quelques points particulièrement intéressants : parmi les problèmes de psychologie générale, la question de l'hérédité et du milieu. M. C. pose le problème de l'Eugénique ou science de l'amélioration de la race humaine par la sélection. Il oppose le courant *eugéniste* qui tend à tout rapporter à l'hérédité et le courant *freudiste* qui fait au contraire une part très grande aux impressions reçues du milieu pendant les premières années de la vie (p. 132). Parmi les problèmes de psychologie spéciale, signalons ce que dit M. Claparède de la psychologie individuelle (pp. 144-161), avec la distinction du « type variété de processus » du « type individuel » et du type social, ainsi que son analyse de l'individualité psychique. Dans la partie pédagogique : l'application de la psychoanalyse à la pédagogie, ou pédanalyse ; le remarquable chapitre sur le Jeu ; les remarques sur les phénomènes apparentés au jeu : le rêve, l'art, la mode, les grafitti, etc. ; le tout agrémenté de traits humoristiques, à propos par exemple du « jeu » dans la politique et du caractère ludique des luttes de partis ; à propos du bluff sous toutes ses formes, de la chasse aux titres et aux décorations, de « l'auto-duperie », etc ; le tout donnant l'impression d'un esprit aussi libre et aussi peu dogmatique que possible ; le type du savant « honnête homme ».

Nous retrouvons quelque chose de ce goût des nuances et de cet esprit de finesse dans le petit livre de M. A. Leclère : **La Morale de demain et la Science**. M. Leclère pose le débat entre la morale traditionnelle et la morale scientiste qui aspire à la supplanter. M. Leclère reste un traditionnaliste, tout en admettant la collaboration de la morale et de la science dans certaines questions. Suivant lui, les vieilles idées de Bien, de devoir, de droit, avec leur caractère intuitif, restent irremplaçables. La morale traditionnelle, celle des moralistes classiques, celle de la conscience, reste la vraie morale. Elle seule peut poser les principes, fixer les fins de la con-

duite. C'est à elle aussi de déduire de ces principes les conséquences pratiques les plus générales, conséquences qu'on a mis toutefois longtemps à apercevoir, telles que l'égalité des droits des deux sexes ; le même idéal de justice appliqué aux classes laborieuses qu'aux classes riches, etc. — Mais il est un domaine où la science peut et doit assumer une tâche immense : c'est le problème de la normalisation de la race ; la constitution et la prédication de l'Eugénique et de ses applications ethniques. — Il y a trop d'anormaux, trop de déchets humains, réfractaires ou à peu près à l'action de la morale. « En soi, sans doute, c'est la morale qui moralise et jamais elle ne pourra moraliser autrement qu'elle n'a fait ; *mais ce n'est pas elle qui peut rendre les hommes moralisables* ; sans une matière humaine convenablement préparée, sa puissance demeure liée, pratiquement nulle ou à peu près. » C'est à la science de résoudre ce problème d'où dépend l'efficacité de la morale. Il y a lieu de tenir compte de ce que l'histoire naturelle nous apprend des lois de l'hérédité et de la génération et d'en tirer des indications relatives au mariage, à la préparation au mariage ou à l'abstention du mariage, au choix des conjoints, etc. M. Leclère compte aussi sur les futurs progrès de la médecine pour trouver les moyens de corriger à temps et surtout de prévenir les altérations du plasma, de combattre la misère physiologique ; après la question de l'hérédité, il examine d'autres questions connexes : celles de la conception, de la grossesse, de la puerpéralité, de la lactation, etc. Il est un autre point par où la science intervient dans la morale : c'est la technique de l'éducation, l'hygiène de l'enfance et de l'adolescence ; c'est la réforme de certaines parties de la morale pratique, notamment de la morale économique politique et sociale (adaptation du devoir de charité aux conditions économiques modernes, devoir de combattre la misère économique, mère de la misère physiologique, etc.). En somme, la tâche dévolue à la science dans la morale, bien que secondaire et dépendante, n'en est pas moins immense et inépuisable.

En face de M. Leclère qui maintient le primat de la morale traditionnelle et limite les prétentions de la morale scientifique, M. A. Cresson représente le scientisme éthique pur type. — C'est en fonction de l'histoire naturelle et du transformisme classique qu'il détermine la fin de l'individu, qui est d'être le serviteur de l'espèce ; fin qui doit d'ailleurs se réaliser d'elle-même en vertu de l'évolution fatale qui assure l'asservissement progressif de l'individu à l'espèce. M. Cresson écarte incidemment l'interprétation finaliste de Schopenhauer et de Renan qui regardent la sexualité comme un piège tendu à l'individu par le génie de l'espèce.

M. Wilbois, dans son livre : **Les nouvelles méthodes d'éducation**, fonde aussi sa morale et sa pédagogie sur la science :

histoire naturelle, anthropologie, histoire, sociologie, psychologie; mais il est très éloigné du scientisme classique en ce qu'il interprète ces enseignements scientifiques dans un tout autre esprit et les subordonne à une idée métaphysique. Son concept de l'Evolution est tout différent de celui des scientistes ; ce n'est plus l'évolution mécaniste à la Spencer ; c'est l'évolution créatrice selon les formules bergsoniennes, c'est-à-dire un concept essentiellement dynamiste et spiritualiste.

« L'insertion de l'enfant dans le développement de la race », telle est, d'après M. Wilbois, la définition scientifique de l'éducation. L'auteur justifie cette définition à l'aide de la loi de Baer (loi contestée comme on sait). — C'est en fonction de cette loi que M. Wilbois établit un triple parallélisme : 1° un parallélisme embryogénique phylogénétique : l'embryon humain reproduit la phylogénie antéhumaine; 2° un parallélisme ontogénique historique : « de même qu'avant de venir au jour, l'embryon se remémore les époques animales antérieures à l'apparition du règne humain, après vingt ans, le jeune homme repasse les derniers siècles de notre histoire sociale » ; 3° un parallélisme entre l'enfance adolescence de l'individu et l'évolution de l'humanité ancienne.

De même que cette histoire se divise en trois périodes : celle des peuples chasseurs ou pasteurs, celle des peuples agriculteurs (moyen âge), pour aboutir à la société moderne, de même l'enfance-adolescence se partagera en trois périodes : petite enfance ; âge ingrat ; adolescence, dont chacune comporte une éducation spéciale : 1° épanouissement même capricieux de l'initiative avec un commencement de discipline (éducation correspondant à la période des peuples chasseurs et pasteurs); 2° discipline avec un reste d'épanouissement (éducation correspondant aux conditions d'existence du moyen âge) ; 3° éducation sociale (préparation ou adaptation à la vie moderne). Ainsi sera remplie par l'éducation la période d'indétermination psychique qui s'étend de la naissance à la vingtième année, cette indétermination s'opposant d'une part au déterminisme de la période prénatale soumise aux lois de l'histoire naturelle et d'autre part au déterminisme de la vie moderne où l'individu est rigoureusement encadré par les institutions contemporaines. Cette évolution nous est présentée comme essentiellement dynamique, comme tendue vers l'avenir plutôt que hantée par le passé ; chaque âge ne retenant du passé que le passé le plus récent et dans la mesure où ce passé lui est utile pour dépasser le stade actuel et pour aller plus avant; bref, c'est une évolution qui est moins une remémoration qu'une perpétuelle innovation; elle est un phénomène d'élan plutôt qu'un phénomène de survivance. L'hérédité n'est pas, comme le veulent les matérialistes, une chaîne qui nous refoulerait vers le passé; c'est un tremplin d'où nous prenons notre élan vers

l'avenir (p. 6). — Quittant ces considérations ingénieuses mais passablement aventureuses, l'auteur passe à des vues plus positives empruntées à la sociologie. Il s'agit d'insérer l'enfant non seulement dans l'espèce et dans la race, mais dans une société déterminée. Or, M. Wilbois distingue deux types de sociétés ; le premier concerne les peuples à fonctionnarisme développé, parmi lesquels nous distinguons la France et la Russie ; le second se rapporte aux pays à vie d'affaires décentralisée dont le type est l'Angleterre. — M. Wilbois écrivait ceci en 1914, à la veille de la guerre. Mais l'histoire va si vite qu'on peut se demander si demain l'Angleterre répondra encore à ce type. — Quoi qu'il en soit, M. Wilbois, utilisant son expérience acquise à l'école des Roches et dans les fonctions de directeur d'une grande école de Moscou, sa connaissance du mode d'éducation anglais et russe, ainsi que de la psychologie de ces deux pays, et combinant ces données avec les exigences de l'éducation française, esquisse une double théorie de l'éducation de la volonté et de l'éducation du cœur. Cette dernière surtout est originale et neuve. L'auteur y donne une large place aux problèmes sexuels ; à l'âge de la puberté, il pose le double problème de la chasteté et de la tendresse ; il parle d'un *cours de sciences préparatoires au mariage* « plus important, dit-il, que le cours de mathématiques » et dont il esquisse le curieux programme. Il combat le préjugé qui admet « qu'il faut que jeunesse se passe » il réhabilite le mariage, la femme, les valeurs matrimoniales il préconise « un féminisme au foyer » — tout cela est intéressant et est un signe des temps mais appelle des réserves que nous ferons plus loin.

Le récent ouvrage de M. Léon Daudet : **L'Hérédo** déborde le cadre de la morale et de la pédagogie. C'est une œuvre polymorphe et universelle qui intéresse le biologiste, le psychologue, le philosophe, le moraliste, le critique d'art. — Le problème de l'hérédité qui vient d'être évoqué plusieurs fois à propos des ouvrages qui précèdent devient ici le problème central ou même unique. Les notions fondamentales du livre : celles du *Moi* et du *Soi* sont définies en fonction de l'hérédité, le *Moi* étant la synthèse des hérédismes de la lignée de l'individu, le *Soi* étant une puissance d'un autre ordre, échappant à l'emprise ancestrale, impersonnelle et supérieure aux hérédismes qu'elle a pour mission de discipliner. M. Léon Daudet oppose son point de vue spiritualiste à ceux du vieux matérialisme médical comme à ceux de la philosophie de l'Inconscient. Au dualisme classique de l'Inconscient et du Conscient il substitue son dualisme de « l'*Instinct génésique* » et de « l'*impulsion créatrice du soi* » représenté par le schéma de la page 102. Un rapprochement s'évoque tout naturellement entre ce schéma et celui du Dr Grasset : le centre O et le polygone qui figurent l'un le psychisme supérieur,

l'autre le psychisme inférieur. De part et d'autre nous sommes en présence d'un symbolisme spiritualiste, d'une illustration commode qui a l'avantage de figurer aux yeux des entités psychiques antithétiques mais qui au fond ne rend nul compte des faits qu'il s'agit d'expliquer. Un autre rapprochement s'imposerait entre l'Instinct génésique de M. L. Daudet et l'Instinct sexuel ou *Libido* de Freud; et aussi entre le role dévolu au *Soi* dans l'*Hérédo* et celui imparti à la *Censure* dans le Freudisme et encore entre l'imagerie de M. L. Daudet (constellations des images héréditaires), et l'imagerie freudienne composée des images familiales et de leurs constellations. Toutefois, en regard de ces analogies, il convient de signaler une différence qui sauvegarde l'originalité de la théorie hérédique. Selon la remarque précitée de M. Claparède, le freudisme ne fait qu'une part infime à l'hérédité et insiste à peu près exclusivement sur les influences du milieu de l'enfant, sur les images familiales, ce que l'on appellerait dans la terminologie de M. Daudet les *hérédo-présences*. — Nous ne pouvons, à notre regret, suivre dans le détail les applications suggestives de l'Hérédisme dans l'ordre littéraire, esthétique et moral, à travers cette galerie de grands Hérédos, depuis Shakespeare jusqu'à Victor Hugo. Il y a dans la nation de l'Hérédisme et dans ces exégèses et anamnèses hérédiques une vérité biologique et esthétique heureusement indépendante et aisément dissociable de la partie caduque du livre : ce spiritualisme de manuel qui sert de fond adventice et malencontreux à cette imagerie de passion, d'art et de rêve.

Signalons pour terminer, dans la même veine spiritualiste, deux ouvrages qui touchent à la fois à l'éthique et à l'histoire des idées : l'un est **l'Honneur** par M. A. Gay, exposé savant et richement documenté de la conception catholique et thomiste de l'Honneur ; l'autre est le livre de M. Louis Arnould : **La Providence et le Bonheur**, d'après Bossuet et J. de Maistre qui aboutit à une théorie du Bonheur conçu comme l'intime association de trois sentiments : 1° se sentir dans l'ordre : 2° se sentir aimé ; 3° aimer.

S'il fallait résumer l'impression qui se dégage de la plupart des livres qui viennent d'être analysés, on pourrait la ramener aux deux traits suivant : 1° la prépondérance que tend à prendre la tendance dynamiste en psychologie et en éthique, par opposition à l'esprit statique du scientisme et de l'évolutionisme classique ; — et 2° l'importance croissante attribuée aux problèmes de l'hérédité, de la sexualité, de la morale sexuelle, aux questions qui touchent le mariage, la femme et les valeurs matrimoniales. A ces préoccupations répond peut-être une addition récemment faite au programme de philosophie morale pour le concours d'entrée à Saint-Cyr : *le respect de la femme.*

Ces préoccupations sont évidemment très légitimes : mais elles doivent être bien comprises. Elles peuvent avoir un côté contestable. Dans notre société française bourgeoisocratique, il est à craindre que le « féminisme au foyer » ne devienne assez vite le féminisme à la ville ; le féminisme s'affirmant de plus en plus dans la société, dans les relations » ; peut-être même une ingérence croissante de l'influence féminine dans les affaires de l'Etat. Car, chez nous, le féminisme, c'est le Damisme, l'influence de la Dame avec l'échelle des valeurs qu'elle protège ; l'abaissement intellectuel, l'étroitesse d'esprit qu'elle comporte ; cette féminisation des valeurs contre laquelle ont protesté tant d'excellents esprits depuis Schopenhauer jusqu'à Proudhon et M. Berth. — En particulier il est à craindre que les idées féministes et le respect de la femme ne se traduisent pour un futur Saint-Cyrien par une déférence accrue à l'égard des femmes de ses chefs, par une obligation plus stricte de leur rendre des devoirs mondains et par l'accentuation d'un état de choses où les talents de danseur et de cotillonneur pourraient faire plus pour l'avancement que le travail et la science. Parlant de la sociabilité et de la galanterie française, un critique qui n'a pourtant rien d'un pessimiste ni d'un révolutionnaire écrivait tout récemment ceci : « Il n'y a point de peuple où « le sexe » ait tenu tant de place, une importance si disproportionnée avec le rang qu'il devrait occuper dans les affaires de l'Etat ; jusque dans l'histoire de la Troisième République on pourra préciser plus tard le rôle néfaste des jupes (1). »

Le changement d'année nous apporterait l'occasion d'une brève récapitulation des travaux publiés par nos principaux **périodiques philosophiques**. La longueur de cette chronique nous force à nous borner à un simple rappel de la *Revue Philosophique* qui a donné dans le cours du second semestre de 1916 des articles de MM. Ribot, Bourdon, Et. Recejac, Mlle Yoteyko, A. Bauer, G. Truc etc ; — des *Archives de Psychologie*, la magistrale revue genevoise qui sous la direction de M. Flournoy et Claparède, continue ses remarquables contributions à toutes les branches de la psychologie ; enfin le *Bulletin de l'Institut général Psychologique*, dont le n° de janvier-juin 1916 contient de très intéressantes communications, entre autres un article critique de M. Yves Delage — un peu sévère — sur la psycho-analyse.

L'année finissante a apporté aux philosophes la nouvelle de la **mort de M. Ribot** survenue le 9 décembre.

Ce n'est pas le lieu de rappeler l'œuvre du maître, bien connue des lecteurs du *Mercure*, ni de retracer l'évolution de cette pensée qui présente une belle unité; encore moins de signaler et de discuter les

(1) Paul Flat. *Littérature d'importation et accent national*. Revue Bleue du 25 nov. 1916.

points de vue nouveaux qui, dans ces derniers temps, s'étaient opposés aux siens sans les exclure. — Quelle que soit l'issue du débat entre l'ancienne et la nouvelle psychologie, le nom de Ribot restera lié aux destinées de la philosophie française. Il restera celui d'un grand ouvrier de la science. — Ribot a parlé quelque part (je crois que c'est dans la *Psychologie de l'attention*) de ces infatigables travailleurs de l'esprit dont les facultés de curiosité et d'attention restent vigilantes jusqu'au dernier jour et qui semblent s'être donné pour loi le *stantem oportet mori*. Cette devise semble avoir été celle du maître. Il s'est occupé jusqu'au dernier moment de cette Revue qu'il avait fondée il y a quarante ans, qu'il avait placée au premier rang des périodiques du genre, qu'il avait vaillamment maintenue dans les pires traverses, puisque la Revue suspendit à peine sa publication dans les jours critiques de 1914, et à laquelle il avait encore donné tout récemment les dernières études sorties de sa plume.

G. PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Roger Chauviré : *Jean Bodin, auteur de la République*, Honoré Champion, 10 fr.— Honoré Moulinié : *De Bonald. La Vie. La Carrière politique. La Doctrine*, Alcan, 7 fr. 50. — Idem : *Lettres inédites du Vicomte de Bonald à Mme Victor de Sèze*, Alcan, 3 fr. 75. — H.-L. Follin : *L'Idolâtrie politique. Quelques réflexions et aphorismes pour aider à méditer sur la faillite de la civilisation au XXe siècle*, Aix en Provence, L'Individualiste, 2 fr. 50. — Memento.

Sachons gré à M. Roger Chauviré de nous arracher à la tyrannique actualité avec son **Jean Bodin, auteur de « la République »**. Jean Bodin est une figure un peu oubliée, mais qui n'est pas sans mérite. Il a fondé l'économie politique, bien avant Montchrétien dont le traité ne parut qu'en 1615, avec sa *Réponse au paradoxe de M. de Malestroict sur le fait des monnaies* qui date de 1568, et il a devancé Montesquieu en ce qui touche la théorie des climats, ce qui rend pas mal inexacte l'épigraphe de *l'Esprit des lois : proles sine matre creatam*, et ce qui suffirait à faire vivre son nom en science sociale. Bodin, comme beaucoup de nos compatriotes, est un précurseur et même un inventeur. C'était, de plus, non pas un polémiste très doux, il a été singulièrement injurieux pour Cujas, son rival à Toulouse, mais un politique très sage, dont le rôle aux Etats Généraux de Blois en 1576 a été tout à fait louable et dont les idées, dans sa *République*, sont pleines de modération et de prudence. Il y avait quelque mérite, dans ce XVIe siècle surchauffé et frénétique, à garder son sang-froid et Bodin l'a en somme gardé, bien qu'il ait été un moment, à Laon, obligé de hurler avec les loups au plus fort de la crise de la Ligue. Il a toujours soutenu, soit dans ses écrits, soit dans ses discours aux Etats Généraux, la thèse de la monarchie limitée et contenue par des assemblées provinciales et

nationales, il serait donc beaucoup plus près de nos républiques que de nos kaisérismes. A ce propos, d'ailleurs, il s'exprime d'une façon tout à fait curieuse sur l'infériorité politique par rapport à nous des Allemands, « qui font grand état du droit des reîtres qui n'est ni divin, ni humain, ni canonique, ainsi c'est le plus fort qui veut qu'on fasse ce qu'il commande ». D'autre part, par l'importance suprême qu'il donne à la constitution de la famille, Bodin peut être regardé comme le devancier de Le Play ; et enfin par le rôle qu'il fait jouer à l'élément population dans les Etats, il peut être réclamé par tous les démographes d'aujourd'hui ; l'un d'eux, M. de Féllice, a même mis en épigraphe à son livre une de ses phrases dont on devrait en effet se souvenir : « Il ne faut jamais craindre qu'il y ait trop de citoyens, vu qu'il n'y a richesse ni force que d'hommes. » Tout cela fait donc de Jean Bodin une figure remarquable et que M. Chauviré a eu raison de remettre en pleine lumière. Si beaucoup de ses contemporains avaient été comme lui, peut-être aurait-on pu fonder à ce moment-là la monarchie libérale et populaire qui eût épargné à la France bien des traverses, ou peut-être même la république, mais la chose était bien difficile en présence des passions furieuses de ce temps, et c'est pour se garantir contre elles que les gens sages acclamaient le pouvoir royal et étaient disposés à lui sacrifier presque tout. Bodin, pour en revenir à lui, ne fut pas malgré tout un homme de tout premier ordre ; pour la postérité il reste même beaucoup moins l'auteur de la *République* que l'auteur de la *Démonologie*, qui marque une crédulité lamentable et qui a fait, hélas, envoyer au bûcher pas mal de pauvres hystériques. Ce qui lui manque, c'est surtout le style. Si Bodin avait eu la verve puissante de Rabelais, ou le don d'images de Montaigne, on le regarderait comme un génie (François Bacon, sans son style, serait peu de chose) ; comme il n'avait ni l'un ni l'autre, il ne laisse le souvenir que d'un pédant, et c'est injuste. J'ai dit de combien de grands esprits modernes il pourrait être considéré comme le précurseur ; à ces noms il faudrait ajouter Renan : son *Heptaplomeres*, suite de conversations très hardies sur les religions comparées, qu'il ne publia pas de son vivant, mais que beaucoup de penseurs comme Grotius et Leibniz lurent en manuscrit et qui a été imprimé pour la première fois en Allemagne, fait penser aux *Dialogues philosophiques* de Renan. Puisque je viens de parler de l'Allemagne et que je rentre ainsi dans l'actualité terrible, j'extrais du livre de M. Chauviré ce détail suggestif sur l'orgueil germanique dès le XVIe siècle ; à cette époque et contre Bodin, le saxon Frankberger soutint avec Luther et Melanchton que la quatrième nation à qui la vision de Daniel a promis l'empire du monde est l'Allemagne ! Ces grands réformateurs religieux ne pensaient pas autrement au fond que Treitschke et von Bernhardi.

§

A certains points de vue, Bonald sur lequel M. Henri Moulinié vient de publier un livre documenté et intéressant, **De Bonald, la vie, la carrière politique, la doctrine**, est beaucoup plus loin de nous que Bodin. Ce n'est pas lui qui apporterait des limitations quelconques au pouvoir royal, et tout son système politique peut se résumer en cette petite phrase d'une lettre à un confident, que son biographe glisse en note : « Le mal est dans la Charte ! » On ne comprendrait pas une pareille intransigeance si l'on ne se rappelait combien le Français est par nature « jusqu'au boutiste » ! Ce qui a du bon d'ailleurs parfois, mais pas en matière constitutionnelle. Bonald est le champion serein de l'absolutisme royal, comme d'autres chez nous se sont faits les champions non moins sereins de l'absolutisme démocratique ou de l'absolutisme individualiste ; « heureusement » il est aussi le champion de l'absolutisme théocratique ; peut-être entre ces deux puissances le pauvre simple citoyen aurait-il eu chance de passer par mailles, tandis qu'avec ceux qui confondent les deux, comme Jean-Jacques et Comte, aucune lueur ne filtre. Bonald est précisément le contre-pied exact de Rousseau ; s'il a passé sa vie à le combattre, c'est qu'il était de plain pied avec lui. Il eût d'ailleurs été incapable d'écrire les *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, et de plus il était aussi impitoyable pour Montesquieu que pour Rousseau, ce qui achève de le faire juger. Avec cela, écrivain insignifiant et philosophe médiocre; Maine de Biran, son ami et coreligionnaire, haussait les épaules en lisant son « grimoire métaphorique ». Mais, comme le disait Nietzsche, il y a dans un philosophe ce qu'il n'y a pas dans une philosophie, un homme, et chez Bonald l'homme est sympathique, plein de droiture, de loyauté et de bonté affectueuse. Ses **Lettres Inédites à Mme Victor de Sèze**, que publie également M. Moulinié, le font aimer ; le penchant respectueux de ce septuagénaire pour cette dame qu'il ne vit jamais a quelque chose de touchant. C'est en somme cependant de la surprise que nous avait autrefois causée la publication des *Lettres à sa famille* du grand Joseph de Maistre, qui avait révélé dans le terrible glorificateur du Sacrifice une âme si exquise et si tendre. Mais, à ce propos, on oublie souvent que *les Soirées de Saint-Pétersbourg* sont dialoguées et que Joseph de Maistre ne doit pas être tenu pour responsable de tout ce que disent ses trois interlocuteurs ; le fameux morceau du Bourreau, notamment, est mis dans la bouche du Sénateur et non du Comte, et c'est le Comte qui exprime plutôt ses idées. Au fond, ces superbes champions de l'autorité, Maistre comme Bonald, étaient des hommes comme nous et peut-être en tout autre temps auraient-ils attaqué le despotisme au lieu de le défendre. Joseph de Maistre avait commencé

par être très « philosophe », même franc-maçon, et Bonald, maire de sa ville au moment des Etats Généraux (il avait alors 35 ans), avait applaudi à la prise de la Bastille et au rappel de Necker. Ce fut la suite de la Révolution qui le transforma du tout au tout, et il faut reconnaître qu'au milieu de l'effroyable chaos qui suivit, on est excusable d'avoir fait appel à l'autorité la plus énergique; seulement comme cette explosion de fureurs révolutionnaires était avant tout le fait des anciens gouvernants, nous pouvons trouver hâtif et excessif le revirement de ces deux penseurs. Je continue, ainsi, à les rapprocher, comme tout le monde, bien qu'en réalité ils fussent très différents, surtout pour le talent. L'attention qu'on a marquée à Bonald m'a toujours semblé excessive, et l'on peut trouver suffisante la demi-douzaine d'études qu'on lui a consacrée depuis quelques années; celle de Faguet dans la 1re série de *Politiques et moralistes contemporains* était excellente; le livre de M. Moulinié peut être dit définitif : en voilà assez pour quelque temps !

§

Encore un autre extrémiste, M. H.-L. Follin qui, dans un petit livre, **L'Idolâtrie politique**, *Quelques réflexions et aphorismes pour aider à méditer sur la faillite de la civilisation au XXe siècle*, nous donne la quintessence de son individualisme, antibelliciste et antinationaliste. Ce petit livre n'a pas été épargné par la Censure, les blancs y abondent, et c'est un peu dommage, car on eût aimé à connaître en toute leur rigueur les théories de ce farouche ennemi de la guerre. Il est vrai que telles quelles, elles sont déjà pas mal impatientantes, et les individualistes de bon sens doivent pester contre ce coreligionnaire fanatique. « Médite ceci, écrit-il en préface à son ami M. Briand : le militarisme de Guillaume n'est que la logique brutale, mais fatale des conceptions de l'honnête M. Méline ». Quand un homme invoque la logique, neuf fois sur dix il déraisonne ! Que dire encore de sa conclusion, apostrophe aux combattants, à *tous* les combattants : « Souvenez-vous que vous avez dû faire cela pour de faux dieux ! » Comment ce « logicien », qui admet la légitimité de la résistance à l'agression et la responsabilité de l'Austro-Allemagne, peut-il supposer que nous avons, nous, combattu pour de faux dieux, et qu'après la lutte nous nous prendrons la tête à deux mains en sanglottant : Fut-il possible ?

Il faut espérer que c'est sur d'autres points que la guerre présente aura modifié nos idées. Nous avons puisé dans ses dures leçons la haine du pouvoir personnel et de l'orgueil collectif, l'amour de la liberté, de la justice et du droit, le respect de la discipline et de la synergie, le sens de la force et du sacrifice, le danger de la confiance et de la foi humanitaire. Elle ne se terminera certainement pas sans que l'autocratie des kaisers et des sultans soit frappée à mort et sans

que les monarchies subsistantes se mettent à l'unisson populaire des républiques ; tel est déjà le cas de la Russie, tandis que les républiques à leur tour auront appris d'elle l'importance de la décision, de l'obéissance et de la concorde. Elle aura purifié et précisé le sens du patriotisme, en nous montrant que s'il n'est rien d'aussi sacré que la défense de sa patrie, il n'est rien d'aussi odieux que l'attaque des patries des autres; elle nous aura inspiré l'horreur de toutes les guerres de magnificence,et encore plus de toutes les guerres de conquête, même celles qui peuvent invoquer les circonstances pourtant atténuantes de la propagation des principes de 1789. Elle nous aura mis en garde contre tous les égoïsmes, celui des protectionnistes comme celui des consommateurs, et celui des grégaires comme celui des individualistes, et nous aura fait résigner à une discipline sociale beaucoup plus variée et générale qu'auparavant, mais d'ailleurs consentie et contrôlée, sans esprit de parti politicien ni fétichisme d'ordre autoritaire. Et c'est ainsi que d'une ancienne France qui nous avait trop souvent inquiétés sortira une France nouvelle toute en vigueur et en beauté, comme de l'ancienne Europe empoisonnée par le virus de la violence et de la tyrannie, naîtra une nouvelle Europe animée du souffle de la liberté, de toutes les libertés, mais gardant la main sur le pommeau de l'épée « quand même ! »

Memento. — *Les zones franches et l'exportation française, documents et arguments réunis par la Chambre de Commerce de Marseille*, Alcan, 3 fr. 50. Peut-être le principe de la centralisation des transports voté à l'unanimité par la Chambre le 24 novembre dernier va-t-il faire enfin aboutir cette question. La zone franche, on le sait, permet d'introduire temporairement sans payer de droits de douanes les marchandises destinées à être réexportées ; c'est en l'instituant que les Allemands avaient fait en partie de Hambourg le premier port du continent ; pourquoi ne les imitons-nous pas ? Le Parlement s'est occupé bien souvent de cette question, mais sans aboutir. Il faudra, après la guerre, améliorer aussi notre travail législatif et réglementaire : — Anonyme : *Comment on gâche un milliard, on crée indéfiniment 50 millions d'impôts, on augmente le prix du charbon de 20 o/o*, « Pro patria », 8 rue Nouvelle. Le réquisitoire paru au commencement de l'année, est, hélas, toujours actuel. Espérons que la susdite centralisation des transports remédiera enfin à « l'absence d'organisation dans les ports » si justement critiquée. — Françoise Delavaut : *L'Égalité des salaires. A travail égal, salaire égal*, Rivière 1916. Sans doute ! mais la question justement est de savoir si le travail féminin est égal au travail masculin, même en dehors des œuvres de force ; la femme manque souvent de constance, d'endurance, de discipline, et son rendement est moindre ; on comprend donc qu'elle soit moins payée : à rendement inégal, salaire inégal. — L. Chauvin : *Manuel de l'impôt sur le revenu pour tout le monde*, 6, place Saint-Michel, 2 fr. Le titre dit tout ; peut-être même plus que ce qu'il veut exprimer, puisqu'il semble dire que « tout le monde » doit payer l'impôt et qu'il ne devrait pas y avoir d'exonération totale à la base, ce qui d'ail-

leurs peut se soutenir.— Divers : *La Vie parisienne au XVIIIe siècle.* Alcan, 6 fr. C'est le recueil d'une série de leçons faites à *l'Ecole des hautes études sociales*, quelques-unes plus particulièrement curieuses, celle de M. Letaconnoux, par exemple, sur la *Circulation des rues* (Paris n'avait que 600.000 habitants, mais son étendue étant relativement très petite, l'encombrement y était peut-être plus grand qu'aujourd'hui) et celle de M. Marcel Rouff sur les *Mouvements populaires*, sujet voisin, et qui mériterait d'ailleurs un volume ; les journées de la Révolution ne se comprennent bien que quand on se rappelle les émeutes parfois très sérieuses du demi-siècle précédent ; dès 1750, la populace parisienne parle d'aller brûler le château de Versailles. —Julien Luchaire : *Les Démocraties italiennes*, Flammarion, 3 fr. 50. L'auteur, spécialement compétent en cette histoire, étudie surtout l'organisation du consentement ou du demi-consentement dans les communes italiennes, organisation qui n'a pas été poussée assez à bout et qui a fait que les républiques itatiennes se sont toutes transformées en absolutismes individuels, comme à Florence et Milan, ou collectifs comm e, à Gênes et Venise.

HÉNRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Le colonialisme et la guerre. — Le hasard a fait tomber sous mes yeux un passage d'un « tract » de propagande proallemande où je suis pris à partie. Littérature de guerre comme une autre : il y a des gens qui consacrent leur temps à écrire des brochures destinées aux ouvriers travaillant dans les usines de la défense nationale. Il s'agit de convaincre ceux-ci que, dans le conflit actuel, l'Allemagne n'a pas tous les torts et qu'il se pourrait bien qu'une fois de plus ce fût le mouton qui eût sauté à la gorge du loup. La mentalité des auteurs de « tracts » de ce genre est bien curieuse. Espèrent-ils convaincre quiconque ? Croient-ils vraiment les Français si bêtes ? Le jour même où leur prose tomba sous mes yeux, je me trouvais dans un train de banlieue avec quatre ou cinq ouvriers d'usines mobilisés. Ils parlaient de la guerr e et je dois reconnaître qu'ils en parlaient avec un admirable bon sens. Ils ne se plaignaient ni de la longueur de la lutte (l'un d'eux prétendait même que nous n'en étions qu'au prologue — « Tu charries ! » — fit son voisin) ni de la vie chère, ni de la crise des transports. Ils étaient d'accord pour constater que nos ennemis avaient bien préparé la guerre, qu'il avaient sur nous une avance de quarante-quatre ans et qu'il fallait rattraper cette avance. Mais, aucun de ces hommes, qui, avant d travailler en usine, avaient combattu au front, n'eût eu l'idée biscornue de prétendre que c'est la France qui a provoqué l'Allemagne. L'auteur du « tract » qui m'inspire ces réflexions ne va d'ailleurs point jusque-là. Il fait pire. Il insinue et, par une méthode bien connue d'argumentation commune aux jésuites et aux révolu-

tionnaires (issus pour beaucoup des séminaires), prétend tirer argument d'un passage d'un de mes articles parus ici même (1). En janvier 1916, en effet, rendant compte de l'ouvrage de M. Henri Hauser intitulé « *Le problème colonial* », je m'attachai à établir que la guerre actuelle n'était pas étrangère aux rivalités coloniales des grands peuples d'occident au cours de ces quarante dernières années. Après avoir constaté que l'Allemagne, pendant longtemps, s'était désintéressée des aventures coloniales, je la montrais, à partir de 1875, préoccupée de se tailler un empire d'outre-mer et répondant affirmativement à la question posée par Fabri : *Bedarf Deutschland der Kolonien* ? (L'Allemagne a-t-elle besoin de colonies ?)

Les ambitions coloniales de l'Allemagne, écrivais-je alors, se heurtent naturellement aux droits et intérêts acquis des autres Puissances, ces *beati possidentes*, et, notamment, de l'Angleterre. Le pangermanisme excite l'impérialisme anglais. Français troublés dans leur pénétration, dite pacifique, au Maroc, Belges menacés au Congo par les antennes du traité franco-allemand du 4 novembre 1911 (considéré en Allemagne *comme une défaite* !), Anglais inquiétés par Kiao-tchéou en face de Wei-hai-Wei, par le Homs-Bagdad qui tend au golfe Persique, par le territoire allemand de l'Afrique orientale qui coupe la communication directe entre le Cap et l'Egypte, Portugais qu'on veut exproprier de l'Angola et du Mozambique, tous ces anciens colonisateurs frémissent devant le rush des « tard-venus ».

Je concluais, en citant M. Hauser :

Ainsi, grâce aux ambitions coloniales de l'Allemagne, la guerre actuelle est apparue, bien plus clairement que la guerre de sept ans, comme une guerre pour le partage du monde. A la vieille notion de l'équilibre européen, elle substitue la notion de l'équilibre de la planète.

Ces lignes étaient bien inoffensives. Elle ne faisaient, à vrai dire, que constater l'éveil des formidables appétits de domination des Allemands s'efforçant de se faire attribuer, dans le minimum de temps, une part dans les entreprises coloniales des autres peuples, entreprises constituées depuis des siècles, et érigeant ainsi en doctrine d'Etat la théorie individuelle de la *reprise anarchiste*.

Le Français ou le bon neutre, peu importe, qui, à Genève, imprima le « tract » de propagande allemande qui m'occupe n'a pas jugé ainsi. Pour commencer, il me cite et, pour se conformer à l'honnête procédé de discussion bien connu et que Pascal illustra dans les *Provinciales*, il tronque soigneusement mon texte. Il n'en distrait, à la vérité, qu'une incidente, mais qui a bien son importance, celle qui s'applique à l'accord du 4 novembre 1911, *considéré en Allemagne comme une défaite*. Il supprime également la conclusion de mon raisonnement empruntée à M. Hauser et qui attribue l'ori-

(1) *Mercure de France*, 16 janvier 1916, page 319.

gine de la guerre aux ambitions coloniales germaniques. Notre Français ou notre neutre de Genève s'est, en effet, parfaitement rendu compte de l'importance de ce fait *historique*, qui est *indéniable*, à savoir que nos adversaires ont jugé que l'accord du 4 novembre 1911 constituait pour eux une véritable défaite. Il y a là un point d'histoire contemporaine sur lequel il n'est pas sans intérêt de revenir.

En France, lorsque cet accord fut signé, il apparut comme possédant ce rare mérite d'apporter une solution au malaise qui pesait depuis plusieurs mois sur le pays, du fait de la question marocaine. A Saint-Calais, dans la circonscription de M. Caillaux, le Dr Gigon fut unanimement applaudi lorsqu'il affirma au Président du Conseil « qu'il avait droit à la reconnaissance des mères dont il avait calmé les inquiétudes ». C'est qu'en effet, en novembre 1911 comme à la fin de juillet 1914, l'opinion publique en France était *résolument attachée à la paix*. Dans le même temps, de l'autre côté du Rhin, cependant que les amis du chancelier de l'Empire le félicitaient, pour la forme, de la solution intervenue, le secrétaire d'Etat aux colonies, M. de Lindequist, offrait sa démission à l'Empereur en signe de protestation et se retirait aux champs avec son fidèle ami le Dr Danckelmann.

Une chose demeure incontestable, c'est que la France, en dépit des sacrifices d'hommes et d'argent déjà consentis au Maroc, ne voulait pas courir les risques d'une guerre. Les hommes d'Etat d'alors estimèrent pouvoir maintenir l'action française au Maroc sans pour cela s'exposer à la grande aventure militaire tant redoutée. Ainsi que le déclara M. Caillaux, le 5 novembre 1911, pour que la France pût s'installer au Maroc « et pour qu'elle pût bénéficier d'un pareil accroissement de forces, il n'était pas possible d'agir comme si nous étions seuls au monde; il fallait discuter avec d'autres, traiter et consentir ». De même que nous avions renoncé à des droits séculaires en Egypte pour obtenir le désintéressement de l'Angleterre au Maroc, de même il fallait que nous consentissions un nouveau sacrifice « pour qu'à son tour l'Allemagne nous laissât les mains libres au Maroc et qu'elle renonçât aux bénéfices qu'elle se croyait fondée à revendiquer ».

La faute grave de nos gouvernants fut de croire que l'Allemagne serait capable d'appliquer honnêtement le contrat passé. Leur faute lourde, qui s'explique quand on songe à la formidable propagande des pacifistes à tout prix, leur faute lourde fut de ne pas prévoir que l'Allemagne ne renoncerait jamais à sa politique de provocation Le Maroc pour les pangermanistes avides de faire peser la domination germanique sur le monde, le Maroc n'était qu'un prétexte. Il fallut peu d'années pour en découvrir un nouveau qui fût meilleur. En 1914, au prétexte *Maroc* fut substitué le prétexte *Serbie*. En

1914, comme en 1911, les Allemands voulaient la guerre. Le coup manqué en 1911 devait réussir trois années plus tard.

C'est là précisément qu'éclate la naïveté de mon Français ou de mon neutre de Genève, lorsque, commentant les lignes que j'avais écrites le 16 janvier 1916 dans cette revue, il déclare que « comme la Force peut délier ce que la Force lie, nous ne pouvons nous indigner si l'Allemagne et ses alliés ont voulu ravir brutalement de riches proies, appartenant à des loups ravisseurs ».

Le Français ou le neutre de Genève, en lançant cette affirmation sacrilège qui tend à faire retomber sur la France la responsabilité de la guerre actuelle, méconnaît un fait indiscutable, à savoir que le colonialisme français, à la différence du pangermanisme, *ne fut jamais agressif*.

A aucune époque, à aucun moment, nos dirigeants n'ont estimé que la conquête ou la prise de possession d'un territoire nouveau, pour riche qu'il fût, *valût une guerre continentale.* Lorsque le capitaine Marchand parvint à Fachoda, réalisant une des plus belles entreprises de pénétration africaine qui se pût imaginer, et lorsque le conflit s'éleva avec l'Angleterre, la décision fut vite prise et la mission Congo-Nil céda le pas au sirdar Kitchener. Au reste, toute l'histoire coloniale de la France, même sous l'Ancien Régime, infirme la conception qui tendrait à faire retomber sur les visées coloniales de la France la responsabilité du cataclysme de 1914. Ainsi que je l'ai exposé déjà à plusieurs reprises, et notamment dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1911, la politique coloniale de notre pays a toujours été plus passive qu'active.

Dupleix conquiert l'Inde. Le gouvernement de Louis XV subit cette fortune invraisemblable et la gâche criminellement et il laisse, non moins criminellement, succomber Montcalm aux plaines d'Abraham. Au XIXe siècle, y a-t-il eu vraiment un dessein de gouvernement ferme et suivi tant en Asie qu'en Afrique ? Jamais ! C'est toujours l'admirable hasard des initiatives privées qui se manifeste : un Jean Dupuis, un Francis Garnier accomplissent un geste héroïque que certains taxent de folie et le Tonkin (à une voix de majorité, hélas !) devient nôtre. Savorgnan de Brazza remonte le Congo et la Sangha, et le Congo naît. En Afrique occidentale, en Afrique centrale, mêmes exploits individuels, et, bribe par bribe, un empire colonial formidable se constitue, sans que le gouvernement ait jamais formulé un véritable programme d'action, sans même que le Parlement en ait préalablement délibéré. Mieux : il semble même que la non-intervention officielle dans le principe de ses entreprises soit la condition nécessaire de leur réussite.

Qu'on ne vienne donc pas prétendre, — prétention qui, dans les circonstances actuelles, est vraiment insoutenable et dangereuse, — que

le colonialisme français peut être rendu responsable de l'effroyable conflit né en 1914 de l'ultimatum à la Serbie. Sans doute, les Allemands eussent préféré trouver devant eux une France soumise et abattue, renonçant à tout jamais au rang de grande nation et s'abstenant, par suite, de toute initiative à l'extérieur et de toute entreprise coloniale; mais je le répète, le Maroc n'était qu'un prétexte. Aussi bien, puisque l'esprit d'entreprise coloniale est attaqué, suis-je fondé à affirmer que le plus grand malheur de notre pays en ces dernières années se trouve précisément dans son manque de hardiesse et dans la facilité avec laquelle il s'endormit au ronron de la chanson pacifiste. A moins d'être de mauvaise foi, ce que je ne me permettrai jamais de supposer de la part d'un contradicteur, fût-il Français ou neutre de Genève, il faut bien reconnaître que la guerre actuelle est née de notre amour immodéré pour la paix à tout prix. Il est certain que les Allemands nous ont attaqués précisément parce qu'ils nous croyaient affaiblis et dépourvus de l'énergie nécessaire pour nous défendre et pour vaincre.

Puisqu'il est, à l'heure actuelle, des gens assez peu sages dans les partis extrêmes aussi bien de droite que de gauche pour parler de la recherche des responsabilités dans le grand drame qui ensanglante le monde, il est permis d'affirmer que les seuls véritables responsables sont les pangermanistes allemands qui ont voulu imposer leur domination politique et économique à l'Univers. Les coupables, les seuls coupables, les voilà et il est assez pénible, après deux ans et demi de guerre, de constater que, même en pays neutre, tous les gens de bonne foi ne soient pas fixés à cet égard. J'ajouterai toutefois que les pangermanistes ont été secondés dans leurs desseins criminels par les rêveurs et les utopistes qui se berçaient dans l'illusion de la paix universelle et se repaissaient naïvement de la fiction du droit l'emportant fatalement sur la force.

On saura plus tard ce qu'a coûté à ce pays l'illusion pacifiste. De la propagande pacifiste faite non seulement par les socialistes internationalistes qui, du moins, avaient l'excuse d'un programme et d'un dogme, mais aussi par de grands bourgeois aveuglés, de cette propagande faite sans relâche et trouvant prise dans le sentimentalisme inné de notre race, découlent en droite ligne les hésitations de notre politique extérieure, la faiblesse de nos initiatives et, pour tout dire en un mot, notre impréparation ou notre préparation insuffisante à la guerre.

Jamais doctrine généreuse en soi ne contint dans ses applications un plus dangereux poison. Aujourd'hui comme il y a un siècle, on serait fondé à s'écrier : « C'est la faute à Rousseau ! » Oscar Wilde dans « *Intentions* » note que Robespierre est sorti tout armé des pages du *Contrat social*. La France de 1914, en infériorité mani-

feste au point de vue du matériel de guerre vis-à-vis de ses ennemis, est sortie *toute désarmée* de la propagande des naïfs qui croyaient la guerre impossible. Certains essaient en ce moment de mettre en cause le régime et son fonctionnement parfois défectueux. L'explication est insuffisante. Chacun, dans notre pays, peut et doit faire son *mea culpa*.

Personne ne *croyait* à la guerre, personne ne la *voulait*. Aussi est-il étrange de venir prétendre que les provocations coloniales l'ont engendrée. Cette prétention est inadmissible. Conquérant et provocateur, le peuple qui, installé depuis un demi-siècle aux portes de la Chine, n'a jamais franchi les portes toutes grandes ouvertes du Yun-nan ? Conquérant et provocateur le peuple qui, dans sa politique coloniale, a toujours eu pour principal souci de ménager les populations indigènes et de leur assurer le meilleur sort ?

Que mon citateur, Français ou neutre de Genève, s'interroge franchement. Croit-il vraiment qu'une France renonçant à toute expansion extérieure, qu'une France abdiquant tout droit à la vie aurait trouvé grâce devant ses farouches adversaires ? Ont-ils respecté la Belgique neutre et bien pacifique et qui, elle, n'avait certes jamais abusé de sa force? Non, je le répète et on ne le saurait trop répéter, les hommes qui ont préconisé loyalement l'expansion coloniale de la France n'ont aucune faute à se reprocher. La guerre, *dans la mesure où cela dépendait des volontés humaines*, a été voulue et préméditée par nos ennemis. Notre abdication totale ne les eût point désarmés et je demeure hélas ! convaincu que la propagande pacifiste nous a privés d'une partie précieuse de nos forces et nous a plongés dans un sommeil trompeur, précurseur de catastrophes. On peut déjà apprécier ce qu'apporta à la France la séduisante et décevante formule qui, disait Gobineau, « comme l'outre d'Eole renferme tant de tempêtes : Tous les hommes sont frères ! »

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Emile Verhaeren (l'Opinion, 2 déc.). — *Une lettre d'Emile Verhaeren* (L'Eclaireur des Alpes).— *La philosophie de Théodule Ribot* (l'Opinion, 23 déc.)

Toute la presse française a consacré des articles émus à Verhaeren, mort d'une façon si tristement tragique. C'est que si ce grand poète flamand était devenu, comme l'écrit M. Jacques Morland, dans l'**Opinion**, le « poète national de la Belgique », en même temps qu'un de nos plus grands poètes français, on dira mieux un jour quelle aura été son influence sur notre poésie, dont il a renouvelé l'inspiration, en la modernisant. D'un des rares articles incompréhensifs, signé Jules Veran, que publie l'*Eclair* de Montpellier, où

on reproche à la poésie de Verhaeren de n'être pas assez méditerranéenne, je trouve pourtant cette amusante formule : « Si Rodenbach est le poète de Bruges, Verhaeren est le poète de Zeebruge. » Cela exprime assez bien le modernisme de la poésie verhaerienne. Constantin Meunier, en sculpture, et Verhaeren, en poésie, auron stylisé l'ouvrier et lui auront donné le caractère sacré de l'art.

M. Jacques Morland écrit :

Emile Verhaeren, comme Hugo, fut poète et prophète. Ses visions de l'avenir justifiaient les imprécations que le présent lui inspirait. Une colère sacrée l'enflammait. L'homme asservi par le besoin aux pénibles tâches, tel que l'a sculpté son compatriote Constantin Meunier, voilà le type d'humanité sur lequel le poète se penchait avec amour et avec pitié. Il avait en lui l'esprit de révolte des villes flamandes de jadis, leur culte de la liberté, leur mysticisme ardent. L'outrage que la Belgique eut à subir il y a deux ans devait être cruel à ce poète généreux. Son dernier livre, les *Ailes Rouges de la Guerre*, qui vient d'être publié par le *Mercure de France*, es un cri déchirant d'angoisse et de haine.

O cri
Qui retentis, ici,
Si tragique, aujourd'hui,
Tu peux courir, immensément, de plaine en plaine,
Car tu es juste, ô cri,
Bien que tu sois la haine

L'Allemagne avait fêté le génie de Verhaeren, comme la pensée de Maeterlinck. L'un et l'autre avaient été dupes des philosophes d'outre-Rhin et de l'âme rêveuse de la Germanie « flottante aux brumes des forêts ». Quel réveil ! Si grande que puisse être notre colère, à nous Français, contre l'ennemi héréditaire, qu'est-elle auprès des sentiments que doit éprouver un Belge contre son agresseur qui avait pris le visage d'un ami pour le frapper plus sûrement ? Les derniers vers de Verhaeren sont une malédiction. Pouvait-il oublier qu'il avait étudié à l'Université de Louvain ? Son cœur et son esprit étaient liés à *Toute la Flandre*, dont il avait fait le titre de l'un de ses recueils de poèmes, et les souffrances de sa patrie le blessaient profondément. L'accident stupide dont il vient d'être victime le prive d'assister à l'heure des châtiments et des justes réparations.

Verhaeren aimait vivre près de Paris, où il se savait entouré d'une admiration respectueuse. Il était un homme doux, au regard clair. Son visage, creusé de rides profondes, exprimait l'amertume de sa pensée constamment irritée des laideurs d'un monde qu'il eût voulu conforme à son haut idéal. Ce Flamand était devenu un grand poète français. Ceux-là même qui lui avaient d'abord reproché son « provincialisme » reconnaissaient la force de son génie. Aucun de nos poètes, depuis Hugo, n'a atteint à la puissance du lyrisme de Verhaeren. L'influence de son sol natal lui donna une originalité savoureuse. Les puristes ont pu discuter quelques audaces de sa syntaxe ; les classiques ont pu se scandaliser des hardiesses de ses « vers libres » : son langage de visionnaire a de rudes accents qui surprennent certaines délicatesses, comme elles peuvent être choquées par les truculences de son compatriote Rubens. Ne demandons pas à un homme des

Flandres d'avoir un cerveau d'Ile-de-France : d'ailleurs Verhaeren, au cours de ces dernières années et depuis qu'il vivait parmi nous, avait compris le charme de notre tradition gréco-latine. Il écrivit *Hélène de Sparte* ,qui est une tragédie d'ordre classique. Mais sa gloire durable sera d'avoir tenté et d'avoir réussi un renouvellement du plus haut lyrisme auquel puisse atteindre notre poésie française.

On n'oubliera jamais les accents qu'il a trouvés pour peindre la grande misère de ses compatriotes dans l'épreuve qu'ils traversent. Lorsque les générations de l'avenir chercheront un témoignage sur les horreurs d'aujourd'hui, elles n'en trouveront nulle part de plus haut que dans les pages de *la Belgique sanglante* et dans les poèmes des *Ailes Rouges de la Guerre.*

Une des dernières pages que Verhaeren ait écrite est un émouvant appel à l'union et à la concorde, dans la nouvelle religion « de la Patrie. » Il s'adresse à M. Pierre Nothomb,en une lettre que publie **L'Eclaireur des Alpes**, et qui paraîtra en tête d'un ouvrage sur *la Belgique en France, les réfugiés et les héros.*

... Assurément, vous êtes resté, mon très cher Pierre Nothomb, aussi attaché à l'Eglise que vous ne le fûtes à aucun instant de votre vie passée, mais, en nos derniers entretiens, vous me sembliez témoigner avec un non moindre zèle combien vous étiez totalement et indéfectiblement lié et noué à la patrie.

C'est que depuis l'invasion de 1914, alors que la religion romaine s'était tenue comme distante du formidable conflit, la patrie belge y fut précipitée comme un brasier de souffrance et de gloire. Votre angoisse, en ces jours terribles, fut semblable à la nôtre, et vous avez voulu être comme nous tous une des flammes de ce brasier-là.

Ceux qui jadis vous accusaient d'être d'un sentiment exclusif et sectaire ne peuvent plus trouver en votre âme d'aujourd'hui qu'un élargissement fraternel. Vous vous êtes rapproché, vous vous êtes fondu dans les autres. Peu importe de quelle doctrine ils se réclamaient,vous avez mis votre force à côté de la leur. Vos armes ont fait partie du faisceau de leurs armes. Vous avez compris ceux qui étaient différents de vous et même ceux qui vous étaient opposés. Un jugement plus impartial et plus généreux vous éclaire. Vous marchez à la lueur de plusieurs flambeaux et ne voulez porter votre attention et votre espoir que sur leur lueur totale. Vos compagnons de lutte et de sacrifice, vous les avez appréciés peu à peu, et maintenant, certes, vous les aimez. Ah ! mon très cher Pierre Nothomb, comme votre nouvelle âme est plus humaine et peut-être plus profondément apostolique !

Laissez-moi croire que vous la maintiendrez telle après la guerre. Voyez-vous, il faudra qu'alors nous nous aimions bien les uns les autres. Une nouvelle religion se compose, celle de la Patrie. Tous nous aurons souffert pour elle ; et les jeunes, qu'ils soient croyants ou incroyants, seront, par larges bataillons, tombés et morts pour elle. Il faut qu'une même auréole illumine tous ces récents martyrs. Il faut que leur phalange entière s'impose à tous. Il ne faut pas qu'on fasse un tri parmi eux, qu'il y ait des héros

de droite et des héros de gauche. La Belgique qui revivra de leur mort n'admettra jamais qu'on divise en cases leur gloire.

La patrie, qui n'est, à travers la durée séculaire, que l'unité de tendance d'un immense groupe humain, est constituée par les morts, bien plus que par les vivants. Ceux-ci, grâce au conflit de leurs intérêts, soit politiques, soit sociaux, grâce à la bataille de leurs égoïsmes, soit individuels, soit collectifs, tendent à mettre cette unité de tendance en constant péril. A certains jours de paix profonde, ces luttes ne sont guère dangereuses, souvent même elles sont utiles et fécondes : l'avenir les réclame.

Mais après le cataclysme auquel nous assistons, elles seraient néfastes et criminelles. Le pays pour se refaire a besoin que chacun de nous ne vise qu'à un seul et même but, tout comme une usine a besoin que chacun des charbons qu'elle engouffre en ses brasiers ne serve qu'à la seule puissance motrice. L'usine ne se soucie ni de quelle couleur est leur flamme, ni de quel degré est leur incandescence. Elle sait que tout sert, et c'est au feu unanime qu'elle demande la chaleur et la force.

L'entr'aide nécessaire devra donc éloigner ou tout au moins ajourner toute querelle. Il faudra augmenter la confiance mutuelle et se comprendre avec indulgence. Des mains qui jamais ne se seront rencontrées devront aller vers les autres. Il importera de cultiver non pas ses différences, ses ressemblances. Et ce seront des hommes comme vous, mon très cher Pierre Nothomb, qui donneront le bon exemple et entraîneront la jeunesse nouvelle.

Un mot encore. Dans quelques jours vous reprendrez votre métier de soldat. Après avoir défendu notre cause avec votre plume, vous la défendrez de nouveau avec vos armes. C'est au front surtout que les idées que j'ai jetées dans cette lettre-préface vous apparaîtront belles et claires. O mon très cher Pierre Nothomb, puissiez-vous revenir de là-bas pour les proclamer urgentes et trouver l'occasion nombreuse de les mettre en pratique !

On sent que cette page a dû être écrite avec la plus pieuse, la plus religieuse sincérité : elle est un peu comme le testament patriotique de Verhaeren.

§

Un autre deuil a frappé les lettres françaises : Théodule Ribot, l'auteur de *la Psychologie des sentiments*, est mort, « chargé d'ans et d'une noble gloire », écrit M. Gonzague Truc, dans l'**Opinion**. Sa gloire sera d'avoir le premier, à la suite du Taine de l'*Intelligence*, redonné à la philosophie une base scientifique et biologique. Sa philosophie, toute expérimentale, s'arrête à la métaphysique, qu'il goûtait peu. Il aimait à rappeler que Taine « la comparait à une noix à belle coque, et creuse ». Souvent, dit encore M. G. Truc, « il manifestait ainsi son éloignement des sujets qui se prêtent à l'hypothèse, à la fantaisie ou aux jeux de la pure logique. Mais pour aimer le précis, le technique, le réel, il ne s'interdisait point, ni n'interdisait les idées générales. Il entendait seulement que l'homme sût

qu'on ne peut traiter que de l'homme. » Et devant l'envahissement du bergsonisme et du spiritualisme, le vieux maître disait : « Je connais les oscillations du pendule. Soyez tranquille, il ne s'arrête pas », indiquant par ces sages paroles que les crises de spiritualisme en philosophie avaient la même durée que les crises de sentiment chez les individus.

Mais pour prendre quelque idée de son œuvre et de son rôle, il faut se reporter à l'époque où « il intervint avec efficacité et vigueur dans l'économie de la pensée française ».

La *Revue Philosophique*,dont il était le directeur depuis cinquante ans, s'ouvre par un article de Taine. M. Ribot connut Taine et le pratiqua personnellement. Son action dérive de la même réaction qui dicta les *Philosophes Classiques du* XIXe *Siècle*. On sait que ce livre solide et d'une polémique alerte raille sans pitié la philosophie toute verbale, issue de la rhétorique et du kantisme décoloré de Cousin. M. Ribot, lui, poursuivit bientôt avec plus d'ampleur et de justesse dans la voie ouverte par l'*Intelligence*. Méthodique et soucieux avant tout du fond, il introduisait en France par une sorte d'histoire critique la psychologie anglaise et la psychologie allemande contemporaines pendant qu'il travaillait à des monographies, restées des modèles, sur la volonté, la mémoire et la personnalité. Mais les pièces maîtresses de son œuvre restent la *Psychologie des sentiments*, la *Logique des sentiments* et son *Essai sur les Passions*.

On a défini M. Ribot quand on a dit que c'était un psychologue. Dans la préface un peu dure et injuste de sa *Psychologie anglaise contemporaine*, par une suite d'éliminations, il arrive à reléguer peu à peu le mot *philosophie* au sens de la chose métaphysique. Il y a, dit-il, ou à peu près, des logiciens, des physiologistes, des psychologues, des moralistes, que reviendra-t-il donc au « philosophe » ? Il lui reviendra d'être toutes ces choses, peut-être quelque autre en plus, et M. Ribot lui-même ne restera grand que pour l'avoir été. Il voulait, d'ailleurs, simplement établir, et avec raison, que le savoir philosophique a pris trop de complexité pour se pouvoir passer de spécialistes.

Cette psycholohie qu'il choisit pour sa part, il l'entend de la façon la plus précise et à la fois la plus heureuse. N'attendons pas, certes, qu'il la rattache à un système quelconque, ou qu'il y voie l'effet de forces hypothétiques, mais aussi, cessons de craindre qu'il la borne comme de trop fougueux imitateurs aux seuls mouvements de la matière. Il constate entre l'organisme et la sensation des rapports indispensables et il conclut : Tout fait psychologique a un concomitant physiologique. Mais ne croyez pas non plus qu'il se borne à cette formule. Ces relations, comme on disait jadis, du physique au moral, il ne les cherche plus par de vagues à peu près ou des vues de surface. Il les poursuit jusqu'en leurs éléments, fait appel pour les déterminer aux ressources ou aux instruments de la biologie et trouve sa documentation dans les travaux des professionnels, comme dans les arts, les lettres, l'expérience et le total enfin de la vie. Lisez, par exemple, dans la *Psychologie de l'attention*, le tableau des phénomènes corporels, mécaniques, chimiques, physiques, vaso-moteurs, qui accompagnent l'état

d'ensemble et arrivent même à l'engendrer. C'est d'un intérêt qu'on n'espérait guère d'une telle donnée.

Mais, arrivé à son but, l'auteur s'arrête et s'excuse. Il ne veut pas aller plus loin. Il a horreur des échappées qui, dépassant, alors qu'on s'occupe de science, le point de vue scientifique, s'orientent dans la région nébuleuse des fins et des raisons dernières. Au fond, il s'interdit honnêtement de sortir de son métier. Et il est trop modeste, car, épuisant le connaissable, il nous mène, là où nous mène, par des voies plus douteuses, la plus haute philosophie : au seuil du mystère.

Tant de rigueur, de modération, de scrupule, n'excluent pas l'esprit de finesse. Je n'en veux pour preuve que la si curieuse *Logique des sentiments*, le point peut-être le plus original de cette œuvre, où il est montré que l'ordre et la suite n'appartiennent pas seulement à l'intelligence pure, que les émotions aussi s'appelant, se contrariant, s'entrecroisant, suivent leurs lois qui, pour être assez infirmes et complexes, n'en restent pas moins contraignantes, que ces raisons du cœur, enfin, que la raison ne comprend pas, pour saisir dans un certain sens le mot de Pascal, sont bien des raisons.

M. G. Truc observe encore que Th. Ribot était, par la sincère simplicité de son style, un écrivain, et on pourrait s'étonner avec lui et trouver scandaleux qu'il n'ait pas été de l'Académie, si on pouvait encore s'étonner d'aussi grossières erreurs de jugement. Mais, consolons-nous en songeant qu'un habit vert n'aurait apporté au philosophe aucun bonheur spécial, aucun rayonnement intérieur, car il savait se placer au-dessus de toutes les inutiles petites vanités.

Peut-être qu'auprès des gens graves, ce qui aura le plus nui à Th. Ribot, c'est la clarté même de ses idées et la simplicité de son style philosophique, qui fait trop facilement comprendre les choses difficiles. M. Bergson doit peut-être davantage sa réputation de grand philosophe novateur à sa phraséologie spéciale qu'à ses idées neuves : il a plus renversé la signification des mots que la valeur des idées. Th. Ribot, ainsi que Remy de Gourmont qui d'ailleurs aimait et admirait le vieux maître, est un philosophe sans système, sans autre système que celui de l'auto-analyse, contrôlée, avec méfiance encore, par la méthode scientifique. Nul plus que lui ne se méfia de l'intuition, qui n'a jamais créé que des rêves métaphysiques.

R. DE BURY.

LETTRES PORTUGAISES

José de Macedo : *O Conflito Internacional, sob o ponto de vista portuguêz* ; Renascença Portuguêsa, Porto. — Bento Carqueja : *O Povo portuguêz* ; Lello e Irmão, Porto. — Leonardo Coimbra : *A Alegria, a Dôr e a Graça ;* Renascença portuguêsa ; Porto. — Antonio Arroyo : *A viagem de Antero de Quental à America do Norte* ; Renascença Portuguêza ; Porto.

S'il s'agissait d'éclaircir à fond les raisons de l'intervention du

Portugal dans la guerre européenne, on se trouverait probablement en face d'un problème fort complexe, et ceux qui voudraient faire découler cette intervention d'un pur calcul d'intérêts n'auraient pas moins tort que les partisans d'une explication sentimentale.

Ayant ouvert, la première, les vastes horizons de la terre et inauguré le grand mouvement d'expansion coloniale moderne, la patrie de Camoens, qui garde un immense empire africain, ne pouvait rester en dehors du conflit qui va régler les destins du monde. Il y va de sa vie aussi bien que de son honneur ; car le Portugal ne saurait être séparé de ses colonies, et la question du partage des colonies portugaises a été posé par l'Allemagne. Privé de son domaine colonial, le Portugal redevient une simple province ibérique.

Au reste, héritier direct de la noble tradition chevaleresque et façonné par la culture latine, le Portugal devait se ranger parmi les défenseurs du Droit et de la Liberté des peuples, aux côtés de la France et de l'Angleterre.

Il y a aussi le séculaire traité d'alliance avec la Grande-Bretagne, — et ce traité eut à certaines époques d'assez fâcheuses répercussions économiques en Portugal ; — mais il ne semble pas que, dans le cas présent, aucune des deux parties, durant la première phase du cataclysme, ait désiré le faire jouer, encore que chacune y fût disposée de part et d'autre en toute loyauté.

Au vrai, le souci de la dignité nationale vint donner une forme active aux revendications d'ordre économique. Le Portugal ne pouvait être neutre ; toutefois les arguments des germanophiles ne manquaient pas de poids, à preuve le livre révélateur de M. Pimenta de Castro ; mais la République ne pouvait accepter son propre suicide, et l'action autorisée de M. João Chagas vint redresser courageusement les erreurs d'une malsaine propagande. C'est ce que mettent en évidence les conclusions du livre admirablement charpenté de M. José de Macedo : **Le Conflit international, au point de vue portugais**, *étude politique et économique*. M. José de Macedo voit large, et ne se dissimule point qu'il s'agit de constituer le monde entier sur des bases nouvelles.

Après avoir étudié le jeu des alliances plus ou moins hétérogènes et envisagé l'aspect du monde à la veille du cataclysme, au regard de la question d'Orient, il s'efforce de déterminer la véritable situation économique et politique du Portugal. C'est avec un soin minutieux qu'il passe en revue la question des échanges du Portugal avec l'Allemagne, avec l'Espagne, avec l'Angleterre alliée, avec le Brésil. En même temps, il s'attache à montrer l'influence prépondérante d'une marine marchande ; puis, traitant à fond le problème vital de l'émigration, il réfute avec énergie la chimère dangereuse de ceux qui voudraient détourner du Brésil le courant colonisateur lusitanien.

Pour lui, l'émigration est la meilleure des industries portugaises, et le Brésil la plus prospère des colonies du Portugal. Malheureusement les gouvernements portugais ont jusqu'ici manqué de plan.

Les théories de M. José de Macedo se rencontrent ici d'accord avec l'action de certaines d'entre les plus éminentes personnalités lusitaniennes de l'heure actuelle, parmi lesquelles il faut compter les initiateurs de la revue *Atlantida*, destinée à élucider les moyens de réaliser une véritable coopération luso-brésilienne, tant du côté intellectuel et moral, que dans l'ordre purement économique et politique.

Passant ensuite à l'examen du problème colonial, M. José de Macedo dénonce les périls de l'impérialisme et constate que la République n'a pas encore été proclamée dans les colonies. Par voie de conséquence, il étudie le problème controversé de l'autonomie financière et coloniale, et passe au crible d'une analyse minutieuse l'idée de Fédération atlantique. Mais ce qui lui paraît devoir susciter les plus graves difficultés pour l'avenir, c'est la question des voies de communication. Et n'est-ce pas, dans l'ensemble, l'une des causes directes de la guerre actuelle ?

Pour M. José de Macedo, l'un des résultats les plus immédiats de l'immense conflit, c'est la destruction des richesses. De fait, la paix armée entraînait déjà, pour la plupart des états européens, des charges énormes. De ces dépenses militaires colossales les nations démocratiques étaient victimes; mais l'histoire se déroule implacablement et, parmi les petits peuples, la Suisse est le seul qui se soit doté d'une organisation militaire modèle.

C'est là une leçon pour le Portugal, qui, tant au point de vue maritime qu'au point de vue terrien, avait négligé de pourvoir aux nécessités de sa défense nationale.

Or, ces nécessités intéressent au premier chef la capacité financière des États. De là l'urgence de méthodes précises.

Après avoir ainsi mis au point la question de préparation militaire, en fonction de la résistance financière du Portugal, M. José de Macedo envisage la position occupée par son pays au regard des relations internationales et, rendant hommage à la loyauté britannique, il tient à montrer que le Portugal, contrairement à l'injurieuse assertion germanique, n'est nullement en état de vasselage. De même, il affirme que la conquête du Portugal ne saurait convenir à l'Espagne. L'Alliance ibérique, au contraire, aurait une énorme répercussion en Amérique, et la Latinité y trouverait son exaltation.

Insistant, par ailleurs, sur les conséquences du triomphe allemand à l'égard du Portugal, M. de Macedo termine par l'historique de l'intervention, et il n'est pas douteux que ce beau travail ne soit consulté avec grand profit, non seulement par les compatriotes de l'au-

teur, mais aussi par les étrangers et spécialement par les Français, ayant charge de débattre les intérêts de l'Entente.

Ainsi, le Portugal, dont les grandes Découvertes ont fourni l'assiette où devait s'appuyer l'organisation du régime capitaliste, le Portugal, qui ruina Venise en la dépossédant de ses communications avec l'Orient, ne peut se désintéresser de la politique mondiale. Lointaine, cependant, est l'époque où Lisbonne était le premier entrepôt commercial du monde, où les agents portugais des Flandres rayonnaient d'Anvers sur toute l'Europe centrale, où les banquiers d'Augsbourg commanditaient les flottes lusitaniennes.

Mais quand on parcourt attentivement le savant ouvrage de M. Bento Çarqueja : **Le peuple portugais**, *aspects sociaux et économiques*, on se persuade aisément que le Portugal est loin d'avoir épuisé sa destinée, qu'il est resté sain, prolifique et courageux, encore que l'instruction technique lui fasse défaut, et même l'instruction tout court, pour la mise en valeur de son domaine ancestral.

Croirait-on que, lorsque il accomplit le colossal effort d'étreindre en quelque sorte le monde entier, il possédât seulement une population d'un peu plus d'un million d'âmes ?

M. Bento Carqueja débute par l'histoire économique de son pays et, sous ce rapport, son nouveau livre constitue la suite directe de l'instructif travail qui a pour titre : *Le Capitalisme moderne et ses origines en Portugal.* Il montre ainsi que la prospérité d'un peuple dépend essentiellement du rapport harmonique de deux facteurs, dont l'action peut être indépendante : l'augmentation de la population et le progrès économique. Analysant ensuite les caractères socio-biologiques de la race lusitanienne, les conditions de vie, l'organisation de la famille, la prolificité, le degré d'instruction du peuple, ses qualités de travail, sa vigueur physique, l'influence des villes, la criminalité, la mortalité, l'émigration, la division de la propriété territoriale, M. Bento Carqueja s'efforce d'établir la valeur du capital-homme, par la synthèse des diverses données biologiques, économiques, intellectuelles et morales concernant son peuple. Toutefois, dans l'appréciation du degré de civilisation, il prétend s'échapper de la formule de Rubin, qui donne comme mesure une fraction ayant pour numérateur le carré du chiffre de la mortalité et pour dénominateur le nombre des naissances. Pour M. Bento Carqueja, il y a un principe abstrait et immatériel qui surmonte tout le reste, et c'est la consistance racique, capable d'opérer des prodiges. Ainsi, la participation du Portugal à la guerre doit, selon l'auteur, éveiller ses facultés de rajeunissement et lui ouvrir la voie de destinées plus amples.

La bergsonisme universaliste de M. Leonardo Coïmbra précise la nature de ce principe immatériel, qui participe à l'essence de l'in-

fini et qu'il définit comme irrationnel, parce qu'aucune quantité ne le peut mesurer, aucune qualité ne le peut épuiser. Ce principe tend à s'évader continuellement du point et de l'instant ; il est activité pure. Et le philosophe proclame que la première, l'ultime, la constante réalité, c'est l'action.

Or, l'univers est une société, c'est-à-dire un système d'activités efficaces, et la source de toute activité est dans l'esprit créateur.

Ainsi, le matérialisme des œuvres d'une civilisation, pesant sur son esprit créateur, la condamne dans ses fins, et c'est le cas de la Prusse. Au-dessus de la conception industrialiste pure planeront toujours les Don Quichotte, dont s'inspire l'héroïsme belge.

Mais ce serait peut-être diminuer l'immense portée de l'œuvre intitulée **La Joie, la Douleur et la Grâce** que d'en limiter le sens à l'interprétation du conflit actuel. Conçu à la façon d'un triptyque, où s'élucident successivement, par la magie d'un discours nourri d'images et fortement charpenté, le problème de la Vie, le problème de l'Ame, le problème de Dieu, ce livre permet que l'on ose à son sujet le mot de chef-d'œuvre. Sa beauté profonde et son enseignement ne se peuvent comparer qu'à *La Sagesse et la Destinée* d'un Maeterlinck ou aux Essais des Transcendantalistes américains de l'école de Concord. Phénomène entre tous digne de remarque : pour la première fois le Portugal a trouvé son philosophe ; car la pensée de M. Leonardo Coimbra est tout imprégnée de mysticité lusitanienne. De là telles définitions d'un christianisme particulier, platonicien parfois :

L'art éternise l'instant. Sous le flux des phénomènes il cherche l'idée d'*être*, qu'ils traduisent. La poésie est l'expression de l'univers par la parole. La parole humaine est la plus grande merveille des mondes. La création est un acte de la parole. Les peuples forts et victorieux sont ceux qui ont trouvé les paroles vraies.

Et encore :

La Douleur est le chemin de la Rédemption. La Grâce est la sensation de la liberté ; elle apparaît partout où une force se libère et peut reposer sur la tranquillité de la forme le sourire de son excès. Le travail est une conséquence de la grâce divine ; il est l'immédiate révélation de notre liberté, par la création d'un monde à signification morale.

Or, le sentiment moral a des racines métaphysiques et l'homme est un animal social, parce qu'il est un être métaphysique, de telle sorte que l'idée de Dieu serait elle-même une création de la société, quelque chose comme l'hypostase de la conscience sociale. De là, Dieu tend sans cesse à être la conscience universelle, la suprême Unité cosmique.

Il se peut ainsi qu'une société prenne pour Dieu une forme infé-

rieure de la force, une œuvre exclusive de son activité. Telle l'Allemagne. Alors la grâce disparaît. L'action doit être le prolongement de l'idée, le travail une œuvre d'amour, de liberté, de joie. Nul besoin, par conséquent, pour le Portugal d'aller copier les méthodes germaniques d'éducation.

L'enseignement qui se dégage des pages savoureuses consacrées par M. Antonio Arroyo au **Voyage d'Anthero de Quental en Amérique du Nord** est parfaitement analogue. On sait quel drame convulsif se joua dans l'âme du poète entre la Raison et la Foi. Ce drame devait avoir le suicide pour dénoûment. Hypnotisé par les victoires prussiennes de 1870, Anthero s'écriait : « Quelle race ! L'avenir est au germanisme. Ami, il faut savoir l'allemand ! »

Mais quand il se trouva isolé au milieu de la civilisation strictement utilitaire des Yankees, plus libérale pourtant que celle de l'Allemagne, il étouffa littéralement et ne rêva plus que de regagner le Portugal.

Instinctivement les Portugais, dans la lutte actuelle, ne pouvaient être qu'avec la France, qui est la mère spirituelle de leur civilisation et qui a favorisé l'éclosion de l'un de leurs plus purs génies littéraires : Eça de Queiroz.

M. Joâo Chagas, qui fut l'un des principaux artisans de l'intervention, et qui n'est pas moins artiste qu'homme d'action, n'est pas loin de considérer Eça comme le plus merveilleux créateur de formes verbales qui soit apparu au Portugal. Pour nous, nous retiendrons surtout le don de l'ironie, qui nous permet de retrouver en M. Joâo Chagas lui-même l'un des descendants intellectuels du grand romancier. *Vie Littéraire*, *Hommes et faits* réunissent ainsi les variations les plus instructives ; mais c'est dans les *Lettres politiques* que M. Joâo Chagas rejoint à la fois Voltaire et Paul-Louis Courier, et c'est dans les *Lettres politiques* qu'il faut aller se documenter sur l'évolution de mouvement qui devait aboutir à la République. Or, la République a motivé en grande partie l'intervention. Nous reviendrons, du reste, sur ce sujet, pour avoir l'occasion d'analyser l'œuvre de M. Joâo Chagas, en conformité de ses hauts mérites.

PHILÉAS LEBESGUE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Noëlle Roger : *Le cortège des victimes*, Perrin, 3 fr. 50. — Id. *Soldats internés en Suisse*. Edit. Atar, Corraterie 12, Genève, 2 fr. — Capitaine Hassler : *Ma campagne au jour le jour*, Perrin, 3 fr. 50. — François Olyff : *La Belgique sous le joug*, Perrin, 3 fr. 50. — Lieutenant-colonel Mayer : *Autour de la guerre actuelle, essai de psychologie militaire* (hors commerce). — Charles Gide : *les Dépenses militaires antérieures à la guerre* (La Paix par le Droit, 0.50). —

Norman Angell : *La Guerre européenne détruira-t-elle le Militarisme allemand?* L'Art Indépendant, 0,60. — John Masefield : *Gallipoli ;* Heinemann, 2 s. 6 d. — Sidney Dark : *The Glory that is France,* Eveleigh nash, 3 sh. 6 d.

Mme Noëlle Roger, qui fut infirmière à Lyon et en Suisse, a publié sur l'œuvre admirable d'hospitalisation et de secours de la confédération helvétique une série de publications dont il sied au moins de retenir les derniers volumes parus : *le Cortège des victimes* et *Soldats internés en Suisse.* — Avec **le Cortège des victimes** c'est le défilé lamentable des pauvres gens rapatriés d'Allemagne, — après combien de misères ! — vieillards, femmes, enfants, malades, toute une population mélangée par les hasards de la catastrophe, — pêle-mêle de malheureux des conditions les plus diverses arrachés de chez eux sans avoir pu souvent rien emporter que les pauvres nippes dont ils étaient couverts ; des maires ou conseillers municipaux, des prêtres saisis comme otages; des familles ayant perdu la moitié des leurs; des enfants sans parents, des vieillards hébétés, de pauvres grand'mères restées seules après la mort des petits-fils ; des aliénés, des paralytiques, — toutes les non-valeurs, tous les déchets d'humanité que l'ennemi n'a pas voulu retenir, ou plutôt dont il s'est délivré comme d'une charge sans profits. Et Mme Noëlle Roger nous dit l'accueil affectueux fait à ces naufragés ; le dévouement, les attentions si pleines de tact du peuple suisse pour les misérables échappés des geôles d'Allemagne. Elle note des récits navrants comme ceux des prisonniers civils de Combres, près les Hauts-de-Meuse, placés sous la mitraille par les officiers ennemis, puis séparés brutalement ; déportés, les hommes d'une part, les femmes et les enfants de l'autre. Elle raconte les tristesses des évacués des villes et villages envahis : Longwy, Andun-le-Roman, Cirey, Badonviller, Dompierre-au-Bois ; de ceux de Lille, Roubaix, Valenciennes, — de tous les endroits où l'agresseur s'est installé en maître. « On croit rêver, dit-elle, en écoutant ces rescapés, à qui les pires malheurs apparaissent dorénavant comme une chose toute naturelle. Ils en ont tant vu ! » — Un seul train venant de Lille amena 498 personnes, dont 139 enfants au-dessous de 12 ans. Du 24 octobre 1914 au 31 mars 1915, les trains austro-allemands débarquèrent en Suisse un total de 33686 personnes, parfois, on peut insister sur le fait, dans un dénuement absolu et qu'il faut avoir contemplé pour savoir ce que peut être la misère. Pour tous ces malheureux, la population, à Schaffhouse, à Zurich, à Genève, donna des vêtements, des chaussures, du linge, des objets divers, des jouets pour les enfants, pour tous des fleurs. Elle les a accueillis, pansés, secourus, hébergés, habillés, consolés et même dorlotés ; elle les a fêtés et leur a donné encore de l'argent pour continuer leur route, car les réfugiés n'avaient plus rien, — rien que du papier

allemand qu'on leur a remis en échange des économies de toute leur existence. — Il serait difficile sans doute de rappeler tous les traits de dévouement des Cantons au cours de l'horrible guerre actuelle, et nombre d'histoires rapportées par Mme Noëlle Roger ont des allures de légende ; mais ce fut bien l'élan de tout un peuple qui tenait à affirmer ses sympathies, sa solidarité, et qui a donné de son cœur en même temps que de sa bourse ; et s'il y a eu bien des larmes, bien des douleurs et des détresses au cours de ces derniers mois, il faut dire hautement que la Suisse, selon sa vieille tradition, a joué dans le grand drame actuel le rôle le plus admirable qu'elle pouvait choisir ; elle a été pour les pauvres, les deshérités, la consolatrice et la mère secourable dont le nom reste béni malgré nos deuils et nos tristesses présentes, — et qui mérite de demeurer dans la mémoire des hommes.

Le second volume de Mme Noëlle Roger : **Soldats internés en Suisse**, concerne les prisonniers qui lui ont été confiés et que l'on considère comme incapables de reprendre du service ; et c'est l'accueil enthousiaste du peuple, les réceptions attendries qu'on prépare pour les éclopés revenus des camps de concentration et qui ne peuvent croire à tant de bonheur. Leur préoccupation dominante, dit Mme Noëlle Roger, était de savoir si après leur guérison, ils devraient retourner en Allemagne. Mais c'était comme un mauvais rêve qu'ils contaient l'histoire — presque toujours horrifiante — qui était leur propre histoire. — Les comptes établis au moment où fut écrit ce livre donnaient, comme internés en Suisse, un total de 11.495 Français, 1.596 Belges, 1.256 Anglais, tous éclopés, amputés, fourbus, — certains quasi trépassés et qu'il fallut bientôt mettre en terre. Mais la plupart, après quelques jours, se remirent à vivre, ayant trouvé non seulement les soins, mais l'affection, les petites attentions délicates, un foyer, des amitiés sûres s'ingéniant à les occuper, les distraire par des travaux, des besognes diverses, sans parler des jeux et des études. — Et ce qui restera ici encore, c'est l'accueil toujours cordial de la Suisse, même de ses populations pauvres et jusqu'à celles de patois allemands, — qui se sentaient « obscurément attirées vers la France par le sentiment le plus vivace de leur être simple : l'attachement au sol ». Ceux qu'elle recevait, en effet, avaient souffert en défendant leur patrie, et c'est de cela qu'on tenait à les remercier, qu'on ne pouvait leur témoigner trop d'admiration et trop d'amour.

Les deux volumes de Mme Noëlle Roger contiennent nombre d'histoires, d'anecdotes sur lesquelles je dois passer, mais qui en rendent la lecture surtout attachante. On peut les regarder comme un des témoignages les plus frappants de la sympathie et de l'affection du peuple suisse et il était juste de les signaler.

Ma campagne au jour le jour (août 1914-décembre 1915),

par le capitaine Hassler, ancien instructeur à l'école militaire de Joinville, est un carnet de route, une sorte de journal complété de lettres relatant diverses péripéties de la guerre vues par un officier de troupes, — c'est-à-dire un récit plutôt fragmentaire, l'auteur n'ayant qu'un champ de vision aseez restreint. Il était encore lieutenant au début des hostilités et l'on arrive avec lui aux premiers faits de la campagne sur la Meuse, puis en Belgique, du côté de Virton. Les troupes durent bientôt rétrograder tout en bataillant et le journal de l'officier indique les étapes de ce calvaire : Sassey-sur-Meuse, Villers-devant-Dun, le bois de Mont-devant-Sassey, etc. Chaque jour c'étaient des combats, des charges pour refouler l'ennemi, — mais toujours la retraite. Des nouvelles générales de la guerre, il n'y en avait pas ; on était dans l'incertitude des événements, — tandis que les Allemands envahissaient la France. — L'auteur revint enfin à Paris (3 septembre) et de suite fut dirigé vers l'Est avec ses troupes. Il se trouva aux premières journées de la bataille de la Marne, mais eut un pied écrasé par la chute de son cheval dans un trou creusé par les Allemands et dissimulé avec du foin, tant qu'on dut l'évacuer sur Meaux et, après quelques jours, sur Paris. Il en repartit après un court repos et se mit à la recherche de son régiment,—la division dont il était servant de liaison entre les Anglais et la droite du général de Maunoury. Les troupes françaises, toujours bataillant, chassaient alors l'ennemi vers le nord et il rejoignit les siens du côté de Péronne et de Roye ; aux environs de Biarre il se trouva de nouveau blessé et ne put retourner au front que dans le courant de décembre. — Ce fut vers Andechy, où les hommes avaient « dix kilos de terre après leurs vêtements ». Il pleuvait ; il faisait froid ; les nuits étaient noires et lugubres dans les tranchées du Bois Carré et d'Arvillers. A Biaches, il fut de ceux qui se trouvaient désignés pour prendre du repos ; mais il lui fallut de suite repartir, changer de front. Les troupes étaient dirigées vers la Marne et passèrent le 1er janvier à Saint-Germain-la-Ville. Les combats les plus atroces furent ceux qui furent donnés le mois suivant. On devait passer de nuit par d'horribles boyaux, d'où l'on pouvait constater, le jour revenu, que sortaient des pieds, des mains, des têtes de cadavres allemands, entassés par les explosions de mines et d'obus et que les travaux de sape avaient remis à l'air. Dans la plaine c'était partout des morts, dans des poses tragiques, certains encore agenouillés, la tête reposant sur la main, et d'où coulait la cervelle. Les poilus allaient le soir retirer aux morts allemands les casques, les équipements, les fusils, — et tout le jour tiraient avec leurs munitions. La tranchée faite, on avait creusé également, la nuit toujours, une sorte de cave pour le commandant, — le lieutenant Hassler promu capitaine, — et l'on avait mis à découvert, le long des parois, de nouveaux cadavres, encore à

demi engagés, et qui apparurent le lendemain dans la lumière, encore plus macabres, encore plus horribles. M. Hassler raconte qu'il dut vivre quatre jours et quatre nuits avec ce voisinage, au milieu de ce cimetière, parmi l'odeur atroce des charognes. — C'est la page surtout émouvante de son récit qui contient d'ailleurs beaucoup d'indications curieuses et de détails attachants, comme ceux qu'il donne sur l'héroïsme des combats dans les tranchées, sur les opérations diverses de la région, sur les violences exercées par les Allemands sur les blessés français, sur le sort de nos prisonniers en Allemagne, les trucs de l'espionnage, etc... L'ennemi, peut-il indiquer également, avait traversé la Champagne en 1914 ; mais le pays avait peu souffert, car « les Boches comptaient bien y revenir ». — A la fin, le capitaine Hassler dut prendre du repos, souffrant de son ancienne blessure et d'une névrite sciatique, mais pour retourner à son poste après quelques mois de repos, et en déclarant qu'il faut « aller jusqu'au bout, coûte que coûte ». — Il y a malheureusement beaucoup de choses coupées par la censure dans ce livre, — peut-être pour encourager les éditeurs à en donner plus tard une version définitive.

L'ouvrage de M. François Olÿff, **la Belgique sous le joug**, est à peu près uniquement un recueil de témoignages, de procès-verbaux, le résultat d'une enquête dans les régions occupées, et raconte avec de multiples détails, fait par fait, les circonstances de l'invasion. La Belgique, sans doute, eut le tort de ne pas accueillir les agresseurs avec des acclamations; elle osa résister et prit les armes. Les Allemands se sont vengés en détruisant et massacrant sur leur route avec de vagues prétextes ou même sans se donner la peine de chercher un prétexte. — Certaines des relations consignées dans son livre par M. François Olÿff donnent des détails atroces et il faut les lire pour comprendre ce que peuvent être les beautés de la guerre. Il y a des faits, sans doute, dont on voudrait douter ; mais l'auteur précise minutieusement, donne les noms, cite les endroits. Il lui a suffi en somme de recueillir les choses, de laisser parler les témoins à Canne, à Wonck, à Mouland et Berneau ; d'écouter les survivants de Visé, d'Hallembaye, de Haccourt, ceux d'Heure-le-Romain, d'Hermes, de Vivegnis, de Cheratte, Rabosée, Barchon, etc. toutes localités situées du côté de Liége. Partout c'était le massacre, la dévastation, l'incendie. A la Brouxe, près de Soumagne, dans une seule tranchée on enfouit 57 cadavres masculins. On pourrait citer encore les exécutions de Tintigny, d'Arlon, de Tamines ; les villages saccagés entre Diest et Hasselt ; les dévastations de Haelen, Lummen, Lanaeken, etc... Furieux de la résistance apportée par la Belgique, — qui devait compromettre en effet leur plan d'invasion, — les Allemands se sont vengés sur la population, et lui ont fait tout le mal possible. « A Hallenbaye, dit une relation, nombre de soldats

s'amusaient à enduire des troncs d'arbres avec de l'excellent beurre dont les habitants s'étaient privés pour le leur remettre. » — Mais il faut convenir qu'ils n'avaient pas toujours le courage d'avouer leurs méfaits. A Vivegnis, près de Liége, on avait brûlé des maisons et traîné la population à l'écart pour la fusiller, lorsque le bourgmestre voulut plaider la cause commune : « L'officier qui commandait demanda qui avait donné l'ordre d'incendier. Les soldats répondirent que c'étaient les habitants qui mettaient eux-mêmes le feu » !...

Ce volume, avec des récits encore sur Spa, sur Liége, ne concerne d'ailleurs que l'invasion de la partie sud du pays. Une suite doit lui être donnée qui parlera de l'occupation en Flandre et dans le Brabant.

CHARLES MERKI.

§

Le livre du lieutenant-colonel Mayer, **Autour de la Guerre actuelle**, demande une attention spéciale. On sait que cet officier supérieur a eu le mérite de prédire longtemps à l'avance, notamment dans un article de la *Revue militaire suisse* de 1902, la façon dont les opérations tourneraient si une guerre éclatait. Il a rappelé ceci au public dans une substantielle brochure récente : *Pouvait-on prévoir l'immobilisation des fronts?* et c'est pour ses amis seulement que, dans un nouveau livre, il précise ses idées sur le rôle de la défensive. Or, même sur ce point fondamental, il n'est pas très éloigné de ses adversaires, les partisans de l'offensive. « La défensive, dit-il très justement, ne peut mener à la victoire que si l'on sait en sortir. » Et encore : « On n'a jamais vu, on ne verra vraisemblablement jamais l'emploi exclusif de la défensive aboutir à un résultat décisif, c'est-à-dire entraîner la victoire de l'un des partis et la défaite de l'autre ; il est impossible d'obtenir un véritable succès par les armes si on ne sort pas à un moment donné de la passivité qui caractérise la défensive. » Ce qu'il critiquerait donc seulement dans les récentes applications de l'offensive, et chez les Allemands plus encore que chez nous, c'est la hâte trop grande, la préparation trop courte, la liaison des armes trop peu assurée, toutes choses qui ne contredisent aucunement les principes des prôneurs de l'offensive, Cardot, Langlois, Bonnal et tant d'autres. Nous venons justement de voir à deux ou trois reprises, à Verdun, qu'une offensive bien conçue, bien préparée et bien exécutée triomphe assez aisément d'une défensive même formidable. On peut donc espérer que ce n'est pas seulement par l'argent que nous vaincrons, comme l'auteur le croit d'après l'économiste russe Jean de Bloch, mais par le fer et le feu, pour reprendre l'expression dure de Bismarck. L'argent à lui seul serait insuffisant ; ce n'est pas la peur de la banqueroute qui fera jeter ses armes à l'Allemagne ; elle aidera seulement à la victoire en

gênant la production industrielle des munitions et des approvisionnements. Et la disette même ne suffira pas, car elle ne sera jamais assez forte, comme dans une ville assiégée, pour obliger le commandant de la place à ouvrir ses portes. Il faudra en arriver au choc, mais ce choc offensif, s'il a lieu dans de bonnes conditions, aura raison de la défensive ennemie. Et une fois de plus sera vérifié le mot terrible de l'Evangile : Qui frappe par l'épée périra par l'epée.

Mais ce n'est pas tant de tactique que de psychologie que parle ce livre, comme l'indique son sous-titre : « Essai de psychologie militaire ».L'auteur y fait la critique de ce qu'on appelle l'unité de doctrine et de la façon dont est conçu l'enseignement de nos écoles de guerre. Mais en ceci aussi peut-être est-il moins loin qu'il semble de ses adversaires. Personne ne défend le « magister dixit », en une matière surtout où l'erreur, même provenant d'un trop grand esprit de dicipline,peut produire des conséquences si désastreuses ; les officiers ont le droit et le devoir de se faire une science personnelle au lieu de se contenter d'adopter celle qu'on leur présente, et, comme dit l'auteur, ils doivent vivre avec l'idée qu'ils ont tout à apprendre, au lieu d'agir comme s'ils croyaient tout savoir. Mais ceci dit, l'unité de doctrine a de grands avantages et une armée où se heurteraient dans les états-majors les systèmes les plus contradictoires aurait bien des chances d'être battue.

Il est néanmoins probable que dans la réorganisation de l'armée après la guerre on s'inspirera beaucoup des idées du colonel Mayer. Ce qui était justement suspect chez un politicien bavard comme Jaurès devra être examiné avec soin chez un théoricien d'une intelligence aussi aiguë et d'un sens aussi pratique. L'ancienne armée était trop devenue une bureaucratie militaire, laquelle est pire encore que la civile. La nouvelle sera un organisme beaucoup plus souple, plus ouvert, plus hardi. Les grands chefs auront de moins en moins ce qu'il était convenu d'appeler l'esprit militaire; peut-être seront-ce des civils ; un homme comme Alfred Duquet pouvait voir juste tout aussi bien que le général Saussier, pour ne parler que de disparus. Les grands chefs formeront directement leurs collaborateurs par de brèves conférences dans les écoles de guerre,et ces collaborateurs seront peut-être d'une autre origine, éducation et mentalité que les officiers de troupes ; peut-être même, parmi ceux-ci, distinguera-t on les officiers qui instruiront les jeunes classes dans les futurs camps d'instruction et les officiers qui les mèneront au combat. Tout ceci aura besoin d'être étudié avec un esprit libre de routine, tout en connaissant la tradition, et plein à la fois de hardiesse et de sagesse ; le lieutenant-colonel Mayer mériterait d'être un des inspirateurs de cet esprit nouveau.

M. Charles Gide, en étudiant **Les dépenses militaires an-**

térieures à la guerre, a voulu se rendre compte s'il était exact que, comme on le répète bien souvent, la France ait négligé la préparation de la guerre présente. C'est un de ces sujets graves sur lesquels il importe d'avoir des idées nettes ; les appréciations peuvent différer, mais les chiffres doivent être hors de conteste. Or, d'après l'addition de nos budgets de défense nationale depuis 1871, nous avons dépensé de 40 à 50 milliards ; on ne peut donc pas dire que notre effort financier ait été nul ou même faible. Le flottement entre ces deux chiffres 40 et 50 vient de la façon différente dont les statisticiens établissent leurs bases, suivant par exemple qu'on compte ou non comme dépenses de la défense nationale le budget de la gendarmerie, les pensions militaires, les budgets dits extraordinaires, etc. M. Charles Gide s'arrête ainsi à 42 ou 43 milliards, tandis que M. Neymark, économiste non moins distingué, arrive à 51 milliards et même les dépasse un peu. Comparativement aux autres puissances, notre effort a été normal. Au lendemain de 1870 nous dépensions plus pour nos budgets de guerre et de marine que l'Allemagne et que l'Angleterre, mais celles-ci nous ont rejoints et dépassés vers 1895, et depuis nous les avons suivies assez fidèlement. En trente ans, de 1883 à 1913, notre budget de défense nationale a augmenté de 84 o/o, ce qui est peu relativement aux augmentations correspondantes de la Russie 159 o/o, de l'Angleterre 176 o/o et de l'Allemagne 354 o/o mais ce qui est néanmoins sensible. D'autant qu'en 1883 notre budget militaire, 789 millions, était très supérieur à celui de l'Allemagne, 504, et que c'est à ce point de départ faible qu'est dû en partie la force du taux d'accroissement du budget allemand. — La France consacrait-elle à sa défense nationale une proportion de sa richesse moindre que l'Allemagne ? La réponse à cette question est très difficile à donner, car il faut comparer des données correspondantes ; d'après notre auteur, la France consacrait 31 o/o de son budget et l'Allemagne 27 o/o du sien ; par tête d'habitant, la France payait 37 fr. pour sa défense et l'Allemagne 35 fr., et par tête de chef de famille, ce qui est plus juste, la France 70 fr. et l'Allemagne 74 fr. Tout cela s'équilibre donc assez bien. Par rapport à l'ensemble de ses revenus, lesquels sont d'ailleurs difficiles à préciser, la France prélevait 49 pour 1000 et l'Allemagne 46 pour 1000. Je rappelle ici que cet ensemble de revenus se trouvait, depuis le dernier essor industriel allemand, bien plus considérable chez nos voisins que chez nous. Les statisticiens évaluent ce bloc annuel à 50 milliards pour l'Allemagne, 55 à 60 pour l'Angleterre, 30 seulement pour nous. Pour l'Italie il ne serait que de 14 milliards, en sorte que chez elle l'effort militaire, quoique moindre en chiffre absolu, prélevait une part plus lourde, 53 pour 1000. La conclusion de tout ceci, c'est que la France n'a jamais négligé le souci de sa sécurité nationale et qu'elle a fait pour

l'assurer autant de sacrifices que les autres grandes puissances.

Le graphique établi par M. Charles Gide et donnant la courbe de nos dépenses militaires de 1871 à 1914 surprendra beaucoup de lecteurs. Je croyais, notamment, comme tout le monde, que la période de l'affaire Dreyfus avait été marquée par un fléchissement énorme de nos dépenses militaires ; or, ce fléchissement de 1901 à 1904 a été faible (de 726 millions à 702) et à partir de 1904 l'ascension a repris de façon presque vertigineuse. Voici, pour les amateurs d'histoire contemporaine, les sinuosités principales de la courbe. De 1871 à 1881 montée, c'est le moment où nous reconstituons notre armée détruite ; puis de 1881 à 1888, descente qui coïncide avec l'époque où l'Allemagne, après le Congrès de Berlin, nous laisse tranquilles, en cherchant d'ailleurs à nous brouiller avec les autres. En 1888, incident Schnœbelé, et du coup nouvelle et forte montée jusqu'en 1891. A ce moment, l'alliance russe semble nous rassurer, et de 1891 à 1893 notre budget militaire baisse. Mais à partir de 1895 il remonte jusqu'à 1901, où il fléchit légèrement, et à partir de 1904 s'enfle formidablement jusqu'en 1914. Le budget de la Marine suit la courbe du budget de la guerre, sauf quelques variations peu importantes. Le budget de la Guerre, qui était de 387 millions en 1871, était monté à 640 en 1881, à 709 en 1891 et à 702 en 1904 ; en 1912 il atteignait le milliard et en 1914 il montait à 1.203 millions auxquels il faudrait ajouter 513 millions de la Marine. En vérité, on ne peut pas nous reprocher d'avoir regardé à la dépense.

Maintenant cette dépense a-t-elle été judicieuse et efficace ? Ceci est une toute autre question, mais qui ne regarde pas uniquement la Représentation nationale.

HENRI MAZEL.

§

L'auteur connu de « La Grande Illusion », M. Norman Angell, publie une brochure où il se demande si **la Guerre Européenne détruira le militarisme allemand**. C'est du moins ce qu'il souhaite, mais je doute fort que les moyens qu'il préconise suffisent.

M. Angell a peur d'une France et d'une Russie « triomphantes ». Il croit que « le Prussianisme et sa philosophie » ne serait pas détruit, si la France étendait ses frontières jusqu'au Rhin. On ne ferait que le transférer « d'une capitale à une autre où à d'autres (Paris et Pétrograd, sans doute), à d'autres qui, en réalité, pourraient être, en raison de leur situation et circonstances, plus menaçantes que Berlin » (p. 13).

M. Angell ne me semble pas avoir bien saisi les différences, cependant très grandes, qui distinguent si profondément notre mentalité de celle de la Prusse. Notre action sur le monde à été

toujours différente de celle de l'Allemagne. Nos soldats n'ont jamais commis les atrocités sans nom et les crimes lâches et abominables, dont se sont rendues coupables les armées allemandes et dont elles supporteront l'éternel opprobre.

On vient de voir que M. Angell s'oppose à ce que la France obtienne ses frontières naturelles, mais, par contre, il souhaite que « toutes les colonies allemandes soient transférées à la Grande Bretagne et que la flotte allemande soit entièrement détruite » M. Angell est très généreux, mais aux dépens des autres et pour son pays seulement.

Un peu plus loin, il nous apprend qu'en 1870 « la France était en réalité si désorganisée que Bismarck se vit presque forcé de créer un gouvernement français avec lequel il puisse négocier » (p. 16). Voilà comment M. Angell écrit notre histoire. Il l'a apprise évidemment dans quelque manuel boche Il désire d'ailleurs que les Alliés ne deviennent pas les maîtres des peuples ou des Etats germaniques, mais leurs collaborateurs et leurs associés. Espérons qu'on ne cédera pas à ces étranges et mauvaises suggestions.

JACQUES BRIEU.

§

Gallipoli, par John Masefield. — L'expédition de Gallipoli fut-elle simplement un échec ou un complet fiasco ? Il est difficile d'arriver à présent à des conclusions péremptoires. Les rumeurs les plus fantaisistes ont eu cours à ce sujet ; lorsque les premières troupes débarquèrent, on s'imagina que les Dardanelles seraient bientôt en notre possession et que nous aurions, par la Méditerranée et le Bosphore, une route rapide et facile jusqu'aux ports russes de la mer Noire. Malheureusement, les lignes turques restèrent infranchissables ; en dépit de l'héroïsme des troupes australiennes, anglaises et françaises, on décida de renoncer à l'entreprise. Certains prétendent encore qu'on eut tort, mais, il est plus prudent de laisser aux historiens futurs le soin de se prononcer, lorsqu'ils auront accès à toute la documentation. Dans le livre qu'il intitule simplement : **Gallipoli**, Mr John Masefield expose les raisons qu'il a de croire que cette expédition eut des résultats importants : « Ceux-ci furent, en effet, considérables. Nous avons détruit et mis hors de combat un nombre d'ennemis beaucoup plus grand que celui de nos hommes... Les pertes turques ne seront sans doute jamais établies et publiées, mais aux cinq batailles de débarquement, le 6 mai, le 4 et le 28 juin, le 6 et le 10 août, ils perdirent, en hommes tués seulement, presque autant que nous eûmes de tués de notre côté pendant toute la campagne. Bien que nous n'ayons pas accompli ce qu'on espérait, notre présence à Gallipoli maintint de nombreuses armées turques dans

la Péninsule et aux environs... En tout, nous mîmes hors de combat ou empêchâmes d'être employés ailleurs, plus de 400.000 Turcs, c'est-à-dire une immense armée dont l'action aurait pu entraîner des désastres dans le Caucase par exemple, où les Russes étaient alors vivement pressés, ou bien aussi, en Mésopotamie, où une grande partie fut envoyée plus tard. »

A côté de ces résultats matériels, l'expédition de Gallipoli eut, selon Mr Masefield, des conséquences diplomatiques et politiques non moins importantes : « Au début, elle eut un effet profond sur l'Italie ; elle fut peut-être l'une des causes qui l'amena à déclarer la guerre à l'Autriche. Au début aussi, elle eut un effet profond sur les Etats Balkaniques. La Bulgarie ne tenta de mouvement contre nous que cinq mois après nos débarquements. Si nous n'avions pas été à Gallipoli, elle se serait jointe à nos ennemis dès le printemps, au lieu qu'elle ne le fit qu'au milieu de l'automne. »

Mr John Masefield qui a passé plusieurs mois aux Dardanelles, avec la Croix-Rouge, relate dans ces 180 pages ses expériences. N'oubliant pas qu'il est un grand poète, il décrit les événements auxquels il assista en en faisant ressortir l'aspect général et le côté humain. Il a vu le débarquement des troupes anglaises et des troupes françaises. Il a assisté aux sanglants assauts des hauteurs qui commandent la baie d'Anzac et il y a là des pages profondément émouvantes. Ce livre restera l'un des meilleurs qui ont été écrits sur cette partie des opérations de la grande guerre.

The Glory that is France, par Sidney Dark. — Une des caractéristiques les plus profondes de l'Anglais jusqu'ici était son insularité, qui le gênait bien souvent pour comprendre les autres peuples et les autres nations. La guerre actuelle a eu pour résultat de secouer énergiquement les préjugés insulaires de l'Anglais et de modifier sérieusement toutes les notions auxquelles il se cramponnait ; sans doute, comme Mr Sidney Dark le fait remarquer, il existe encore quelques Anglais qui s'obstinent dans un conservatisme désuet. Mais ceux-là sont ceux qui avaient toutes sortes de tendresses pour l'Allemagne qu'ils opposaient à la France. Le germanisme exerçait une influence assez étendue en Angleterre ; pendant les guerres napoléoniennes, ce pays était allié à la Prusse et aux Etats allemands. Après Waterloo, Wellington était descendu jusqu'à Paris en compagnie de Blücher, pour la personne de qui, du reste, comme pour l'armée prussienne tout entière, il professait un mépris et un dégoût profonds, car Wellington vainqueur restait gentleman, alors que ses alliés se montraient ce qu'ils avaient toujours été, ce qu'ils sont restés depuis lors, ce qu'ils se montrent encore aujourd'hui, des brutes, des pillards et des assassins. Pendant le XIXe siècle, l'Angleterre n'eut aucune occasion de discorde avec la Prusse, ni plus tard

avec l'Empire d'Allemagne. Les relations intellectuelles entre les deux pays furent constantes; l'un de ceux qui contribua le plus à introduire le germanisme en Angleterre fut certainement Carlyle, mais il serait injuste d'en faire un reproche trop amer à l'historien de la Révolution Française, car il est propable que s'il était le témoin des horreurs commises par les boches actuels, Carlyle ne se rangerait certainement pas du côté de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Turquie et de la Bulgarie. Sans doute, en 1870, il ne se montra guère tendre pour la France, mais il exprimait des idées qui, vraies ou fausses, étaient partagées par un grand nombre d'Anglais, convaincus que Napoléon III était l'agresseur. En outre, Carlyle ne cessa jamais de se faire le champion de la Russie et de dénoncer le Turc à une époque où la politique anglaise soutenait la puissance ottomane branlante pour empêcher la Russie d'arriver à Constantinople et d'avoir accès dans la Méditerranée orientale.

La reine Victoria contribua grandement à la germanisation du Royaume-Uni ; par son éducation première, par ses attaches de famille elle demeura allemande. Elle reçut presque exclusivement à la cour des sculpteurs, des peintres, des musiciens allemands.

La Reine Victoria exerça une influence prédominante sur la politique étrangère de la Grande-Bretagne pendant le XIXe siècle. La reine était entièrement allemande par ses préjugés et dans ses sympathies... Sa vie privée avait une rigidité tout allemande et son mari était un Allemand à l'esprit aussi consciencieux qu'étroit. Les deux influences qui, vers le milieu de la période victorienne, furent en conflit, sont représentées par le prince consort et par Lord Palmerston. Le prince ne cessa de protéger les intérêts allemands. Il était en faveur du progrès matériel, des grandes expositions ; il se défiait de tout ce qui ressemblait à la démocratie et il témoignait d'un souci pédantesque pour le respect des privilèges du trône. Palmerston était un aristocrate libéral qui avait le souci de la liberté, qui détestait l'Allemagne et aimait la France. Si Palmerston avait pu agir à son gré, le vol du Schleswig par la Prusse aurait amené la guerre avec la Grande-Bretagne. La cour parvint à empêcher une intervention britannique et, à l'encontre du sentiment populaire général, le pays devint le complice muet du premier des crimes qui ont édifié l'Empire Germanique moderne. La défaite du Danemarck, suivie de celle de l'Autriche, amena les autres pays germaniques, terrorisés par Bismark, à se joindre à la Prusse qui, en 1870, commença, par un faux notoire, une guerre qui aboutit à la grossière insulte du couronnement d'un Hohenzollern dans le Palais de Versailles. Et l'Angleterre assista à tout cela sans protester... Après 1870, l'idée germanique fut de plus en plus acceptée dans ce pays. Beaconsfield était si aveuglé par l'intérêt naturel qu'il prenait aux choses d'Orient, qu'il ne voyait rien de plus proche que la Russie. Gladstone avait un désir sentimental d'amitié pour la France, mais la question d'Egypte lui barrait le chemin. Salisbury était obsédé par cette curieuse illusion que « les races latines étaient en décadence » et, sous son administration, le Foreign Office

fut simplement une annexe de la Wilhelmstrasse. En 1900, la Grande-Bretagne était saturée de germanisme. Ceux mêmes qui se révoltaient contre les inégalités sociales et en cherchaient le remède se tournaient vers l'Allemagne pour y trouver leur panacée. Karl Marx devint leur apôtre et les modifications qu'ils y apportèrent rendirent son évangile plus complètement prussien et bismarckien.

Peut-être Mr. Sidney Dark généralise-t-il un peu trop lorsqu'il dit que les Arts et les Lettres se développèrent dans un sens essentiellement allemand. Sans doute, Wagner fut-il grandement admiré et, à sa suite, nombre d'autres compositeurs allemands. L'un des protagonistes du culte wagnérien, Mr. Bernard Shaw, se montra évidemment un admirateur excessif de tout ce qui était allemand, mais on ne saurait prendre au sérieux les soi-disant idées et théories de cet humoriste. En réalité, il ne comprend rien à l'Allemagne et il ne la connaît pas. Il y a vu surtout les droits d'auteur que lui rapportait la représentation de ses pièces de théâtre. Mr Bernard Shaw n'a d'autre importance que celle qu'il s'arroge. Comme dramaturge, il est surtout un satirique qui tombe facilement dans la farce, et ses traits d'esprit sont ceux du pamphlétaire qui s'inspire de préventions et de parti-pris. Il y a chez lui quelque chose de l'enfant espiègle ou du détraqué inoffensif qui attrape au vol un mot, une phrase sur lesquels il échafaude tout un commentaire qui en dénature le sens. Lorsque, au début de la guerre, Mr. Bernard Shaw publia une lamentable élucubration en faveur de l'Allemagne, ses compatriotes trouvèrent que ce n'était plus l'heure des bouffonneries et ils le lui firent bien voir. Pendant de longs mois, chaque fois que Mr. Bernard Shaw se risquait timidement à manifester son existence, la presse parla de lui en des termes assez peu aimables. On l'appela « Bernardhi Shaw », ou encore « feu Bernard Shaw » ; les commentaires débutaient ainsi : « Lorsqu'il était encore de ce monde », ou bien : « Avant qu'il ne se fût suicidé, Mr Bernard Shaw », etc... Le pauvre homme cessa ses pitreries en constatant que nul n'était d'humeur à les tolérer. Du reste, son germanisme consistait surtout à dire des choses désagréables à ses concitoyens ou au peuple étranger qui refusait, à juste titre, d'admirer ce que Mr. Bernard Shaw croyait être du théâtre. « Paris, écrivait-il une fois, est évidemment la ville la plus retardataire de l'Europe occidentale, celle où l'on rencontre le plus de préjugés et d'idées démodées. » Une autre fois, il s'imagina qu'il était très spirituel en faisant la déclaration suivante : « Quand des gens m'adressent la parole en italien ou en français, j'éprouve une curieuse impulsion à leur répondre en allemand courant. » Mais laissons là les palinodies de ce pantin. Si quelques intellectuels anglais lançaient d'inutiles sarcasmes à la culture française, il est juste de constater que, depuis une trentaine d'années, il existait en Angleterre une

réaction salutaire contre l'influence des idées allemandes. En art, par exemple, j'imagine qu'il n'y avait rien d'allemand moderne dans les œuvres d'Aubrey Beardsley, dont l'influence est encore si sensible chez les artistes d'aujourd'hui. Toute une génération de poètes et d'écrivains se réclama de Baudelaire, de Verlaine, et il suffira de mentionner l'admiration de Swinburne pour Victor Hugo. Les érudits, les écrivains, les historiens de la littérature accordèrent au génie français la place qui lui est due et nous savons que, parmi eux, nous comptons le plus fidèle des amis, Mr. Edmund Gosse. Enfin, n'oublions pas que l'entente cordiale parvint à s'établir malgré les efforts de l'Allemagne ; au point de vue politique, la loyauté française, dans le règlement des menus litiges qui séparaient les deux nations, assura un respect réciproque. En outre, lorsque la menace allemande se montra plus agressive, le ministre de la guerre d'alors qui connaissait particulièrement l'Allemagne et les Allemands, Lord Haldane, réorganisa le corps expéditionnaire et créa un état-major qu'il mit en relations avec le Grand Etat-Major Français.

Mr. Sidney Dark indique fort justement les tendances de certains écrivains, comme G. K. Chesterton et Hilaire Belloc qui, dit-il, aiment la France tout simplement parce qu'ils aiment l'Angleterre. Non moins justement, il attribue le mérite de l'Entente à « cet homme du monde bienveillant et désabusé » qui s'appelait Edouard VII. L'Entente est devenue, en 1914, une alliance cimentée par le sang répandu, côte à côte, sur le sol de France.

Si la liberté et la civilisation doivent durer, écrit l'auteur, l'alliance doit durer aussi. L'amitié se base sur la connaissance. Nous connaissons maintenant la vaillance et la ténacité de nos frères français. Nous ne pouvons les connaître trop bien et l'objet de ce petit livre est de faire mieux connaître la vraie France aux véritables Anglais.

Commençant d'une façon assez piquante par une citation de Heine : « La liberté est une religion nouvelle, la religion de notre temps... et les Français en sont le peuple élu », il esquisse rapidement l'histoire de la conquête de la liberté française, depuis la grande Révolution jusqu'à nos jours. Il fait preuve d'une connaissance étendue de l'histoire contemporaine de la France, mais il n'est pas toujours à l'abri de certains préjugés. Parlant de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il la qualifie, par exemple, de « mistaken revolt » contre l'Eglise. C'est aller un peu trop loin. Il n'y eut aucune révolte contre l'Eglise. L'énorme majorité du pays accepta la séparation que l'électorat réclamait, du reste, depuis 25 ans, avec une majorité toujours croissante. La loi rapportée par M. Briand, avec une remarquable largeur d'esprit et une noble générosité, était acceptée par la moitié des grands dignitaires de l'Eglise, et c'est seulement sur l'ordre venu de Rome que le clergé refusa de se soumettre, et, s'il y eut révolte,

ce fut l'Eglise qui se révolta contre la légitime autorité de l'Etat. Du reste, à ce sujet, l'auteur se contredit. Il est certain que la religion a joué dans l'histoire de la France un rôle plus grand que dans aucune contrée européenne ; les Croisades et Jeanne d'Arc, la Réforme et la révocation de l'Edit de Nantes ont laissé des traces profondes sur le développement de la France. Chez nous, l'anti-cléricalisme n'est pas anti-religieux. M. Imbart de la Tour, que cite Mr Sidney Dark, a écrit : « La France est, peut-être, le seul pays où la séparation de l'Eglise et de l'Etat ait pu se faire sans affaiblir l'esprit religieux. »

Mr Sidney Dark commet une autre erreur en disant que la loi de séparation a eu pour conséquences d'obliger un certain nombre de prêtres français à servir dans les rangs de l'armée combattante. Le statut des prêtres était réglé par les lois militaires longtemps avant le vote de la loi de séparation. Le service obligatoire de 2 ans avait supprimé les exemptions et les privilèges, aussi bien pour les membres du clergé que pour les membres de l'enseignement laïque; tous les Français étaient abstreints à servir dans l'armée, s'ils en avaient l'aptitude physique. Cependant, s'il restait un privilège, il fut entièrement favorable au clergé ; l'énorme majorité des jeunes prêtres étaient versés, par les bureaux de recrutement, dans les services sanitaires et, à l'heure présente, ils sont presque tous brancardiers ou infirmiers. Ceux qui combattent sont en nombre extrêmement réduit, et c'est uniquement parce qu'ils l'ont choisi.

Il est un autre point sur lequel Mr. Sidney Dark est dans l'erreur. Il critique, en effet, le rachat du réseau de l'Ouest par le Gouvernement, se faisant, en cela, l'écho de l'opinion réactionnaire et conservatrice en France; or, les faits lui donnent un démenti formel. Nous n'entrerons pas dans la discussion détaillée de cette question ; il nous suffira de dire que l'homme qui a réorganisé les Chemins de fer de l'Etat est M. Claveille, à qui a été confiée depuis peu la direction générale des services de transports, civils et militaires.

Les appréciations de Mr. Sidney Dark sur la politique de la Troisième République sont matière d'opinion, et là encore on sent bien d'où lui vient l'inspiration. Il déclare, par exemple, que l'immense majorité des Français croyait à la culpabilité de Dreyfus. C'est une affirmation pour le moins aventurée : si l'on compte seulement les lecteurs des journaux qui soutenaient l'innocence de Dreyfus, on verra de quel côté était la majorité. Du reste, la justice a, depuis lors, dit son dernier mot sur cette affaire en reconnaissant que le condamné de l'île du Diable avait été la victime d'une erreur judiciaire, basée sur des documents créés après coup par des faussaires.

Ce ne sont là que des erreurs de détail qu'il était bon cependant de relever pour montrer combien facilement un étranger peut se four-

voyer dans les questions de politique intérieure d'un autre pays. Dans l'ensemble, le petit livre de Mr Sidney Dark est un magnifique hommage au peuple de France, à l'héroïsme de cette race invaincue et invincible, qui a brisé l'élan des barbares sur la Marne et leur a infligé, devant Verdun, une défaite qui se prolonge depuis bientôt un an...

HENRY-D. DAVRAY.

A L'ÉTRANGER

Balkans.

M. Spyridon Lambros, historien de son état et, par hasard, premier ministre, vient d'organiser une petite fête byzantine à Athènes. Sous ses auspices, les réservistes et l'élite de la racaille se rendirent au Champ de Mars et là prononcèrent un solennel anathème contre M. Venizelos. Chaque manifestant tenait une pierre qu'il jetait dans un grand trou en criant, la main levée, « anathème et malédiction au traître qui désunit la patrie ». Les pierres amoncelées formèrent, dit un télégramme que M. Lambros s'empressa d'expédier aux pays de l'Entente, un monticule sur lequel sera placée une plaque commémorant cette représentation sans costumes ! Voilà de quelle manière s'amuse actuellement cet homme qui n'a pourtant plus l'âge pour servir de modèle à Poulbot. Et ce qu'il y a de plus tragi-comique dans l'histoire, c'est qu'en recommandant à ses sous-ordres d'envoyer à l'étranger ce télégramme descriptif, M. Spyridon Lambros est convaincu de faire de la haute politique. Il vise, en effet, à persuader à l'Entente et aux neutres que personne ne saurait plus maîtriser le mouvement populaire contre Venizelos et que par conséquent les puissances protectrices agiraient sagement, si elles venaient à composition avec la coterie constantiniste. C'est pourquoi il a imaginé cette manifestation qui a tout du film historique et qui sent l'organisation à mille lieues à la ronde. Car ce jeu d'anathème, de trou et de cailloux n'est guère dans les coutumes actuelles du peuple. Pendant vingt-trois ans que j'ai vécu en Grèce, je n'ai jamais assisté à une semblable kermesse byzantine. Au plus fort de la haine du peuple contre Constantin, du temps qu'il était encore diadoque, personne n'a songé à lancer des pierres dans un fossé symbolique. On a tout simplement invité le prince à faire un voyage d'agrément. Je pense que lorsque l'heure viendra, ou procédera de la même façon à son égard. Mais cette fois-ci, il n'y aura plus de billet de retour.

D'autres télégrammes d'Athènes, parvenus à Londres sans avoir subi les atrocités de la censure constantiniste, présentent la situation sous une forme moins théâtrale. La terreur règne dans la capitale grecque ; les vénizélistes sont en butte aux persécutions et aux plus

cruels traitements de la part des autorités. Et qu'on ne parle pas encore d'un mouvement spontané, etc., etc. Le 4 décembre, c'est-à-dire deux jours après les massacres, des experts recrutés par les « réservistes » se sont rendus aux deux imprimeries de journaux vénizélistes qui restaient encore intactes et les ont démolies selon les règles de la science. On ne les a pas saccagées, on n'a pas tout bouleversé, mais on a enlevé à froid tout ce qu'il fallait pour que les machines ne puissent plus fonctionner ! Tout le reste d'ailleurs se passa de la même façon. Les autorités prirent l'initiative des persécutions et des massacres, et organisèrent... le désordre sous le prétexte qu'il se tramait un complot contre le roi. Il faut lire les lettres forgées par les amis de M. Lambros et attribuées à Venizelos. L'homme d'État crétois y est présenté, pour ainsi dire, comme l'accusateur de sa propre personne ! Cette fabrication de faux documents qui semblaient destinés à la consommation intérieure a pris un développement extraordinaire. C'est un roman-feuilleton par lettres et à thèse que Dousmamis, Metaxas, Mercouris et autres ont composé pour soi-disant déshonorer Venizelos. Le chef du gouvernement provisoire est transformé en traître, en intrigant, en assassin, en bandit. Il avait, d'après eux, l'intention de noyer la royauté dans le sang. Et ceci, vous comprenez bien, excuse ce que l'entourage de Constantin a entrepris contre les marins alliés et contre les vénizélistes. C'était une sorte de guerre préventive ! Qui pourra leur en vouloir, pour cela ! Les Allemands n'ont-ils pas fait la même chose contre la France ?...

Mais si, d'un côté, ils cherchent à se disculper aux yeux de l'Entente, de l'autre ils préparent la population terrorisée à l'éventualité d'une guerre contre les puissances protectrices. Car toute leur politique peut se résumer ainsi : être en rapports à peu près passables avec les Alliés jusqu'au moment où Mackensen attaquerait sur le front macédonien, puis, aussitôt l'attaque allemande prononcée, collaborer avec les troupes du Kaiser. Donc fatalement les amis de Constantin sont forcés à tenir deux langages, un pour endormir pendant un certain temps encore les puissances de l'Entente, et un autre pour éveiller l'instinct belliqueux de la population de la vieille Grèce, instinct singulièrement engourdi chez les partisans du roi qui avaient tellement entendu prôner par les chefs antivénizélistes les bienfaits de la neutralité.

Cette collaboration avec les Allemands, les constantinistes rêvent qu'elle se produira de la façon suivante. Mackensen avancerait du côté de l'Epire et la jonction avec les troupes de Constantin se ferait à Janina, au préjudice des Alliés en général et des Italiens en particulier. Une fois la jonction réalisée, les côtes grecques seraient utilisées comme base pour la guerre sous-marine. Le ravitaillement de l'ar-

mée Sarrail deviendrait par ce fait extrêmement difficile et les Alliés se verraient dans l'obligation d'abandonner Salonique. Voilà les projets que les amis du roi caressent à Athènes. Mais pour que Mackensen arrive et rétablisse les communications avec Constantin, il faut un certain temps. Et d'ici là, il est indispensable d'avoir de quoi manger. Le blocus gêne terriblement la vieille Grèce et il n'y a pas de doute que les ministres de Constantin feront des concessions pour obtenir qu'il soit levé. Ces concessions seront réelles, si les Alliés tiennent bon ; elles ne seront qu'apparentes, si le jeu de conversations reprend avec le Roi.

Je ne veux d'ailleurs pas dire que le blocus soit un moyen absolument efficace et que toute autre action serait superflue. Le blocus portera des résultats, mais peut-être pas aussi immédiats qu'il le faudrait. Une combinaison d'autres moyens d'action avec le blocus à l'appui obligerait sans doute Constantin et sa camarilla à se soumettre à la volonté des Alliés, qui est en même temps celle de la partie saine du peuple grec. Les nouvelles qui nous parviennent des îles sont à ce point de vue réconfortantes. La politique du roi est violemment critiquée et Constantin est proclamé déchu. Le mouvement vénizéliste s'étend et se renforce. Les Cyclades, qui se trouvent depuis quelques jours sous l'autorité du gouvernement provisoire, sont aux portes du Pirée.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Suisse.

LA NOTE POUR LA PAIX. — L'avenir se chargeant de menaces avec la prolongation de la guerre, une double manifestation extérieure a été jugée opportune par notre gouvernement, qui s'était borné jusqu'ici à observer d'un œil apathique et dans une attitude à la Ponce Pilate les événements qui désolent l'Europe. Ces deux gestes, l'un une pseudo-protestation contre les déportations de Belgique, l'autre une note pour la paix succédant à deux jours d'intervalle à la note américaine, ne sont au fond qu'un seul et même acte ; ils s'expliquent l'un par l'autre et il faut, pour en comprendre l'intention profonde, en établir la corrélation.

Le 4 décembre, le Conseil fédéral publiait un rapport à l'Assemblée fédérale où il concluait au rejet de décisions des Grands Conseils de Vaud, Genève et Neuchâtel et d'une pétition de 150.000 signatures, qui l'invitaient à protester officiellement contre les déportations de civils belges et français.

On ne saurait, disait le rapport, parler du devoir de la Suisse de protester, comme Etat contractant, contre les violations des conventions de La Haye. Ces conventions ont créé entre les Etats des obligations réciproques ; elles

n'ont pas créé entre tous les contractants une solidarité qui, si elles venaient à être violées au détriment de l'un d'eux, obligerait les autres à s'opposer à cette violation ou tout au moins à protester contre elle.

Nous ne pouvons admettre non plus que nous ayons une obligation morale d'élever la voix contre les violations d'engagements internationaux commises par l'une ou l'autre des parties belligérantes et de protester contre des actes contraires au droit des gens.

C'était une fin de non recevoir. Le Conseil fédéral refusait de protester contre le système des déportations, à la différence de trois autres pays neutres, les Etats-Unis, la Hollande et l'Espagne, qui venaient de le faire. Toutefois il faisait en même temps connaître — et c'était tout ce qui lui paraissait « compatible avec la situation neutre de notre pays » — qu'il avait chargé le ministre de Suisse à Berlin « d'attirer l'attention du chancelier de l'Empire sur l'impression défavorable produite sur l'opinion publique suisse par les déportations en masse d'ouvriers belges en Allemagne ».

Cette démarche, comme le spécifiait le Conseil fédéral, s'était effectuée le 21 novembre.

Le 22 décembre, au lendemain du jour où il recevait communication du texte du président Wilson, le Conseil fédéral lançait sa note sur la paix. Ce document débute ainsi :

Le président des Etats-Unis d'Amérique vient d'adresser aux Gouvernements de l'Entente et aux Puissances centrales une note en faveur de la paix. Il a bien voulu la communiquer au Conseil fédéral suisse qui, inspiré du désir ardent de voir bientôt cesser les hostilités, s'était mis en rapport avec lui il y a déjà cinq semaines.

Cinq semaines avant le 22 décembre, par conséquent antérieurement à la démarche à Berlin du 21 novembre, le Conseil fédéral s'était donc « mis en rapport » avec le président Wilson au sujet d'une action à tenter en vue de la cessation des hostilités.

Dans quelle mesure avait pu s'effectuer ce sondage opéré par la Suisse à Washington ? Le *New-York Times* a publié à ce propos, le 25 décembre, le démenti officieux suivant à l'allégation de la note suisse :

Le président Wilson, en envoyant sa note du 18 décembre, a agi indépendamment de tous autres gouvernements neutres, conformément à la politique traditionnelle des Etats-Unis. Quoique le gouvernement américain soit prêt à apprécier l'approbation des autres gouvernements neutres, il est formellement décidé à ne pas agir de concert avec eux, et il n'a jamais consulté aucun d'eux pour la rédaction ou la transmission de la note de la semaine dernière.

En conséquence, la note du Conseil fédéral suisse, d'après laquelle celui-ci aurait été en contact avec le président Wilson, est une énigme pour le gouvernement.

Les journaux américains, en publiant ce démenti, l'accompagnaient de commentaires dont voici un spécimen :

Ce qui corrobore encore ce démenti catégorique, c'est que le gouvernement des Etats-Unis n'a adressé sa note à aucun gouvernement neutre au moment où il l'adressait aux belligérants. C'est seulement le mercredi soir (20 décembre), douze heures après la communication aux belligérants, qu'il a informé les neutres, et parmi eux le Conseil fédéral suisse.

Les seuls faits que puisse viser l'affirmation contenue dans la note suisse paraissent être ceux-ci : le ministre suisse à Washington s'est beaucoup agité depuis quelques semaines pour demander une intervention des Etats-Unis, mais ses démarches n'ont jamais produit aucun résultat, et, malgré ses instances, il n'a pas été reçu par le président Wilson.

D'autre part, M. Schulthess, président de la Confédération, dans une entrevue accordée à M. Quilici, correspondant du *Resto del Carlino*, de Bologne, précisait que la note américaine émanait bien de l'initiative personnelle du président Wilson et que la Suisse n'y était pour rien. Mais, déclarait-il :

Le Conseil fédéral s'était mis au rapport avec le gouvernement des Etats-Unis, afin d'apprendre si celui-ci avait l'intention de faire une démarche en faveur de la paix, et il a simplement reçu communication de la note en même temps que les belligérants.

Enfin, M. Hoffmann, chef du département politique, interviewé par M. Benedetti, rédacteur à la *Stampa*, de Turin, expliquait ainsi les choses :

La Suisse n'a pas choisi le moment de son intervention en faveur de la paix. Nos informations et celles des journaux nous avaient appris, ces mois derniers, que M. Wilson ferait probablement quelque chose en faveur de la paix. J'ai invité alors notre ministre à Washington à se mettre en contact avec les sphères américaines. M. Wilson nous assura que s'il se décidait à intervenir d'une manière quelconque auprès des belligérants, nous serions tout de suite informés de l'action des Etats-Unis. En réalité, nous n'avons été avisés officiellement que quelques heures avant que la note de M. Wilson ait été communiquée aux puissances belligérantes et aux neutres. La première communication a été faite simultanément au gouvernement suisse et à l'Espagne. Alors, pour notre compte, sans accords préalables avec le gouvernement de Washington ou avec d'autres puissances neutres, nous décidâmes d'appuyer la démarche américaine.

A travers ce tissu d'affirmations aussi officieuses que contradictoires, on peut cependant démêler une chose : c'est que deux mois environ avant la production de la note américaine, la Suisse faisait faire des démarches à Washington, aux fins de savoir si les Etats-Unis n'allaient pas se décider à intervenir en faveur de la paix.

Quand on songe aux désirs de paix qui se faisaient jour depuis longtemps en Allemagne et à la manœuvre pour la paix qui se préparait dans les bureaux de la Wilhelmstrasse, quand on songe en outre aux relations étroites qui existent, à Berne, entre le département politique fédéral et la légation allemande, on ne peut s'empê-

cher de penser que le rôle de la Suisse dans cette affaire lui a été plus ou moins suggéré par l'Allemagne, qui avait besoin de stimuler le zèle des neutres et de savoir exactement à quoi s'en tenir sur leurs projets, afin de pouvoir intervenir elle-même au moment psychologique avec le plus de chance de succès.

C'est ce qu'a certainement aperçu M. Jean Herbette, quand il dit dans l'*Echo de Paris :*

Peut-être l'Allemagne, si intéressée à engager une conversation trompeuse, a-t-elle tenté en Suisse, comme chez d'autres puissances neutres de l'Europe, un effort pour obtenir des interventions bénévoles. Nous nous faisons sans peine une idée des pressions et des intrigues qu'elle se permet en Suisse, quand nous constatons qu'elle ne livre pas à la Confédération le charbon qu'elle lui avait promis en échange de tant de faveurs, et quand nous voyons un journal de Berne, le *Berner Tagblatt*, qui passe pour être l'organe de la légation allemande, annoncer qu'il s'ouvrira prochainement, dans la capitale suisse, une conférence où les représentants des Etats scandinaves viendraient concerter une action commune en vue d'amener l'ouverture de négociations de paix.

C'est ce qu'a également compris M. A. Gauvain, lorsqu'il écrit à deux reprises dans le *Journal des Débats* :

On se défend vivement à Washington d'avoir combiné la note américaine avec celle de la Suisse, et l'on affirme dans l'entourage de la Maison-Blanche que le président Wilson veut agir seul. En outre, l'empressement de l'Austro-Allemagne à répondre, à un jour d'intervalle, à la note américaine et à la note suisse semble indiquer que celle-ci a été inspirée par le désir de rendre un service à Berlin. L'activité remarquée du ministre de Suisse à Washington peut être interprétée dans le même sens. Non pas que le gouvernement suisse songe le moins du monde à se départir de la plus stricte impartialité. Mais il est assez naturel, étant donné les circonstances, qu'il cède à la fois au penchant helvétique pour le règlement des affaires internationales, à une amicale pression de l'Allemagne et à l'ambition de voir le grand Congrès mondial se réunir au palais de la Bundesgasse. Dans l'esprit de M. de Bethmann-Hollweg et du comte Czernin, Berne serait probablement, en effet, « l'endroit neutre » propice pour les conversations qu'ils souhaitent d'engager (30 décembre).

Et :

La Suisse s'est bien empressée d'adhérer à la proposition Wilson, qui était indépendante de celle des empires centraux, mais elle était visiblement poussée à cette démarche par une pression germanique et le désir de voir le Congrès mondial se réunir à Berne. Dans son numéro du 21 décembre, la *Correspondance politique de l'Europe centrale*, qui se publie maintenant à Zurich, et qui, depuis la guerre, remplace l'officieuse *Correspondance politique* de Vienne, indique Berne « comme lieu de résidence du Congrès ». Il est aisé de deviner que cette considération n'est pas étrangère à la complaisance du Conseil fédéral (4 janvier).

Dès lors la manœuvre du Conseil fédéral, ou plutôt de M. Hoff-

mann, car il semble que c'est lui surtout qui a mené toute cette intrigue, s'explique complètement. Il s'agissait tout d'abord de se créer une virginité, c'est-à-dire une apparence d'impartialité, en vue de se présenter avec plus d'autorité lors de la prochaine intervention des neutres en faveur de la paix. On décidait donc de se livrer à un semblant de protestation contre les déportations belges. On en faisait courir le bruit vers la fin de novembre, et tout aussitôt les journaux romands d'entonner les louanges du Conseil fédéral, tandis que les journaux alémaniques se fâchaient tout rouge.

L'action du Conseil fédéral, s'écriait à ce moment le *Journal de Genève*, répond au sentiment ardent et unanime de notre population, tout au moins dans la Suisse romande... La Suisse, le plus exposé de tous, mais aussi le plus ancien parmi les États démocratiques, ne peut pas attendre plus longtemps pour pousser un cri d'alarme et de protestation.

La protestation officielle de la Hollande, celle de la Suisse — enfin ! — qui a fait battre notre cœur de patriote, s'enthousiasmait, le 2 décembre, la *Semaine littéraire*, ne sauraient que frayer la voie à une action plus étendue, plus concertée des puissances neutres.

Or, tandis que les Etats-Unis, les Pays-Bas et l'Espagne protestaient bien réellement par des notes écrites officielles, on apprenait, le 6 décembre, jour où fut connu du public le rapport du Conseil fédéral, que la Suisse n'avait fait à Berlin qu'une démarche orale n'ayant, de la déclaration même du Conseil fédéral, aucun caractère de protestation. La Suisse, comme on eût pu en effet s'en douter, s'était bien gardée de faire la moindre chose qui pût être désagréable à l'Allemagne. Les feuilles alémaniques se rassuraient. Désillusionnée, mais docile, la presse romande enregistrait le décevant rapport, sans se permettre la moindre observation.

Mais pour contrebalancer le mauvais effet produit dans les pays de l'Entente, on faisait passer, le 9 décembre, dans un journal de la Suisse romande, d'où il fut télégraphié en France, un communiqué officieux déclarant que la démarche faite le 21 novembre à Berlin avait été « considérée de part et d'autre comme une forme courtoise de protestation contre les événements de Belgique ». Puis une dépêche de Berne, en date du 10 décembre et destinée exclusivement aux journaux de l'Entente, spécifiait qu'il s'agissait d'une « note » à laquelle l'Allemagne avait fait une « réponse ».

Ainsi, sans désobliger l'Allemagne, on se donnait les gants d'avoir protesté, tout en n'ayant pas protesté. Couvrant le Conseil fédéral, toute la presse romande a fait le silence sur ces délicates préparations, qui ne péchaient pas par défaut d'hypocrisie.

Ainsi paré, on était prêt pour aborder, le front serein, la grande manœuvre stratégique de la paix.

Il semble, toutefois, que celle-ci ait été déjouée par le président Wil-

son avec sa question aussi brûlante que captieuse aux belligérants, et avant tous à l'Allemagne : « Faites-nous connaître clairement vos buts de guerre. » Si l'on examine la note suisse, on n'y trouve rien de pareil. La note suisse se borne à épouser les suggestions allemandes. « Liée en même temps d'amitié (!) avec les deux groupes de puissances actuellement en guerre... la Suisse aspire à la paix... Elle s'estimerait heureuse de pouvoir, même dans la plus modeste mesure, travailler au rapprochement des nations en guerre et à l'établissement d'une paix durable. » C'est tout, et c'est ce qui différencie profondément la note suisse de la note américaine. La « paix durable » que la Suisse « aspire » à voir s'établir n'est autre que la paix allemande.

Nous serons cependant tenté d'excuser cette peu chevaleresque tentative, en raison du grand danger que court actuellement la Suisse. La Suisse, songeant avant tout à elle, désire la paix à tout prix, au moment où elle va peut-être avoir à défendre sa vie et son honneur.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Il y a quelque temps déjà, le gouvernement britannique faisait une « déclaration » en vertu de laquelle les ouvrages allemands et autrichiens, parus depuis la guerre, ne relevaient plus de la Convention de Berne. Les droits d'auteurs de ces ouvrages ne seraient désormais la propriété d'aucune personne des pays en guerre avec les empires centraux. De ce fait le gouvernement anglais s'est trouvé dans l'obligation de nommer un administrateur judiciaire ayant en mains tous ces droits d'auteurs et les pouvant céder. D'après la nouvelle loi anglaise, il appartient à cet administrateur d'entrer en relations et de s'entendre avec ceux des éditeurs désireux d'acquérir les dits droits. L'emploi des fonds ainsi recueillis sera fixé après la guerre seulement. Il n'est point que la Grande-Bretagne et les empires Centraux que cet arrêté intéresse. De tiers neutres en sont touchés, et par lui se trouve regrettablement atteint le bien idéal commun à toutes les nations civilisées. Quels en furent les motifs ? Grâce à la loi nouvelle, l'Angleterre pourra publier les ouvrages allemands et autrichiens qui, depuis la guerre, jusqu'à maintenant, ne le pouvaient être que par voie illégale. Ainsi sont rendues dès maintenant possibles en librairie les traductions de nombre d'ouvrages scientifiques, particulièrement médicaux, ayant pour auteurs des Allemands ou des Autrichiens. Elle a, entre autres buts, celui de faciliter la publication d'œuvres « qui peuvent être d'utilité au gouvernement britannique dans sa lutte contre l'ennemi ».

Cette loi a effet rétroactif. Cet arrêté qui, quoi qu'en disent ses auteurs, est une violation de la Convention de Berne, a suscité, dans le monde anglais des lettres et des éditeurs, de nombreuses et vives protestations. C'est ainsi que nous pouvons lire des lignes indignées de Mr B. Marston, dans le *Publishers Circular*, le principal organe de la librairie anglaise :

Sans qu'en ait été avertie la plus grande partie des écrivains et des éditeurs anglais, le gouvernement a fabriqué une petite loi qui met en morceaux le « chiffon de papier » le plus sacré que les grandes nations aient jamais établi, c'est-à-dire la Convention de Berne. C'est là une action misérable qui couvre à jamais la Grande-Bretagne de honte. Parce qu'on convoite les droits d'auteurs de quelques écrivains et savants allemands et que, du fait de nos obligations envers la Convention de Berne, nous ne pouvons nous les approprier légalement, notre gouvernement, sans en instruire préalablement la nation, a élevé une décision à la dignité de loi, qui lui donne le pouvoir — un tel droit ne saurait lui être accordé — de faire siens les droits d'auteurs de nos ennemis sous le prétexte de prendre une mesure de préservation.

Mr Marston note que la Convention internationale de Berne, qui défend les productions littéraires des peuples cultivés contre toute traduction et toute publication non autorisées, fut jusqu'ici respectée de tous les pays et qu'il était réservé à l'Angleterre de l'enfreindre. Aussi demande-t-il l'abrogation de la loi :

Il est juste qu'on reconnaise l'erreur commise, qu'on rapporte la loi et qu'on en établisse une autre affirmant que, dans l'intérêt de l'Angleterre et de tous les peuples signataires de la Convention de Berne, il est illégal de dérober les droits de l'ennemi aussi longtemps que celui-ci respecte les droits de nos auteurs. Je suis convaincu que S.M. le Roi ne contresignera pas volontiers cette loi par laquelle est brisée la parole donnée par l'Angleterre.

M. Fernand Neuray, directeur du *XXe siècle*, trace dans son journal un vigoureux portrait de Léopold II, dont j'extrais ces quelques lignes touchant l'action diplomatique et militaire du deuxième roi des Belges, qui montrent la justesse de son regard sur l'avenir, et combien ce regard était grand et loin :

Ce n'est pas aux lecteurs du *XXe siècle* qu'il faut apprendre ce que fut le mémoire Banning, rédigé en 1882 par le célèbre penseur à la demande du roi. Sur la position de la Belgique et sur ses conséquences, comme sur le danger à quoi nous exposaient nos richesses, notre faiblesse militaire et les mouvements pour ainsi dire inéluctables de nos deux grands voisins, les vues de ces deux grands hommes concordaient. Cinq ans plus tard, malgré l'hostilité du corps électoral censitaire et la résistance de militaires et de politiques obstinés à défendre le plan stratégique de 1859, Namur et Liége étaient fortifiés. On peut donc dire que l'actuelle défaite de l'Allemagne, qui s'est décidée sur notre Meuse, a été préparée à Bruxelles, en 1882, non

pas sur le forum ou au Parlement, mais *dans le cabinet de travail du roi Léopold II, par cette rencontre d'un grand prince et d'un penseur solitaire, l'un et l'autre habitués par la méditation et la connaissance de l'histoire européenne à discerner dans les événements de tous les jours le germe des catastrophes futures*. Construits en vue d'une invasion prussienne, ainsi que le mémoire Banning en fait foi, les forts de la Meuse reçurent par anticipaton l'approbation de la presse allemande. Il est permis de croire que la diplomatie de Léopold II n'y fut pas étrangère. Quand un publiciste français prétendit démontrer qu'il avait voulu livrer, en les faisant construire, la Belgique à l'Allemagne, le roi ne fit rien, ou pas grand'-chose pour détruire une légende qui servait ses desseins.

Pour donner aux forts de la Meuse leur pleine valeur militaire, il fallait augmenter les effectifs et la qualité de l'armée belge. Un discours de Léopold II, prononcé à Bruges devant les statues de Pierre de Coninck et de Jean Breydel, les héros légendaires de l'indépendance de la Flandre, demanda ce sacrifice à la nation. Hélas ! la Chambre repoussa le service personnel, qui fut introduit en 1909 seulement dans notre législation. C'est d'une main déjà glacée que Léopold II signa, sur le lit où il allait mourir, la loi votée par la Chambre et le Sénat.

..... La Chambre était agitée et houleuse. Cette nouvelle exigence du « minotaure militariste », comme on disait alors, excitait les cercles et les associations de province. Le roi se reposait dans la Méditerranée, à bord de son yacht. On l'attendait à Bruxelles pour les fêtes du 75e anniversaire de l'indépendance nationale. Il débarqua à Ostende, le matin du 27 juillet. Levé avec le jour, il se promena longtemps sur le pont, emmitouflé dans une vaste houppelande. Rappelant un de ses familiers qui, sorti de sa cabane pour assister au lever de l'aurore, se retirait à la vue du souverain : « Restez donc, monsieur, dit le roi : venez tout près de moi : je vais vous dire ce que je *leur* ai préparé... » La mercuriale destinée aux représentants du peuple parut, à la lecture, un peu trop vinaigrée. Je tiens de bonne source que le roi accepta des ratures. Telle quelle, elle retentit, place Poelaert, devant les corps de l'Etat et le peuple assemblés, comme une trompette de jugement. « *Les peuples qui ne veulent pas faire de sacrifices pour la défense nationale se condamnent à l'esclavage...* » Ce fut le thème de la harangue royale de juillet 1905. On peut dire que ce fut le discours de toute sa vie. Etonnez-vous, après cela, que le peuple belge, captif et opprimé, se dise en rongeant son frein :

« Ah ! si on avait écouté le vieux roi !... »

....

Il voyait grand et loin ; sa patience égalait sa promptitude ; il savait, selon les circonstances, renverser ou tourner les obstacles ; loyalement constitutionnel, il ne se croyait pas tenu d'attendre, avant d'avoir une idée et de la réaliser, que le peuple ou le Parlement lui eussent tracé le chemin. Régner, pour lui, ce n'était pas signer, entériner, obéir ; c'était penser, vouloir, agir, le tout dans l'intérêt de la nation et pour le salut public ; il a été un conducteur et un chef ; il a agrandi et fortifié sa Patrie, son grand amour, sa suprême passion. J'ai eu l'honneur de l'approcher une fois, une seule fois. Je n'oublierai de ma vie les dernières paroles de l'entretien. Debout dans l'embrasure d'une porte, la main droite appuyée sur sa canne,

de sa belle voix sonore, en martelant les syllabes, il me dit : « Le Belge, monsieur, peut soutenir la comparaison, pour l'intelligence, l'activité, l'honnêteté, avec n'importe quel européen ; malheureusement, pour ce qui est du sens national, il est en retard ; voyez l'Anglais, l'Allemand et le Français.... Travaillez de toutes vos forces à donner le sens national à nos compatriotes »...

Son règne a été le long combat d'un homme d'Etat de génie, pour la sauvegarde et la prospérité de la nation, contre l'ignorance, les passions de partis, contre la méfiance d'un peuple naturellement frondeur et hérissé par une longue domination étrangère contre les meilleurs de ses princes.

LA PRESSE ENNEMIE. — Tout ce que les périodiques allemands ont écrit ces derniers temps est trop lié à l'actualité pour qu'il en reste beaucoup. Peut-être vaut-il mieux conserver le souvenir de ces quelques pensées qui pourraient tout aussi bien être adressées par l'un de nous à maints journalistes français et que le docteur Friedrich Sabrecht publie dans l'*Akademische Rundschau*, en une étude intitulée : « Culture journalistique et formation académique » :

Tout rédacteur politique porte aujourd'hui vis-à-vis du peuple une haute responsabilité, et, plus net est son sentiment de la responsabilité, plus il ne servira *que la vérité*. Certes il est doux à un matamore de brasserie de trompetter comme une victoire indéniable tout succès militaire des nôtres, et de fermer à demi les yeux devant un succès de l'aversaire. Mais un tel mode d'estimation politique serait la négation la plus profonde du besoin de vérité qui est enraciné dans le peuple allemand. Notre peuple, qui supporte avec un courage volontaire des sacrifices comme n'en eut à souffrir nul peuple avant lui, exige la vérité intégrale, et il se sent suffisamment fort pour la pouvoir entendre, dût-elle paraître favorable à notre adversaire. Tout journaliste véridique a pour devoir de comprendre et d'exposer l'ensemble de la situation avec la gravité tranquille du médecin... Il est encore une autre exigence : *l'estime de l'adversaire*. Qu'on écoute la façon chevaleresque avec laquelle nos guerriers parlent de leurs ennemis. Nous abaissons leurs exploits en leur attribuant une guerre contre des inférieurs. C'est sans haine qu'ils parlent de l'ennemi ; car ils savent que lui aussi s'est dressé pour sa cause absolument comme eux pour la leur propre. La joie d'être victorieux n'est en rien diminuée parce que l'on parle dignement de l'adversaire. Au contraire, c'est le propre des mœurs allemandes d'être justes. Le soldat allemand n'ignore pas que l'adversaire avec lequel il croise le fer porte aussi peu que lui la faute de cette guerre... Mais le temps reviendra où les armes sont muettes et où seules valent les pures valeurs culturelles. Un temps viendra où les peuples que l'inimitié sépara chercheront à se rapprocher sur le terrain de la culture et du progrès... Il faudra bien que nous nous tendions les mains de nouveau pour un travail commun. Car la Culture isolée est inimaginable, puisqu'elle comprend le monde entier avec ses divers caractères nationaux. Il faut qu soit claire en nous l'idée que tous combattant ennemi est notre frère et

tant qu'agent de culture. La valeur combattive de notre glaive n'est nullement affaiblie parce que nous mesurons avec la mesure du temps de paix un poète français ou un compositeur italien. Mais c'est contraire à l'esprit allemand de penser partialement dans le domaine de la culture. La presse a de riches possibilités de jeter des ponts pour l'avenir...

LA PRESSE NEUTRE. — La *Neue Zürcher Zeitung* commente ainsi l'arrêté pris par le gouvernement anglais en ce qui concerne les droit des auteurs allemands ou autrichiens, et dont j'ai parlé ci-dessus, dans la « presse alliée » :

Une vive polémique s'est engagée dans le monde des lettres et de la librairie anglaise au sujet de la mesure prise par le gouvernement britannique, abrogeant la convention de Berne en ce qui concerne les œuvres allemandes et autrichiennes, et la majorité des voix, même en Angleterre, s'est élevée *contre* la loi. Aussi bien l'équité nous commande-t-elle de noter que les défenseurs de la loi peuvent argumenter que rien ne permettait jusque-là de publier des traductions de l'allemand, les éditeurs anglais, aussi bien que tous les autres sujets britanniques, n'ayant point le droit de faire du commerce avec l'ennemi. A suivre la loi rigoureusement, pas un ouvrage allemand ne pourrait paraître en Angleterre la guerre durant. Naturellement le commerce interposé des neutres serait également atteint. Mais on ne peut cependant pas supposer que le public anglais renonce à la littérature allemande de guerre, si extraordinairement precieuse, parce que les éditeurs anglais se trouveraient dans l'impossibilité d'acquérir les droits de publication d'un auteur allemand. Et puis, les droits des éditeurs allemands ne sont après tout aucunement perdus, puisqu'ils seront soldés après la guerre. A cela les adversaires anglais du décret opposent, avec raison comme il nous semble, que là se trouve justement le point vulnérable de la loi. Qui garantit que l'administrateur désigné par l'État britannique défendra les droits de l'éditeur allemand comme l'eût fait celui-ci ? De plus, toute atteinte à la Convention de Berne est inadmissible pour des raisons de principe. — Toute cette querelle montre une fois encore à quelles contradictions l'on arrive lorsqu'on traite les affaires commerciales suivant des principes militaires.

Depuis lors les cercles intéressés français ont également protesté contre le bill anglais.

Il est à Liestal, dans le canton de Bâle-Campagne (Suisse), une tombe portant l'épitaphe suivante :

Ici repose,
Ainsi qu'il le voulut,
Dans la libre terre de sa patrie
GEORGES HERWEGH
(1817-1875)
Persécuté des puissants,
Haï des valets,
Méconnu de la plupart,
Aimé des siens.

C'est la tombe d'un beau poète allemand dont les vers et la vie sont tels que sa mémoire demeurera. Né sujet wurtembergeois, il

mourut en 1875 citoyen suisse, ayant, comme le grand savant Carl Vogt, répudié à jamais la qualité d'Allemand. Lors de notre défaite de 1870-71, ses sympathies furent toutes de notre côté et, répondant à un appel de Challemel-Lacour, il fit même partie de la rédaction de la *République française*. Parfaisant ses aspirations, ses fils se firent naturaliser français. L'un d'eux, M. Marcel Hervegh, vient de publier, dans le *Telegraaf* d'Amsterdam, un article sur le poète, intitulé « Een Profeet ». En voici quelques passages :

La presse allemande, s'autorisant des extraits de l'œuvre poétique de Georges Herwegh qui figurent dans les anthologies, a publié récemment plusieurs articles, dont l'un, intitulé *Un prophète*, travestit odieusement le rôle du poète républicain, ami de la France.

Il y a, en effet, dans l'œuvre de mon père nombre de paroles prophétiques qui se sont réalisées déjà ou qui se réaliseront ; mais le journaliste allemand en a retenu une surtout, omettant volontairement les autres, et pour cause. En outre, pour celle même qu'il a mise en vedette et qui concerne la flotte allemande, il s'est bien gardé d'en donner la date — ce qui eût ruiné son argumentation tendancieuse et perfide. Se servir du nom de Georges Herwegh à l'appui de la thèse du pangermanisme, c'est en même temps qu'une absurdité, une véritable trahison, une insulte faite à la mémoire de celui qui, au contraire, n'avait cessé de se montrer l'ennemi irréductible de l'Empire Germanique.

Il est vrai que Georges Herwegh partagea l'enthousiasme des libéraux d'avant 1848 qui rêvaient l'unification des pays de langue allemande, *sous une forme de gouvernement dont la liberté devait être le premier principe*. Son poème « La flotte allemande », écrit pour le sixième centenaire de la Ligue hanséatique (1841), était l'expression d'un vœu fort légitime à cette époque : les tendances que l'on prêtait au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, semblaient désigner ce prince comme étant capable de le réaliser. Mais l'illusion fut de courte durée. Déjà dans le recueil qui renferme le poèe en question, les *Poésies d'un vivant*, on peut lire, adressés au Roi, les vers suivants :

. . . .
Te voilà maintenant avec des airs courroucés,
Prince perplexe, au milieu de tes larves,
De larves qui se ne se dépouilleront jamais de leurs coques,
. . . .
Trop lâche pour regarder en face les temps nouveaux,
Trop avide d'encens pour les dédaigner,
De trop haute naissance pour les comprendre.
. . . .
Oh, pauvre jouet de pauvre camarilles !
Tu aurais pu porter l'étendard de ton temps
Et tu n'en portes que la traîne !

Le poète va préciser son attitude indépendante dans l'audience (novembre 1842) où il repousse les offres royales, et répond comme le marquis de Posa de « Don Carlos » : « Sire, je ne serai jamais le serviteur d'un prince. » Et quelques jours plus tard, dans la fameuse lettre qu'il adressa de Kœnigsberg au monarque, il exprime plus nettement encore la même pensée :

« ...... Je ne demande rien dans un pays que je tiens à quitter. Je suis, de par la nécessité de ma nature républicaine, et peut-être en ce moment déjà, citoyen d'une république. Je ne puis, sans me condamner à une hypocrisie perpétuelle, vivre plus longtemps dans des Etats où même la censure n'est plus que mensonge. »

Le mouvement de 1848 se produit. Entraîné malgré lui dans une entreprise qu'il qualifie déjà l'année d'après « d'asine mémoire » et donc l'échec, étant donné le caractère allemand, lui paraissait inévitable, Georges Herwegh reconnaît qu'il n'y a rien à attendre d'un peuple qui « est et reste valet ». — Calomnié, vilipendé non seulement par les réactionnaires, mais par l'impérissable meute hargneuse des faux libéraux, il dut « vider jusqu'à la lie la coupe de l'infamie allemande ».

Dans le cercle de ces républicains allemands — écrit-il, — je me sens oppressé. Ce qu'il y a de vraiment libre en moi est froissé à leur contact. Leur république aussi n'est en fin de compte qu'une vaste écurie de la liberté dans laquelle ils voudraient nous faire entrer de force...

De plus en plus le fossé va s'élargir entre l'Allemagne et lui. Sa foi même dans le socialisme allemand est ébranlée, comme en témoignera bientôt sa correspondance avec Ferdinand Lassalle, Guillaume Rustow et d'autres. C'est en termes pleins de mépris qu'il apostrophe l'Allemand : Tu fais tout sans t'émouvoir, mais « *tu sers avec passion* ». Dans ses notes personnelles, il écrit : « Les Français peuvent pleurer la liberté comme une belle enfant qu'ils ont perdue ; les Allemands ne l'ont jamais possédée. »

Dans la poésie « Au Printemps », il exhorte les peuples à la révolte contre la tyrannie des puissances centrales, les mêmes alors qu'aujourd'hui :

Laissez-les se berner avec leurs rêves d'Empire,
Les chevaliers et preux de la vieille Allemagne.
Nous verrons encore les aigles rouges
Se cacher devant le coq rouge...

. . . .

Depuis le Dôme de Cologne jusqu'à Saint-Etienne
Soufflera la tempête de la vengeance.

. . . .

Les bourreaux, pâles de terreur,
Tordront leurs mains jointes et sanglantes...
Et de l'Autriche qui s'effondre
Les flammes monteront haut vers le ciel.

Tout cela doit arriver
Dans des jours futurs de printemps.
Grand Dieu, ne laissez par crouler le monde
Avant que les rossignols n'aient chanté ! (1849.)

Dès lors aussi il prévoit la lutte qui se prépare entre le germanisme et la France. Ses articles politiques publiés dans la presse suisse depuis 1851 foisonnent de prédictions à cet égard.

Fixé en Suisse, *sa patrie d'adoption* depuis 1843, mais depuis longtemps « le pays de son ardent désir », et qui lui a inspiré peut-être ses plus belles strophes, — lié d'amitié à Zurich avec des réfugiés du Coup d'Etat, tels que Challamel-Lacour, Flocon, Marc Dufraisse, etc... G. Herwegh prit une part très active aux événements politiques que provoquèrent le mouvement irrédentiste en Italie, la guerre de 1859 et celle de 1866 entre la Prusse

et l'Autriche. A propos de cette dernière, il avait dit : « Pas de Prusse et pas d'Autriche ! L'anéantissement de l'Autriche est la condition préliminaire et indispensable de l'anéantissement de la Prusse. » Quant à la Prusse, il l'appelle « l'ennemi héréditaire de l'Allemagne ».

La guerre de 1870 marqua la grande rupture. Le poète, qui se trouvait alors à Baden-Baden où il était installé pour raison de santé depuis 1867, consacra pendant cette crise presque toute son activité à la cause de la France. Sedan exaspère encore la « honte » qu'il a de sa naissance allemande. Après la chute de Strasbourg, il refuse au Comte Rodolphe Zeppelin-Aschhusen de se rendre dans « l'Alsace devenue allemande ». « Mais que mon fils Marcel — ajouta-t-il — y aille, à ma place, voir ce dont le Teuton ivre de sang et de fausse gloire est capable, et qu'il en garde le souvenir !... » Dans une note il défend à sa chanson d'accompagner jamais aucune armée allemande : « *Es darf mein Lied kein deutsches Heer begleiten,* » Et aux chauvins il crie : « La vanterie puante, voilà le chauvinisme allemand. »

De cette époque datent des poésies dont le sens prophétique est particulièrement saisissant :

LE PIRE ENNEMI

(*Nov. 1870*)

. . . .
Ce peuple qui voit aujourd'hui son salut
Dans le prurit ignoble de la force —
Et qui, à ses « frères » sous le joug,
Envoie comme « éducateurs » ses mouchards.
. . . .
Une enclume sous *un* marteau,
Voilà ce que sera votre vieille Allemagne unie ;
A l'ivresse succédera un tel malaise
Que vos yeux en verseront des torrents de larmes.
. . . .
Exultants de patriotisme,
Vous avez tiré des pétards de victoire,
Il n'y a plus maintenant que silence ou — prison,
Abrutissement guerrier et violence;
. . . .
Comme des enfants vous vous laissez berner
Jusqu'à ce que, trop tard, hélas ! . .
Vous reconnaissiez que la Wacht am Rhein ne suffit pas ;
Que votre pire ennemi est sur la Spree.

L'ÉPILOGUE A LA GUERRE

(*1871*)

. . . .
Appuyé sur la poignée de ton épée,
Tu célèbres en de pieux télégrammes
Le Seigneur dont sont issus les seigneurs —
Et de la destruction, de la mort et des flammes,
Ton action de grâce s'élève brûlante vers le ciel.
. . . .
Noir, blanc et rouge ! Sud et Nord
Sont réunis autour d'un seul étendard ;
Tu es devenue, dans la gloire du carnage,
La première des nations —
Germanie, *j'ai horreur de toi !*
J'ai horreur de toi, et je crois presque

Qu'ayant sombré dans le funeste délire,
Tu veux faire parade maintenant de ta fausse grandeur,
Que, soûle de grâce divine, tu en as oublié le droit des hommes.

Un empereur déjà te tient par la bride,
Un porte-sceptre rude et sévère.
Des Bardes-courtisans chantent leurs hymnes au moyen-âge ressuscité,
Et 89 n'est plus qu'un rêve.

. . . .

Dans « *Die Ureigentümerin* » (le premier occupant), le Soleil, prenant la parole, s'adresse en ces termes aux Allemands :

. . . .
Oh, vous là-bas, les issus du Gorille !
Qui avez l'outrecuidance de vous targuer de droits historiques,
Et qui pour le seul divertissement des couronnes
Faites la guerre avec des fusils et des canons ;
Vous, les champions d'une Kultur sans pareille
Qui de tout l'art de Schiller et de Goethe
Avez seulement appris que l'art suprême était de tuer....
.... assez niais pour adorer les plus grossières idoles, —
Les prophètes du fer et du sang —
. . . .
Que ne puis-je mettre fin aux hurlements de massacre,
Aux marches triomphales, aux lubies prétentieuses de domination mondiale
De ce Berlin que, de tout temps, je n'éclairai qu'à regret !

Est-il besoin d'ajouter qu'Herwegh protesta avec la dernière énergie contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Ennemi juré de *toute annexion*, et fidèle à ses principes qui en 1840 le firent déjà protester avec véhémence contre les visées de la France monarchique sur le Rhin, il déclare non moins péremptoirement maintenant aux Allemands qu' « un peuple qui ne veut pas être libre n'a rien à revendiquer ni sur terre ni sur eau ; par conséquent non plus la rive gauche du Rhin ». — « Je m'étonne seulement qu'ils ne veuillent pas avoir aussi Palerme, parce qu'une fois les Hohenstaufen y ont résidé » — disait-il ailleurs (1860) en se moquant des appétits teutons.

Durant la guerre de 1870, les intimes pouvaient lire sur la porte du cabinet de travail d'Herwegh des extraits des journaux étrangers, marqués au crayon rouge, où étaient relatés les excès monstrueux commis par la soldatesque allemande. Toutes ces infamies perpétrées contre la France, qui était pour lui « une religion », augmentèrent son dégoût et son aversion pour la nouvelle Allemagne *prussianisée* (« Mutter Germania, glücklich verpreussle »). Il écrit au chef du Parti du peuple de Wurtemberg :

Quant à une victoire durable de la démocratie allemande, je ne l'entrevois même plus en rêve, tant vous avez, le plus gentiment, le plus naïvement du monde donné dans le piège, dès le début. *Le droit* est pour vous, mais les autres ont le *pouvoir* et finiront encore par vous rire au nez.

Est-ce que, pour parler ainsi, Georges Herwegh, pareil en cela à tels athées véhéments, ne se serait pas senti, en tant qu'Allemand, suffisamment « libéré » ?

PAUL MORISSE.

LA VIE ANECDOTIQUE

Le salut militaire aux femmes enceintes. — Les poupées portraits. — Histoire d'une gazette du front.

On voit trop peu de femmes enceintes.

Bien entendu, ce n'est pas sur les boulevards ni aux terrasses des cafés qu'il faudrait les voir plus belles et plus précieuses que la tête de Jupiter encore lourde de sa Minerve casquée comme nos soldats.

C'est dans les squares, les jardins publics, aux bois de Boulogne et de Vincennes qu'on voudrait qu'elles apparussent avec cette gravité pleine de grâce qui fait le charme des jeunes matrones.

Il n'y a qu'une doctrine touchant les enfants ; c'est le vieil adage français : « Dieu bénit les nombreuses familles. »

S'il y avait eu plus d'enfants en France, la guerre eût été moins longue.

La fortune des gens riches à enfant unique est presque toujours frappée de stérilité. Leur héritier s'en contente et le plus souvent la dissipe.

Et même lorsqu'on n'a pas affaire à un dissipateur, la plupart du temps il ne fait du moins rien pour l'augmenter, si bien qu'elle diminue, entraînant mille ruines.

Il faut avoir beaucoup d'enfants pour le bonheur du foyer et de la nation.

Je voudrais que les soldats, et avant tout les officiers, prissent l'habitude de **faire le salut militaire aux femmes enceintes**.

Il faut instituer des honneurs spéciaux pour celles qui forment le plus exquis verger du beau pays de France.

§

Une de mes premières impressions de Paris, lorsque j'y revins blessé, fut de surprendre, au téléphone de l'hôpital où l'on me pansait, cette bribe de phrase : « ... l'industrie admirable des poupées.. »

Qui parlait ? je ne sais et peu importe : « C'est tout de même un peu fort, pensai-je, de s'occuper de poupées en ce moment. »

Depuis, mon opinion s'est bien modifiée à cet égard.

La poupée de Paris qui montrait la mode à toute l'Europe ne faisait-elle pas beaucoup pour le prestige de la France ?

Des artistes, des femmes naturellement, ont eu l'idée de faire des **poupées portraits**, idée charmante qui a déjà produit d'agréables ouvrages comme ceux que Mademoiselle Vassilieff a exposé un peu partout et même sur le Boulevard.

Si cette mode s'installe, nos petites nièces posséderont de très curieuses galeries d'ancêtres.

On jouera *Hernani* dans la chambre aux jouets.

Ne voilà-t-il pas la grand'mère dans son costume de la Croix Rouge

telle qu'elle était toute jeune, en 1916 ! Elle voisine avec le grand-oncle en lieutenant de chasseurs avec sa croix de guerre...

Il ne faut pas que les enfants d'aujourd'hui puissent oublier ainsi qu'avaient oublié ceux d'après 70. Il convient donc de multiplier les souvenirs et les poupées-portraits : ce sont des souvenirs quasi vivants.

§

J'imagine qu'il n'est pas sans intérêt de raconter l'**Histoire d'une gazette du front.**

Elle me rappelle qu'artilleur d'abord, fantassin ensuite, je ne me suis jamais ennuyé à la guerre, pas plus dans les secteurs tranquilles, que dans ceux qui ne l'étaient pas.

A cette époque, j'étais brigadier-fourrier d'une batterie qui faisait partie d'un régiment du midi, mais était composée d'éléments provenant du dépôt d'un régiment des départements envahis.

Nous étions dans un secteur tranquille. Chaque matin, je quittais l'échelon à cheval pour aller à la batterie de tir communiquer les pièces administratives à notre capitaine.

Ce matin-là je venais de traverser un bois. Je chevauchais dans une grande prairie toute rouge de coquelicots et qui, s'étendant à perte de vue jusqu'aux tranchées entièrement blanches, formait avec l'azur du ciel un véritable drapeau tricolore.

Les pièces contre avions tiraient sur un taube qui avait franchi nos lignes. Les projectiles l'encadraient avec une précision qui lui fût devenue fatale, s'il n'avait jugé à propos de s'enfuir à tire d'aile. Bientôt, il devint invisible et il ne resta dans le ciel que la guirlande de roses blanches des éclatements qui s'estompaient peu à peu.

Un singulier projectile tomba auprès de moi en tourbillonant. On eût dit d'une feuille morte, mais une feuille blanchâtre.

Je descendis de cheval pour savoir de quoi il s'agissait. C'était un numéro de *la Gazette des Ardennes* que le Boche avait laissé tomber avant de s'en aller et que le vent avait apporté près de moi.

On connaît ce misérable journal que les Allemands publient dans les régions envahies. Il est rédigé dans un français le plus souvent douteux et sur un ton doucereux tout particulièrement répugnant. Je remis ce journal à mon capitaine. On en trouva un autre exemplaire dans les environs de la batterie et de la lecture de ce journal boche, il nous vint l'idée de fonder à notre tour une gazette hebdomadaire.

Le sous-chef artificier, qui était parisien, en trouva le titre destiné à honorer nos alliés les Anglais : *Le Tranchman'Echo*. Le logis, chef de la 2e pièce, fournit le sous-titre : *journal mondain*, et comme c'était un bon dessinateur on le chargea d'écrire et d'orner ce titre sous lequel les rédacteurs devaient écrire leurs articles. En effet, *le*

Tranchman'Echo devait être manuscrit et son unique exemplaire circulerait ensuite parmi les officiers tout d'abord, les gradés et les servants de la batterie de tir ensuite, après quoi, il irait à l'échelon récréer les conducteurs.

Le premier numéro décida du succès qui ne fut pas mince. L'article de tête, de style légèrement soldatesque, mais d'intention excellente, était galamment dédié *Aux Dames*. Il était suivi d'une vie fantaisiste de sainte Barbe, patronne des artilleurs. Elle y était traitée avec respect, mais les Bollandistes n'eussent pas admis cette version cependant curieuse de ses faits et gestes. N'allait-on pas jusqu'à prétendre qu'en faveur de leur patronne, les artilleurs seuls auraient droit, en bonne justice, au titre de poilus ! Au reste, quelques réflexions sans acrimonie, sur la durée de la guerre, mettaient directement sainte Barbe en cause et auraient pu paraître irrévencieuses si le ton de bonne humeur répandu dans tout l'article n'avait indiqué qu'elles étaient sans portée. Un dessin assez drôle représentait les Allemands en train de manger une choucroute de fil de fer barbelés. Et pour finir, il y avait une série impayable de décisions de cuisine.

Ce numéro, qui amusa les officiers, circula aussi dans les pièces de la batterie de tir, mais il ne parvint pas à l'échelon.

On soupçonna véhémentement le maître ouvrier en bois de l'avoir envoyé à sa marraine en même temps qu'un coupe-papier fait d'un bout de ceinture d'obus.

Le second numéro du *Tranch'mann'Echo* fut aussi attrayant que le premier. Je me souviens que dans l'article de tête il était question des totos.

A cette époque, les artiflots n'en avaient pas encore. On les mettait en garde contre ces parasites qui gênaient fort les bobosses (en langage d'artilleur, les bobosses ce sont les fantassins). Pour minunutieuse qu'elle fût, la description des mœurs du toto n'en était pas moins au chiqué et l'illustre Fabre ne l'eût point approuvée.

Plus tard, au demeurant, j'eus l'occasion d'étudier les totos de très près.

Un éreintement à fond du bureau de la batterie rangea du coup *le Tranchman' Echo* dans l'opposition. Ce numéro contenait encore un portrait en pied du brigadier d'ordinaire en train d'assister à la naissance de Vénus, qui, on le sait, sortit de l'onde amère. J'ajoute que je n'ai jamais compris le sens symbolique de cette allégorie. Une chanson en patois du Nord terminait fort poétiquement ce numéro 2 qui eut une fin singulière, car il tomba dans une marmite de campement tandis que la soupe y cuisait. Et on chercha en vain à le sauver ; l'encre s'était brouillée et il était devenu illisible.

A la suite de cet accident, on décida de tirer *le Tranchman' Echo* à plusieurs exemplaires et le chef allant faire des achats à la ville voisine nous rapporta un rouleau de pâte à polycopier.

Le maréchal des logis, chef de la 2e pièce, se mit avant tout à tracer le cadre du journal : titre, ornements et rubriques.

Il attendait la copie pour la transcrire avant de tirer le numéro dont il fallait douze exemplaires. Il y avait huit abonnés parmi lesquels le capitaine, un exemplaire était destiné à chacun des trois rédacteurs, et enfin, il y avait l'exemplaire du dépôt légal à la Bibliothèque Nationale.

La copie s'élaborait et devait être remise à « l'imprimeur » le soir même quand l'ordre de départ arriva. On plia bagages et l'on attendit les avant-trains.

Entre temps, pour ne pas avoir travaillé en vain et ne pas mécontenter les abonnés, « l'imprimeur » tira en blanc les deux pages de titres et de rubriques sur lesquelles il ajouta en travers : *N° 3 tout particulièrement visé par la censure.* Je te crois ! ils ne restait que des blancs.

Mais le titre et les rubriques sont assez amusants pour que le numéro figure honorablement dans la collection de journaux du front que l'érudit M. de La Jonquière conserve précieusement à la Bibliothèque Nationale, car le dépôt légal ne fut pas omis.

Le numéro 3 du *Tranchman' Echo journal mondain* se présente orné de canons croisés, d'obus et d'un monoplan en plein vol. Il contient une *Dernière heure* suivie de ces mentions caractéristiques : *Fil spécial avec l'Infanterie. Correspondant à l'échelon. Aucune nouvelle du monde entier.*

Bien en prit au logis de la 2e pièce de tirer en blanc quelques exemplaires du numéro 3 : le souvenir au moins s'en peut conserver.

On amena les avant-trains à minuit et nous nous dirigeâmes vers une lointaine région où nous mîmes en batterie dans un secteur beaucoup moins tranquille et jamais nous n'eûmes le loisir de reprendre la publication de notre gazette.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Littérature

Almanach des Lettres et des Arts. Avec de nomb. illust. 12 bois et 32 h. t. ; Martine. 3 50

Emile Verhaeren : *Choix de Poèmes.* Avec une préface d'Albert Heumann, une bibliographie et un portrait ; Mercure de France. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Louis Barthou : *Lettres à un jeune français ;* Lafitte. 3 50

Jules Destrée : *En Italie pendant la guerre ;* Van Oest. 3 50

Marc Gouvieux : *Notes d'un officier* ; Lafitte. 3 50
Edouard Herriot : *Agir* ; Payot. 4 »
Les Juifs et la guerre ; Bureau de la Confédération, La Haye. 2 »
Pierre Nothomb : *Les Réfugiés et les Héros*. Lettre-Préface de Emile Verhaeren ; Berger-Levrault. 3 »
Dr Terwagne : *Pour la défense du pays* ; Van Oest. 3 50
Emile Vandervelde : *La Belgique envahie et le Socialisme International*. Préface de Marcel Sembat. Avec un portrait de l'auteur ; Berger-Levrault. 3 50

Philosophie

Franck Grandjean : *Une révolution dans la philosophie* ; Alcan. 3 50

Poésie

René d'Avril : *Hommage à la Belgique* ; La Phalange. 2 »
Blaise Cendrars : *La Guerre au Luxembourg*. Avec 6 dessins de Kisling ; Niestlé. » »
A.-P. Garnier : *Le Mystère de Sainte-Geneviève* ; A.-P. Garnier. 5 »
Passim, présenté par Pierre Boissée : *Citations et Médailles funambulesques* ; Art et Travail. 2 50

Publications d'art

Léon Rosenthal : *Le martyre et la gloire de l'art français*. Illustr. de Raynolt ; Delagrave. 4 50

Questions religieuses

A.-D. Sertillanges : *L'Eglise*. Tomes 1 et 2 ; Lecoffre. 8 »

Roman

Henri Barbusse : *Le Feu* ; Flammarion. 3 50
Charles Bazhor : *Papa en permission* ; Figuière. 2 50
Pierre Decourcelle : *Les Marchands de Patrie* ; Mignot. 3 50
Pierre Véron : *La Petite guerre*. Images de Navro ; Mignot. 1 45

Sociologie

Pierre Hamp : *La France, pays ouvrier* ; Nouv. Rev. franç. 2 50
Jean Lagardère : *France... Demain !* Téqui. 3 »
Rodolfo Rivarola : *L'Université sociale*. Trad. de l'espagnol par Camille Morel ; Ficker. » »
Archag Tchobanian : *La France et le peuple arménien*. Suivi de poèmes par divers ; Berger-Levrault. 3 »

Théâtre

Martial Perrier : *Aux Jardins d'Aspasie* ; Dorbon aîné. 2 »

Varia

Almanach Hachette, 1917 ; Hachette. 3 50

Voyages

L'Alsace-Lorraine. Fascicule 4 ; Sirven. 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Francis Jammes à l'Université des Annales. — Le Banquet de Guillaume Apollinaire. — George Sand contre le latin. — La maison de Corneille. — Passe-temps. — Un portrait de madame du Boccage. — Ces bons Diplomates. — Olindo Guerrini. — La Propriété litteraire au Canada. — Les amis de Verhaeren. — Un mot. — Le Salon des Armées. — Publications du *Mercure de France*. — Musée de Province.

Francis Jammes à l'Université des Annales. — Une jeune femme contait :

Un jour, Mme Yvonne Sarcey, directrice de l'Université des Annales, voulant rénover son personnel de conférenciers quelque peu poncif et usa-

gé, songea à appeler à elle des auteurs moins académiques et plus « talentueux », ainsi que l'on dit sur la rive droite.

On lui avait signalé trois poètes nouveaux, poètes de la rive gauche, il est vrai, mais ce détail, en cet instant, n'était point pour lui déplaire : Charles Péguy, Francis Jammes et Paul Claudel.

Mme Yvonne Sarcey, qui, entres autres qualités, possède la franchise, avoua n'avoir rien lu d'eux, bien que pourvue d'un esprit curieux de toutes les manifestations intellectuelles, mais le temps lui avait manqué pour entreprendre la lecture de leurs œuvres. Le temps continuait même à lui manquer plus que jamais, car, à la direction des *Annales*, elle venait d'adjoindre patriotiquement celle d'un hôpital militaire.

Sans barguigner, pressée par ses multiples occupations, cousine Yvonne se fit apporter, non pas les livres, mais les photographies de nos trois poètes. Elle les disposa, en éventail, devant elle et les examina. Elle repoussa Péguy, elle repoussa Francis Jammes : l'un n'avait pas l'air assez bourgeois et l'autre en avait trop l'air. Ni l'un, ni l'autre ne faisaient l'affaire. Mais son regard s'arrêta avec complaisance sur Paul Claudel en uniforme de consul et la poitrine bardée de décorations.

Voilà mon homme, dit-elle.

Et c'est ainsi qu'en mai 1915, Paul Claudel se fit applaudir dans la salle de conférences de l'*Université des Annales*.

Cette anecdote vous plaît, n'est-ce pas ? Et déjà vous vous réjouissez à l'idée de la raconter à votre tour avec humour. Hélas, rien ne garantit son authenticité. Et voici même que les faits la démentent. Francis Jammes en personne conférenciait le 23 décembre dernier devant le public des Annales.

A vrai dire, il ne s'agissait pas d'une conférence, mais seulement de la lecture d'un poème inédit, faite par le Poète lui-même venu tout exprès de sa bonne ville d'Orthez.

Francis Jammes s'est présenté devant le public des *Annales* en jaquette d'excellente coupe provinciale, comme la barbe et comme les cheveux, en chapeau mou pyrénéen, de provenance anglo-américaine et la canne à la main. Il étonna. Les demoiselles des Annales hésitèrent à reconnaître un poète dans ce notaire. Elles évoquaient la silhouette de Jean Richepin dont le nom s'étalait en grosses lettres sur les affiches murales, et ne savaient plus que penser. Elles allaient rire lorsque le Poète commença de déclamer *les Voix des Fontaines de Lourdes*. Alors, elles firent comme le public, elles écoutèrent, bientôt prises par le charme poétique de cette belle image en trois couleurs : blanc, bleu et or, qu'est la vie de Bernadette de Lourdes.

On oubliait l'accent basque et quelque peu nasillard du diseur qui mieux que quiconque sait rythmer ses vers et les animer. Quel délicieux imagier, quel merveilleux paysagiste ! Est-ce avec des mots ou avec des couleurs que sont faits certains tableaux, de la montagne, de la grotte illuminée d'azur et d'or, de l'apparition de la Vierge Marie, ou de la promenade des jeunes paysannes dans la vallée ? L'histoire de Bernadette se déroule à la manière de la vie des saints rehaussée de fines enluminures, ou semblable à une complainte populaire chantée par les bergers. Un grand sentiment religieux autant que poétique s'en dégage et qui émeut.

De temps à autre un détail réaliste apparaît qui rappelle soudain aux ad-

mirateurs du Poète angélique le Francis Jammes de la première manière, l'auteur du *Triomphe de la vie*. C'est bien le poète d'*Existences* que nous avons revu, la lecture achevée, saluant brièvement, reprenant sa canne et son chapeau et tournant brusquement le dos à la salle, comme s'il venait de reconnaître, dans le public, Mme Louvain, Fondeau ou M. Larribeau.

Mais non, le pharmacien n'était pas là, non plus que le notaire. Mais Francis Jammes avait peut-être bien, à travers son lorgnon, entrevu cette jeune demoiselle à la bouche lourde révélatrice de son origine sémite, comme son nom, et qui disait à sa voisine d'une voix de Conservatoire : « Ma chère, j'ai vu jouer sa *Brebis Egarée*. Eh bien, on dira ce qu'on voudra, ça ne vaut pas une forte pièce de Bernstein. »

§

Le Banquet Guillaume Apollinaire. — On a fêté, le dimanche 30 décembre, en un déjeuner dont le souvenir joyeux restera longtemps dans la mémoire de ceux qui y assistèrent, le poète Guillaume Apollinaire, auteur du *Poète assassiné*.

Guillaume Apollinaire, en tenue de sous-lieutenant, le front ceint d'un bandeau muni d'un cabochon qui cachait sa blessure, présidait lui-même son banquet. Par une coïncidence tout à fait poétique, le repas fut servi dans la maison même où eut lieu jadis le banquet Paul Verlaine, au Palais d'Orléans, avenue du Maine. Comme le local est vaste, il abrite, en ce temps de guerre, des soldats permissionnaires, des tirailleurs sénégalais entre autres, du plus beau noir, qui, de la cour, regardaient, l'air goguenard, venir les invités.

Bientôt la salle fut pleine et chacun des quatre-vingts convives casé non sans peine. La seule distribution des places avait déjà déchaîné force intrigues.

Le menu, ainsi qu'il convient, était émaillé de fantaisies. Qu'on en juge :

Hors-d'œuvre cubistes, orphistes, futuristes, etc.
Poisson de l'Ami Méritarte
Zone de contrefilet à la Croniamantal
Arétin de chapon à l'Hérésiarque
Méditations esthétiques en salade
Fromages en cortège d'Orphée
Fruits du Festin d'Esope
Biscuits du Brigadier Masqué
Vin blanc de l'Enchanteur
Vin rouge de la case d'Armons
Champagne des Artilleurs
Café des soirées de Paris
Alcools.

Il y eut des discours.

Mme Aurel avait protocolairement averti huit jours d'avance qu'elle parlerait quinze minutes et, dès le dessert, dans le même temps qu'on apportait les fromages, se leva, tenant dans sa main un rouleau manuscrit. Elle annonça qu'elle allait dire des choses tristes. Elle n'en eut guère le temps. Il y eut des protestations, des cris variés et des mots mémorables.

— Laissez-la s'expliquer... dit Rachilde, venant porter secours à l'infortunée Aurel qui tentait d'exposer les raisons de sa sympathie atténuée pour l'art cubiste.

Des vociférations de rapins couvrirent la faible voix de « l'oratrice » qui n'eut pas la patience de tenir tête à la cabale et s'en alla pleine de dignité.

Mais elle avait, si l'on ose dire, donné le branle aux interruptions. Lorsque Jacques Dyssord tenta de lire un poème à la gloire d'Apollinaire, quelqu'un, sans qu'on sût bien pourquoi, le pria de s'exprimer en français.

— Ce sont toujours les Suisses qui demandent qu'on parle français, répliqua Dyssord qui, dans son interrupteur, avait cru reconnaître un habitant de l'Helvétie. Or celui-ci était un Belge. — Judéo ! Judéo ! cria le Belge. A quoi Jacques Dyssord, comte de Belin, Français de pure race, répondit par un hautain sourire.

Ce fut alors, pendant quelques minutes, la confusion des langues, des peuples et des races, un raccourci comique de la Tour de Babel. Des projectiles furent lancés, boulettes de mie de pain qui rebondissaient sur le nez des dames. Des injures, qui étaient plutôt des quolibets, ne causèrent pas plus de dégats.

Cependant Paul-Napoléon Raynard crut devoir flétrir de tels agissements. On cria : « Napoléon ! Napoléon ! Napoléon !... »

— Ce nom a été plus mal porté ! dit-il fièrement.

Mais il ajouta avec sévérité :

— Vraiment, on ne se croirait pas en France !

A quoi Jean Cocteau, d'une voix de gosse, répliqua :

— En Allemagne, Monsieur, on écoute !

Ce fut le mot de la fin, un bien joli mot et qui prouve, une fois de plus, qu'en France, un mot d'esprit peut toujours être un mot de ralliement.

Le repas était terminé. On félicita le Poète assassiné, bien ressuscité, souriant et qui se laissait embrasser par les dames.

Des mains vers lui se tendaient, mains des nombreux amis sincères — et de quelques autres encore, jaloux peut-être, de sa fortune heureuse, de son rayonnement sympathique, et aussi de la cicatrice glorieuse qui étoile son front de poète.

A l'heure du crépuscule, les convives s'en allèrent. Sur les trottoirs, les soldats noirs, aux yeux rieurs, les regardaient se disperser, par petits groupes, le long de l'avenue du Maine. Lorsque le lieutenant-poète passa ils le saluèrent militairement. L'un d'eux dit : — « Y a bono, tam-tam, Apollinaire. » — LOUISE FAURE-FAVIER.

§

George Sand contre le latin. — Entre 8 et 12 ans, dans sa famille et avant d'entrer au couvent des Anglaises, la petite Aurore Dupin fut mise au latin par le vieux précepteur de son père. Elle en fit juste assez pour en connaître la vanité encombrante et pouvoir condamner cet enseignement anachronique par des arguments d'une finesse et d'une solidité toujours actuelles.

Voici ce qu'écrivait George Sand, il y a maintenant deux tiers de siècle, dans la très attachante *Histoire de ma vie* (tome V, pages 110 et suiv.) :

A sept ou huit ans, je sus à peu près ma langue. C'était trop tôt, car on me fit passer tout de suite à d'autres études...

Deschartres (le précepteur), partageant le préjugé qui préside à l'éducation des

hommes, s'imagina que, pour me perfectionner dans la connaissance de ma langue, il lui fallait m'enseigner le latin. J'apprenais très volontiers tout ce qu'on voulait, et j'avalai le rudiment avec résignation. Mais le latin et le grec qu'on apprend aux enfants prennent trop de temps (1), soit qu'on les enseigne par de mauvais procédés ou que ce soient les langues les plus difficile du monde. Toujours est-il qu'à moins de facultés toutes spéciales, on sort du collège sans savoir ni le latin ni le français, et le grec encore moins. Quant à moi, *le temps que je perdis à ne pas apprendre le latin* fit beaucoup de tort à celui que j'aurais pu employer à apprendre le français, dans cet âge où l'on apprend mieux que dans tout autre.

Heureusement je cessai le latin d'assez bonne heure, ce qui fait que, sachant mal le français, je le sais encore mieux que la plupart des hommes de mon temps.

Je ne parle pas ici des littérateurs, que je soupçonne fort de n'avoir pas pris leur forme et leur style au collège...

On remarquera aussi que les femmes de 20 à 25 ans qui ont reçu un peu d'éducation écrivent le français généralement mieux que les hommes, ce qui tient, selon moi, à ce qu'elles n'ont pas perdu huit ou dix ans de leur vie à apprendre les langues mortes.

Tout cela est pour dire que j'ai toujours trouvé déplorable le système adopté pour l'instruction des garçons, et je ne suis pas seule de cet avis. J'entends dire à tous les hommes qu'ils ont perdu leur temps et l'amour de l'étude au collège. Ceux qui y ont profité sont des exceptions, N'est-il donc pas possible d'établir un système où les intelligences ordinaires ne seraient pas sacrifiées aux besoins des intelligences d'élite ?

Vers 11 et 12 ans, la petite Aurore rompit d'autorité et définitivement avec cet odieux latin, à la suite d'une scène avec son précepteur, dont on trouvera le récit au tome VI, page 50, de l'*Histoire de ma vie*.

Voilà résolu, je pense, ce petit problème du latin de George Sand, mais dans un sens que n'escomptaient pas nos bons humanistes.

D. E. CALLAMAND.

§

La Maison de Corneille. — La maison natale de Pierre Corneille, à Rouen, abrite aujourd'hui l'œuvre du « Foyer du Soldat ».

Cette maison, située dans l'ancienne rue de la Pie, avait été racheté grâce à une souscription nationale et offerte à la ville de Rouen, deux an avant la guerre.

On peut voir déjà dans son rez-de-chaussée, concédé par la ville à l'*Union des Femmes de France*, des soldats convalescents lisant, ou faisant leur correspondance. La salle du *Foyer du Soldat* est aménagée avec goût avec des jeux et des boissons hygiéniques.

On a cru devoir rappeler que cette affectation militaire de sa vieille maison n'eût pas déplu au poète. Lui-même eut deux de ses fils aux armées : l'un, Pierre, fut capitaine aux « chevaux-légers » et fit de nombreuses campagnes ; l'autre, blessé au siège de Douai, fut tué, comme lieutenant, au régiment de Carcado, pendant le siège de Grave en 1674.

Les combattants de l'Argonne, de la Somme et de Verdun seront donc bien chez eux dans la maison de Pierre Corneille. Mais la paix revenue, la ville de Rouen reprendra possession du logis natal du grand Poète.

§

Passe-temps. — Une revue italienne, *Minerva*, constate l'abus des

(1) Montaigne, prince des latinistes, avouait que la noblesse de son temps sortait du collège avec la haine des livres : « C'est un bel et grand agencement sans doute que le grec et le latin, disait-il, mais on l'achète trop cher. »

adjectifs dans la littérature contemporaine qui contraste avec la sobriété des grands poètes tels que Virgile et Dante par exemple.

Quelqu'un, à ce sujet, s'est préoccupé de faire une statistique des substantifs et des adjectifs employés par Virgile, Dante et Léopardi : voici ce qu'il a établi :

Le deuxième chant de l'*Enéide*, qui compte 804 vers — la chute de Troie, — contient 1637 substantifs et 589 adjectifs.

Léopardi employait un adjectif tous les deux substantifs et Dante, dans la proportion de 1 à 3.

Sur 6215 adjectifs de la *Divine Comédie*, 17 seulement sont au superlatif.

§

Un Portrait de Madame du Bocage. — Qui a acquis le portrait de Madame Marie-Anne du Bocage, la célèbre Rouennaise auteur de *La Colombiade*, l'amie de Voltaire, de Fontenelle et de Condillac et dont on annonçait la vente le mois dernier à l'Hôtel Drouot (vente Daniel de Folleville de Bimorel) ? La ville de Rouen n'a-t-elle pas tenté d'acquérir ce portrait qui est d'ailleurs surtout connu par la jolie gravure qu'en fit Jacques Nicolas Tardieu fils ?

On sait peu que e portrait est l'œuvre d'une femme, Mlle Marie-Anne Loir, la sœur d'Alexis Loir, le célèbre pastelliste et portraitiste et sculpteur du XVIIIe siècle. Mlle Loir était elle-même une élève du portraitiste de Troy, directeur de l'Académie de Rome. En 1763, elle faisait partie de l'Académie de Marseille.

Le portrait de Mme du Bocage est plein de grâce. Mme du Bocage y est représentée jeune, physionomie fort jolie et souriante, en décolleté, entourée de draperies flottantes. Sur les cheveux se détachent quelques feuilles de la couronne de lauriers que lui décerna Voltaire à Ferney et dont une branche retombe sur l'épaule droite.

La gravure que Tardieu fit de ce portrait comporte plusieurs états : l'un avec les vers suivants sur le cartel :

Autour de ce portrait couronné par la Gloire
Je vois voltiger les Amours
Et le temple de Gnide et celui de Mémoire
Se le disputeront un jour.

Une autre gravure porte les armoiries accolées et la célèbre inscription : *Forna Venus ave Minerva*; une autre encore : *On l'admire au Parnasse; on l'adore à Cythère.*

Le portrait par Mlle Loir gravé par Tardieu a encore été gravé par Cazenave, par Ménage, par G. G. Nestler, par Hopwood, par Forssell, par Landon, par C. Davrils.

De Mlle Loir on ne connaît que très peu d'œuvres. Un autre portrait cependant par elle est presque aussi célèbre que celui de Mme du Bocage : c'est celui de Mme du Chatelet, l'amie de Voltaire, qui est actuellement au musée de Bordeaux.

§

Ces bons diplomates. —Quelqu'un qui, en 1778, traversait le sud de l'Allemagne, écrivait ceci, nous rapporte la *Zukunft* :

J'ai voyagé seul de Nuremberg à Amberg : l'ennui faisant de moi un saint Pierre, je jetai les plans d'une paix éternelle. La condition capitale était que toutes les puissances européennes se refusassent à envoyer aucun ministre plénipotentiaire et à en souffrir auprès d'elles. La plupart de ces messieurs apportent avec eux si peu de connaissances et tant de préjugés, et cherchent si mal à étudier le pays, que c'est incroyable pour qui n'a pas approché quelque membre du Corps diplomatique. Vivre avec éclat, courtiser les femmes et faire bonne chère, voilà leurs principales occupations. Mêmement ces messieurs dépêchent une missive les jours de courrier, et leurs rapports sont accueillis comme l'évangile, encore que souvent les inspirent les plus épais préjugés. Je sais déjà deux guerres issues de tels rapports.

§

Olindo Guerrini. — Nous avons parlé récemment du poète italien Olindo Guerrini, qui mourut le moi dernier, dans un âge avancé et qui connut quelque célébrité grâce à la supercherie littéraire que nous avons contée.

Son histoire tient en quatre paroles (en italien), qu se peuvent traduire en français par : « Il est mort à trente ans. » C'est dans ces termes que Olindo Guerrini présenta au public Lorenzo Stecchetti, poète et auteur de *Postuma*, en 1876.

Le livre du pauvre phtisique obtint un succès énorme, inattendu. Toute la jeunesse s'enthousiasma pour lui : les jeunes hommes parce qu'ils trouvaient dans ces vers une communauté de sentiments, les jeunes filles, parce que le livre était interdit. Tous déclamaient les vers de Lorenzo Stecchetti.

Lorsqu'on apprit que le vrai auteur de *Postuma* n'était point mort, qu'il se portait fort bien, qu'il atteignait l'âge de la maturité et qu'il s'appelait Olindo Guerrini, il y eut une grande déception parmi les admirateurs de *Postuma*. Cependant on pardonna à Guerrini.

Mais pour le public et peut-être aussi pour les lettres, Stecchetti, malgré sa métamorphose, était bien mort, mort comme poète. Guerrini, dans la suite, eut beau faire, aucun des livres de Guerrini-Stecchetti ne connut le le succès de *Postuma*.

§

La propriété littéraire au Canada. — Le Dr Choquette, député au Conseil législatif du Canada, vient de déposer un bill pour que les personnes donnant des représentations théâtrales soient obligées de déclarer au préalable, sous serment, devant le greffier de la justice de paix, le titre véritable de la pièce et le nom véritable de l'auteur, et ceci sous peine d'amende ou d'emprisonnement.

Les lois actuelles sont censées protéger la propriété littéraire, mais le fonctionnement n'en est pas facile et assure pratiquement l'impunité aux contrefacteurs. L'hon. Dr Choquette a cité plusieurs cas où des impresarios et des directeurs de théâtres ont trompé le public en annonçant des pièces sous de faux titres.

Lors d'un débat qui eut lieu au Parlement Fédéral sur la question des droits d'auteurs, en 1915, l'hon. M. Doherty, ministre de la Justice, émit l'opinion que seules les législatures provinciales pouvaient légiférer pour empêcher le pillage littéraire dont on se plaint. C'est conformément à cette opinion que l'hon. Dr Choquette présenta son bill.

D'ailleurs une déclaration analogue est exigée des journaux et des imprimeurs, ainsi que pour les représentations cinématographiques. Cette

loi, dit le promoteur, ne nuira qu'aux pilleurs et aux contrefacteurs et elle protègera le public et les auteurs.

§

Les Amis de Verhaeren. — Des artistes belges et normands se sont formés à Rouen en comité des « Amis de Verhaeren » et ont élu un bureau provisoire. Les diverses sociétés littéraires et artistiques de la capitale normande ont été invitées à adhérer à ce nouveau groupement.

§

Un mot. — On demandait à un libraire :

— Péguy se vend-il encore beaacoup?

— Oh! vous savez, répondit-il, tous ces morts se font du tort les uns aux autres.

§

Le Salon des Armées a été installé dans les salles du Jeu de Paume, Jardin des Tuileries. Organisé par le *Bulletin des Armées*, sous le patronage du Ministre de la Guerre, du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts et du G.Q.G. le Salon des Armées présente au public parisien plus de 3.000 œuvres d'art (peinture, sculpture, dessins, gravures, bijouterie des tranchées), exécutées sur le front par des artistes combattants français et alliés et authentifiées par certificats des officiers et chefs d'unités.

Il restera ouvert jusqu'au 22 février 1917. Le public y est admis, moyennant un droit d'entrée de 1 franc les jours ordinaires, de 50 centimes le dimanche, de 3 francs le vendredi. L'entrée est gratuite tous les jours pour les militaires. Le montant des recettes recueilli par le Secours national sera versé aux œuvres d'assistance aux victimes de la guerre, le prix de la vente des œuvres demeurant acquis intégralement et sans aucune retenue à leurs auteurs.

§

Publications du « Mercure de France ».

CHOIX DE POÈMES d'Emile Verhaeren, avec une Préface d'Albert Heumann, une Bibliographie et un Portrait. Vol. in-18, 3.50.

§

Musée de Province.

Plainte. — Plainte a été portée par Mme Forget, née Marie Cousin, cultivatrice à la Cocherie, en Saint-Brice, contre son voisin Léon Betton, 49 ans et contre sa femme Augustine Baudet, cultivateurs à la Cocherie. Les bestiaux des deux familles furent amenés à l'abreuvoir à la même heure : ils se prirent de querelle et finalement en vinrent aux mains. Des renforts arrivèrent aux deux partis et la mêlée devint générale. Il y a eu des coups de reçus de part et d'autre et du sang versé. Quelle est l'origine du conflit? Les versions diffèrent, chacun voulant s'attribuer le bon droit dans cette affaire. Le tribunal saisi de la question tâchera de l'éclaircir.

(*Nouvelliste du Finistère.*)

Belhomert. — Je prie le sieur M... et la femme P..., qui habitent à Fontaine-Aubert, de laisser mes enfants tranquilles au sujet de lettres décachetées !

Qu'ils rapportent leurs lettres au bureau et gardent leurs langues pour manger leurs choux !

(*Gazette de la Beauce et de Perche.*)

Tout cela parce que l'amie de M. Hocq, s'est trouvée dans un compartiment avec sept militaires, qui emprisonnèrent ses bottines, qui se servisent de ses épaules comme oreillers et qui glissèrent un bras autour de sa aille.

Eh bien ! Ne mâchons pas les mots, puisqu'on n'a pas ménagé les descriptions suggestives. S'il en a été ainsi, c'est que la soi-disant victime a fait les premières avances. Nous en sommes certains, et la preuve en est qu'elle l'avoue elle-même en proclamant : « Comment se fâcher ? Ils étaient si câlins, si gentils, et le moindre de mes gestes risquai t de faire souffrir ces blessés. »

La frôleuse a obtenu le succès qu'elle recherchait, elle n'a donc pas à se plaindre, et qu'elle reste tranquille. Qu'elle ait la pudeur de la garder pour elle.

Mais il faudrait pour donner à l'avenir une leçon à toutes ces détraquées que nos soldats leur apprennent un peu en quoi consistent les lois de la guerre.

Elles n'auraient que ce qu'elles auraient mérité.

Mesdames, je ne m'adresse qu'à celles du genre de Mme X..., respectez un peu nos soldats. Ce n'est pas vous qu'ils aiment, c'est vous qui en avez soif, et quand le fruit s'offre à eux, tout bonnement ils le cueillent ; le lendemain ils en ont oublié la saveur.

Croyez-moi, des femmes, ils s'en f..... Ils les prennent comme ils boivent un verre de pinard. C'est tout l'effet que vous leur produisez.

(*Journal de Tunis*, 2 déc.)

Il était devenu un écrivain national du consentement du pays belge tout entier.

Sa mort, stupidement brutale, est une perte très lourde pour l'*entièreté* du lyrisme français.

(*Journal de Cette*, 1er déc.)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro........	1.75
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.